

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES
OFFERTE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
EN VERTU D'UN PROTOCOLE D'ENTENTE

PAR
FRANÇOISE TREMBLAY
B.sp. en lettres

ALINE ET PAULINE
«LE DISCOURS: ACTE DE PERCEPTION ET DE COGNITION»

PRINTEMPS 1994

Droits réservés



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

RESUME

Le document qui suit se compose de deux parties: un texte de création et un texte réflexif.

La partie création se présente comme un roman dans lequel j'ai voulu représenter l'acte de saisie par lequel la conscience ordonne les événements pour créer du sens. Il s'agit d'une expérience perceptive et cognitive qui rejoint un certain courant de pensées post-moderne qui veut que les choses n'existent pas seules mais à travers la perception de l'individu qui est lui-même pris dans un système de relations entre les signes auxquels il réagit avec sa sensibilité. Le réel qui accède à la conscience est nécessairement filtré par des données culturelles et émotionnelles interagissant sur l'imaginaire et la mémoire du sujet.

C'est à partir de cette visée théorique que j'ai donné la parole à deux narratrices enfermées chacune dans son monde intérieur. Aline et Pauline. La narration qui s'exerce dans un présent actuel, s'étend sur une période d'un an. Elle se compose par bribes d'histoires, par reflets de vérité s'ordonnant sans médiation externe. Un roman donc où l'individu, pris en flagrant délit de désir, de peur, de peine, etc, est amené à réagir au réel qui le sollicite dans l'espace même de sa parole. Le discours des deux femmes ne pouvait s'organiser, dès lors, qu'en fonction de leur culture, de leur capacité d'abstraction, de leur intelligence mais aussi en fonction des passions et des émotions qui les habitent.

La partie réflexive se propose, dans un premier temps, de dresser un bref tableau de la question de la perception et de la cognition sous son angle philosophique. On y verra, principalement, comment les dispositions personnelles des sujets ont des implications directes sur la notion de vérité.

Dans un deuxième temps, une analyse tendra à observer et à démontrer les effets du regard sur la trame anecdotique et discursive du texte. On verra, entre autres, comment s'opère la distorsion des informations sous l'action des passions. On verra aussi comment l'émotion, cette réalité de l'être tenue au silence, finit par disqualifier l'imaginaire et tous les systèmes de représentation.

AVANT-PROPOS

Un matin, plus précisément le 27 mars 1992, à neuf heures, la pointe de mon crayon descendait sur un bout de papier recyclé. Geste discret, sans tambour ni trompette, qui terminait un processus de gestation débuté plus d'un an auparavant. Geste solitaire que personne ne demandait et qui pourtant inaugurerait une démarche qui devait durer plus d'un an et demi. Ensuite les mots ont commencé à se laisser saisir. Parfois de bon gré, parfois après de farouches résistances.

Au départ de cette histoire, l'attente impatiente d'une lettre que je comblais par des questions sans réponses qui m'entraînèrent vers une jubilation toujours plus complexe. C'est ainsi qu'est née Pauline. Sont venus se greffer, par la suite, des personnages, des situations, mais surtout des souffrances qu'elle ne pouvait pas s'avouer. Aline est née à son tour, pour la compléter, pour l'expliquer. Mais très vite cette dernière acquit son autonomie. Elle aussi avait besoin de parler pour se connaître.

Après les premières contractions, il s'avéra que l'accouchement serait plus difficile que prévu, même si tout avait été planifié (histoire, narration, exploitation des indices et des ellipses, etc.).

Il a d'abord fallu apprendre à me faire confiance, c'est-à-dire acquérir la foi qui soulève les montagnes du silence. Croire que ce matin-là, comme tous les autres matins qui suivraient, il s'inscrirait quelque chose d'intelligent sur le papier. Croire que c'était possible d'y arriver. Mot après mot. Beau temps, mauvais temps. Croire que ça valait la peine de s'oublier, de négliger sa famille, de s'enfermer des journées entières devant un écran qui finit par faire mal aux yeux. Se dire que ce n'est pas grave si on n'a pas réussi à écrire deux lignes dans sa journée. Se dire que ce n'est pas grave non plus de jeter les deux lignes en question le lendemain parce que ça ne correspond finalement pas à ce que je voulais dire.

La deuxième grande difficulté personnelle a été de ne pas tout abandonner lors du travail de réécriture. Ne pas paniquer devant la déconfiture narcissique; tout ce qu'on avait cru "génial" dans le feu de l'action se révélant très souvent d'une platitude intolérable. Se culpabiliser d'abord: "Ca t'apprendra à te prendre pour une écrivain!". Se justifier, ensuite: "C'est normal, un premier enfant!". Se mentir pour s'encourager: "Ca n'allait pas ce jour-là!". Se pardonner, enfin: "Je t'aime pareil". Puis Continuer.

Troisième difficulté: devenir assez humble pour ne pas remettre sa vocation en question à chaque déception et admettre qu'on a encore des "croûtes à manger" avant de correspondre à l'idée qu'on se fait de soi-même. Se dire et se redire, pour s'empêcher de penser, "un mot à la fois!"

Pour ce qui est de l'écriture proprement dite, outre le fait que les mots s'entêtent à dire toujours à côté de ce que l'on attend d'eux, la grande difficulté fut l'exploitation du présent qui était ma principale contrainte d'écriture. Le temps présent, temps de la mouvance, est fugitif, insaisissable, inintelligible parce qu'essentiellement nouveau. Il ne peut donc se comprendre qu'après coup puisque la conscience est transcendante et qu'elle suppose, par conséquent, quelque chose de surajouté.

Travailler avec le présent actuel, c'est-à-dire sans la distanciation nécessaire aux personnages pour comprendre leur histoire, comportait certains risques au niveau du discours. D'incompréhension d'abord, puisqu'il n'y a pas de voix médiatrice pour relier les morceaux de récit entre eux. Comment passer d'une émotion à une autre sans la nommer explicitement? Comment faire savoir au lecteur qu'il y a manipulation des informations? Comment faire sentir que le personnage ment alors que la vérité passe par sa voix? L'autre risque était l'excès d'hystérie. Le langage de l'émotion est un langage chaotique, inarticulé presque. Il est très difficile de soutenir un discours communicable quand le sujet est aux prises avec des émotions intenses dans l'exercice de sa parole.

Il a donc fallu tricher pour contourner le problème, c'est-à-dire ne rendre accessibles que les moments où l'esprit, même

affecté, pouvait vraisemblablement avoir une emprise sur les signes pour cerner le réel. L'émotion pouvait alors se manifester par des modulations du champ perceptif.

L'écriture, heureusement, ne comporte pas que de l'adversité. Il est arrivé fréquemment que le langage participe à l'accouchement de l'œuvre presque à mon insu. Les mots, s'attirant les uns les autres, ont provoqué des rencontres accidentelles avec des champs sémantiques qui m'ont grandement aidée à cerner les personnages. La lune, par exemple, qui symbolise la quête imaginaire de Pauline. L'eau encore, qui illustre bien la dérive et le besoin de mouvement d'Aline tout au long de son récit.

Pour ce qui est du travail proprement dit, la rédaction de ce roman m'a permis de développer certaines méthodes qui s'avèrent particulièrement efficaces pour mettre en forme l'informe. D'abord le réchauffement par la lecture avant de débuter le travail. La technique des bouts de papier, ensuite, qui enregistrent les idées pêle-mêle au fur et à mesure qu'elles se présentent. Le désaisissement, enfin, cet état difficile à atteindre qui pourrait s'expliquer comme une sorte de retrait du monde où il s'agit de créer de nouveaux rapports aux choses et aux personnages qui sont, pour moi, des êtres vivants ayant existence en dehors du papier.

Comme tout bon parent, je dirai que ce roman, ce premier enfant, est extraordinaire parce qu'il vient de moi, parce que je lui reconnaiss des airs de famille, parce que par lui je ralise un rve. Mais comme tout bon parent, je ne sais plus en voir les dfaits. Je l'aime peut-être davantage pour tout ce que je lui ai donné que pour ce qu'il vaut vraiment. Ma perception est trop pleine de Ma passion pour que j'en sois bon juge. Il est donc temps pour moi de laisser aller mon texte à son destin.

Au fait, je n'ai toujours pas reçu la lettre que j'attendais! J'aurai bien le temps d'écrire un autre roman avant qu'elle n'arrive!

TABLE DES MATIERES

	PAGE
RESUME.....	iii
AVANT PROPOS.....	iv
TABLE DES MATIERE.....	ix
<u>ALINE ET PAULINE</u>	1
Chapitre I.....	3
Chapitre II.....	23
Chapitre III.....	41
Chapitre IV.....	61
Chapitre V.....	79
Chapitre VI.....	97
Chapitre VII.....	115
Chapitre VIII.....	133
Chapitre IX.....	151
Chapitre X.....	169
Chapitre XI.....	188
Chapitre XII.....	207
Chapitre XIII.....	226
Chapitre XIV.....	245
Chapitre XV.....	263
Chapitre XVI.....	283
APPAREIL REFLEXIF.....	303
INTRODUCTION.....	305
1. ASPECT PHILOSOPHIQUE.....	308
1.1. Perception.....	309
1.2. Cognition.....	312
2. ASPECT FORMEL.....	315
2.1. Lire.....	315
2.2. Comprendre	326
2.2.1. Espace.....	326
2.2.2. Personnages.....	329
2.2.3. Temps.....	337
2.2.4. Actions.....	339
2.3. Interpréter.....	344
CONCLUSION.....	350
BIBLIOGRAPHIE.....	354

ALINE ET PAULINE

[...] je me suis projeté dans
l'autre avec une telle force que,
lorsqu'il me manque, je ne puis me
rattraper, me récupérer: je suis
perdu, à jamais.

Roland Barthes

Les fenêtres sont toujours fermées ici. Frontières fragiles. Tellement fragiles pour maintenir le monde en respect de l'autre côté des choses. Une maladresse, une pierre jetée méchamment et l'extérieur envahirait mon espace secret pour le livrer en pâture aux curieux et aux imbéciles qui ne comprennent rien.

Je ne suis jamais tout à fait rassurée. Déjà l'insuffisance de ces pellicules de verre qui n'empêchent pas les odeurs infectes de la rue de pénétrer dans mon alcôve avec sa poussière et ses effluves de poubelles à ciel ouvert... Trop minces, ces vitres, pour empêcher le vacarme de se propager jusque dans mes rêves. Les sirènes, les cris, les disputes, les pleurs, comme un grondement perpétuel. Trop transparentes aussi pour tamiser les rayons capricieux du soleil qui n'en finit pas de changer de couleur et de se dissimuler dans la nuit ou derrière les nuages pour mieux me surprendre.

Comment supporter cette instabilité des choses qui fait s'évanouir toute beauté? Comment supporter que tout s'en aille peu à peu dans de longues agonies qui ne s'achèvent que pour mieux recommencer? Ca monte de la terre. Ca traverse les murs. Ca veut m'envahir. Jour après jour. Partout des marques de ce qui m'échappe. Les surfaces lisses qui se rident, jaunissent, crevassent. Tout ce qui a de la valeur devient dérisoire.

Alors, je masque ce qui s'infiltre malgré mes précautions. Des toiles vénitiennes recouvrent les fenêtres et absorbent la lumière étrangère. Des chandelles, dans toutes les pièces avec leur lueur chaude, sensuelle, discrète comme un corps aimé. Les vapeurs de l'encens qui brûle répandent leur parfum irréel à longueur de journée. Toujours, il y a de la musique qui me ressemble pour couvrir le bruit. Tantôt la douceur, tantôt la violence. Le silence aussi, parfois, pour féconder de nouveaux rêves.

Quand je suis chez moi, je suis ailleurs. Dans un espace d'éternité que j'essaie de prolonger au-delà de moi. J'ai jeté les horloges pour ne plus être seule avec le temps qui s'égrène. Je ne laisse entrer personne. Aucun regard ne m'interroge, quand je suis chez moi. Je suis l'unique maîtresse de toutes les réponses.

Il n'y a plus, en fait, que cette machine qui lance son cri trois fois par jour. Juste derrière la maison. Le matin, le midi, le soir. Elle chasse les douceurs de la nuit, déclenche des contractions dans mon ventre, me ramène la fatigue accumulée. Je n'ai aucun pouvoir sur son rythme implacable que j'arrive mal à dissimuler.

Tu me dirais que je mens. Que je n'empêche rien avec mes mascarades. Que tôt ou tard il faudra bien que je vive comme le reste du monde. Je ne veux pas de ce monde, avec son bruit et ses

déserts. Je refuse sa dimension, tu comprends! Tout plutôt qu'être comme tout le monde.

Je ne mens pas. Je transforme ma vie pour qu'elle échappe à la banalité, pour qu'elle transcende son stupide destin de roue qui tourne. N'est-ce pas l'essence même de l'art?

Tu dirais on ne joue pas avec la vérité des choses. Mais qu'est-ce donc que la vérité alors que ce que nous percevons tous deux de cet univers relève de conceptions si différentes. Comment pourrais-tu comprendre que je frissonne pour un bruissement de papier que tu ne perçois même pas? Il n'y a de vérité que dans les signes que l'on saisit. Les signes de l'amour. Les signes du bonheur.

Il y a des signes partout chez moi. Signes que tout va bien. Signes que l'on m'aime. Signes que je suis heureuse. Des visages souriants semés dans ma maison, figés sur des bouts de papier, me rendant hommage pour les services rendus à la communauté. Des albums remplis de photos et d'articles de journaux. Ici, je suis au milieu d'un groupe d'étudiants boutonneux et insipides aux pieds de la porte St-Jean à Québec. Je suis responsable du voyage. Je souris à leurs blagues imbéciles. Pour la photo. Signe de mon dévouement pour les jeunes. Ici, me voilà dans une assemblée syndicale ennuyeuse au point de se désespérer du langage. Là et là, d'autres rectangles lustrés me montrent dans des mouvements de protestation, de libération, d'interrogation,

d'exclamation. Signes de mon implication sociale. Autant de signes qui sont ma vérité.

A quoi bon chercher plus loin? Ce sont les signes qui restent. On ne se rappelle jamais que des signes qu'on ordonne pour sculpter la mémoire. J'en ai mis partout autour de moi pour qu'ils témoignent de ma vie. Il m'importe peu qu'il y ait quelques vraisemblances dans les bavardages que font tous les jaloux derrière mon dos. Ils ne peuvent rien empêcher. C'est écrit dans les signes.

Mais je suis fatiguée de ces parades qui ne me divertissent plus. Fatiguée de l'école, de servir constamment les mêmes mots apprêtés de reproches ou d'encouragements, de purger les mêmes fautes qui reviennent chaque année comme si la langue était couverte de plaies infectées suppurant à l'infini. Fatiguée de poser pour multiplier les signes autour de moi. Fatiguée aussi du théâtre. Les heures de répétitions, de déceptions, avec des résultats trop maigres. Les adolescents n'arrivent pas à comprendre les univers que je leur propose.

Ce sera la dernière année. Dernière pièce. La quinzième. On finira ensemble. J'ai des projets pour l'avenir. Tu seras si fier de moi.

Et puis je m'ennuie horriblement. En ouvrant les yeux, je pense à toi. Le soir, je suis si désolée de me retrouver seule malgré les images que j'agite pour dissimuler ton absence. Je ne sais plus

très bien ce qui de toi me manque. Mes langueurs qui ne savent plus à quoi s'accrocher s'investissent dans les tissus et les papiers. Me croiras-tu si je te dis que je parle seule des journées entières. Je t'imagine avec moi. Je désire tellement que tu sois là que j'invente des signes pour te faire exister.

Je t'invite au salon, ce soir. Nous fêtons nos retrouvailles après ces longues semaines de séparation.

J'ai reçu la photo. Elle est encore enveloppée de ses habits de papier. Je ne pouvais pas te revoir n'importe comment, tu comprends. Impossible de me résoudre à te déballer et à te servir comme on le ferait d'un vulgaire paquet de saucisses. Arrachant les lambeaux glacés, banalement, machinalement. Te découvrant dans la crudité du quotidien. Il fallait que ce soit un grand moment.

J'ignore ce que cette photo me montrera de toi. Déjà je n'arrive plus à me souvenir de la forme de ton nez, de ta bouche, de tes yeux. Tu m'arrives par bribes d'images fugitives. Mais tantôt, tu seras là à nouveau. En attendant que tu reviennes avec ta chaleur et ta beauté innommable.

Il y aura les autres visages autour de nous. C'est l'ennui avec les photos de groupe. Le protocole! La postérité! Mais je ferai comme si nous étions seuls tous les deux au milieu d'un attroupe-ment de marionnettes ou de statues de cire figées dans leur absence d'émotion. Leurs yeux pareils à des taches de couleurs.

Ils ne s'apercevront de rien car leurs têtes seront vides. Ils penseront à autre chose. A leur avenir qui les inquiète. A des voyages qu'ils projettent. Ou simplement à la pluie dehors qui les trempera jusqu'aux os et à la pneumonie qui les tiendra au lit pendant des semaines. Comment pourraient-ils savoir, avec tous les dangers qui planent au-dessus de leur tête, que toi et moi, tout-à-l'heure, quand le train aura fait son temps...?

Il n'y a que les signes qui soient vrais. Et le regard qui interprète. Et tu seras là ce soir, pour la fête, parce que je l'ai inscrit partout.

J'ai mis ma plus belle robe. Des fleurs sur la table. Du champagne. Pas de téléphone pour nous déranger. Notre souper est prêt à servir. Je tremble comme une jeune mariée. Je devine ta présence derrière la porte. Convoitée et convoitante à la fois. Attendant le signal de l'abandon. Attendant que tu me prennes.

Mais il faut que le train soit disparu derrière l'horizon pour qu'il ne trouble pas notre tête-à-tête. Pour que tout soit possible même si tu n'es pas là.

Je ne l'entends pas encore mais je sais qu'il vient. rien ne peut empêcher sa traversée ponctuelle. Si puissant, si insupportable, le train, quand il défile si près de ma maison qu'il en fait trembler les murs. Impossible de dissimuler son passage. Et ce sentiment inexplicable qu'il me laisse chaque fois. Sensation que la terre va s'ouvrir et m'engloutir dans son gros ventre noir.

Attendre qu'il n'existe plus. Attendre que tout soit calme pour célébrer ton entrée dans ma maison.

Je te destine le cœur. Je t'installerai au centre de la spirale que j'ai aménagée sur le mur principal du salon. Quatorzième photo témoignant de mon dévouement pour la cause du théâtre en milieu scolaire. Des générations d'acteurs amateurs se succédant, année après année, avec leur naïveté, avec leurs espérances, avec leur illusion de dominer quelque chose. La spirale comme un mouvement jamais achevé me ramenant à toi. Toi, le début et la fin. Toi, le seul qui compte désormais.

A partir d'aujourd'hui, il y aura ce nouveau signe de toi comme une présence que je goûterai tous les jours. A partir d'aujourd'hui, tu fais partie de ma maison, de moi. Ton visage retrouvé sur le papier sera disponible à mon amour. Ton visage que j'animerai par la force de mon désir. Le frôlement de ta peau retrouvée. Je frissonne. Ton corps si doux qui glisse contre moi. Rondeurs irrésistibles. Tu es si beau. Je t'aime. Je m'offre. Ce sera toujours notre nuit de noces.

Tu trouves que j'exagère. Me mettre dans de semblables états pour une simple photo. Tout ce décor et ce faste pour célébrer avec un fantôme. Tu me trouves un peu folle?

Tout est si évident pour toi. Les êtres et les choses se présentant sous un visage qu'il te plaît ou non de regarder.

Comment pourrais-tu comprendre ces bouffées d'ivresse où je sombre de plus en plus souvent en pensant à toi? Des vagues de vertige qui montent à l'intérieur de moi. Qui m'emplissent au point de ne plus arriver à distinguer les limites du monde. Je ne comprends pas pourquoi cette urgence. Ce besoin incontrôlable de toi. Comme si j'étais projetée sur un récif pour me perdre et me sauver tout à la fois.

Je n'arrive pas à t'attendre sagement. Trop d'images s'affolent dans ma tête quand les flots de désir me font dériver d'un projet à l'autre pour te rejoindre. Qu'y a-t-il en toi pour que je perde ainsi conscience de ma propre existence? Pour que je sois prête à m'opposer à l'univers entier pour ne pas te perdre? Toi, ma seule référence. Comment seulement imaginer que je pourrais ne plus jamais te revoir?

Alors il faut que je me dépense pour ne pas penser que peut-être tu regardes d'autres femmes, que peut-être tu m'oublies, que peut-être tu ne reviendras pas. Ce silence où tu me laisses!

Mais tantôt j'éclairerai ton visage de mes souvenirs. Après la noce, et tous les jours peut-être, nous répéterons cette scène que j'aime tant. Où tu es si merveilleux avec ton innocence et ta fraîcheur.

Elle, moi, te donnant la réponse: "Franchement, des fois je me demande si tu fais pas exprès pour te salir."

Tu cherches la vérité de mon personnage derrière mes paroles. Tu ne trouves pas. Je ne suis pas comédienne. Je ne sais jouer que mon rôle. Tu m'écoutes, mais tu n'entends que du bruit.

Ce n'est pas une pièce facile. Personne ne comprend vraiment. Pas même les journalistes qui la décriront pourtant comme une réussite. Pas même toi qui comprends tout.

Alors je me fâche. Je te fais répéter. Encore! Reprise! Reprise!
"Tu le fais exprès pour te salir!"

Toi, désemparé, cherchant l'âme de Gilbert, ton personnage qui est si différent, si loin de ta conception du monde. "Non. Je te jure que je fais pas exprès. Je sais pas ce que cette saleté-là vient faire ici."

"Reprise! Mais à quoi penses-tu? On ne veut pas savoir si tu es coupable ou non! Ca n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est l'impossibilité de trancher entre ta culpabilité et ton innocence. C'est le tiraillement. Cette faille qui te révèle l'inconnu en toi. Crois-tu donc que la vie est claire et propre comme de l'eau de source? Avec les bons d'un côté et les méchants de l'autre? Il n'y a jamais que la souffrance que chacun cache en soi!"

Les autres comédiens nous regardent. Ils me détestent parce que je m'acharne à t'imposer des tourments que tu ne connais pas. Parce que je t'aime. Parce que je veux que tu sois le meilleur.

Parce que je t'aime. Parce que je veux que tu sois le meilleur.
Parce que je veux que tout soit parfait lors de la première dans quelques jours. Ils parlent de tout lâcher.

Nous sommes tous à bout de nerfs. Prêts à nous engueuler pour un oui ou pour un non. Mais tu as confiance en moi. Tu reprends.

"Chaque destinée mâle transporte allégrement sa propre crasse. Pis là, ça enflé, ça enflé, pis le nez te pique, pis c'est une véritable torture. Et c'est de cette torture que l'on dit: "C'est la vie, ça, Jos!"¹"

Tu es merveilleux. Comme si tu connaissais toutes les vies. La mienne aussi. J'ai des larmes dans les yeux. Mais tu me dis que tu ne sais toujours pas de quoi parle cette pièce. Ce n'est pas grave. Tu comprendras plus tard. Ta naïveté incroyable! Comme un baume de pureté autour de moi. Un vent d'innocence sur la corruption. Comment ne pas t'aimer? Comment ne pas ressentir l'envie de saisir cette étincelle d'absolu qui passe à travers toi? Pour la première fois peut-être.

Il entre en gare maintenant. Les vibrations montent dans mes jambes. Il prend bien son temps pour imposer sa masse d'acier. Ses longues plaintes qui retentissent emportant chaque jour un peu plus de ma résistance.

1. Normand Canac-Marquis, Le syndrome de Cézanne, Les Herbes rouges, 1988, p. 17.

Peut-être es-tu parmi ces voyageurs qui rentrent chez eux avec leur valise. Je m'imagine te cherchant parmi les visages qui guettent à travers les hublots en attendant leur tour pour s'échapper du ventre d'acier. Ils sourient et font des signes de la main à ceux qu'ils reconnaissent sur le quai. Les voilà rassurés tout à coup. Alors ils s'impatientent, trépignent pour sortir tous en même temps. Ils ont déjà oublié leurs voisins, les kilomètres de paysages défilant sous leurs yeux. Ils ne repenseront plus à ce livre intéressant, où à ce disque qu'ils se promettaient d'acquérir à la première occasion. Ils ne pensent plus qu'à eux seuls. "Au revoir Madame!" Elle n'a pas entendu.

Je ne te trouve nulle part. J'entre dans la machine, je traverse les wagons où des gens somnolent parce qu'il n'y a rien à voir. Ca sent mauvais. La fumée, la transpiration, la présence humaine en stagnation. Je sors. Je cours au kiosque à journaux, à la sortie de la gare, je te cherche dans les taxis qui partent.

Où es-tu? Tout le monde te cherche. Des policiers qui enquêtent. Tous ces gens qu'on questionne et qui ne savent pas. Ils disent des horreurs sur moi. Comme si j'étais responsable de ta disparition, moi qui souffre tant de ton absence, qui arrive mal à ne pas désespérer de ton retour. Je guette le facteur qui ne laisse jamais que des circulaires en couleurs avec des teintes de soleil qui ne font qu'accentuer davantage cette distance entre toi et moi.

Dépêche-toi de m'écrire, que je sache où tu es, ce que tu fais.
Pour m'expliquer. Dis que tu penses à moi. Que je suis la seule.
Que tu reviendras bientôt.

Pourquoi être parti si vite, sans laisser d'adresse, sans dire au revoir? Moi dormant à poings fermés la tête sur ton épaule dans la douceur des draps. Ne formant, avec toi, qu'un seul corps naufragé. Mais toi, reprenant tes esprits. T'animant comme un animal pris au piège, encore une fois. Affolé peut-être de me trouver endormie contre toi. Je suis sans défense devant ton regard qui me découvre. Ne pouvant disposer de signes autour de moi pour me cacher, pour te rassurer.

Je n'aurais pas dû me laisser abrutir par le sommeil. Je t'aurais retenu. Je t'aurais convaincu que je suis la seule que tu peux aimer. Au lieu de quoi, tu te laisses glisser pour mieux m'échapper. La porte qui s'ouvre. Tu disparaîs dans le rouge du soleil levant. Plus rien de toi que quelques cheveux laissés sur l'oreiller.

J'ai tout laissé en place. Signe que tu viens à peine de quitter la chambre mauve. Signe que tu n'es pas loin. A côté peut-être. Derrière un mur.

Qu'est-ce que j'ai fait de si mal? Je me revois dans l'embrasure de la porte. Je regarde comme tu dors bien dans cette chambre où il ne vient jamais personne. Puis je pense à ces vêtements qui te gênent. Je te déshabille. Tes chaussettes. Tes pantalons. Ta

chemise à rayures. Ton slip. Je pense que je dois te laisser dormir. Je pense que ce n'est pas bien. Que c'est trop tôt. Je veux m'en aller. Je veux... Mais ce corps si présent. Si disponible. Si désirable. Mes mains se répandent sur toi. Sur ton ventre. Ma bouche... Je ne peux plus m'arrêter. Je ne veux plus m'arrêter. Me voilà nue contre toi. Nos peaux qui se touchent. Ta chaleur qui me pénètre.

Alors tu te réveilles. Tu veux fuir. Je te retiens. Tu te défends. Trop ivre encore. Tu n'arrives pas à fuir. Tu tombes. Ta tête heurte le coin du bureau. Je te ramène entre les draps. Une tache de sang sur l'oreiller. Mais tu n'as rien. Un peu assommé seulement. Tu te rendors. Tu te laisses prendre.

C'est par amour, petit. Tu comprendras un jour cette fièvre qui m'enferme. Tu comprendras que c'est moi qui suis prisonnière et qu'il n'existe pas d'autre issue que toi. Puis tu reviendras. Et tu me défendras contre ceux qui m'accusent.

Comme le train tarde aujourd'hui! Je me sens ridicule tout à coup avec tout ce temps qui s'étire pour rien. Seule devant une chaise vide au milieu du salon en fête. En robe du soir à large décolleté pour t'entraîner dans les profondeurs de mes tissus. Ridicule ce théâtre que je me joue pour un spectateur qui repousse mes avances chaque fois que j'essaie de reconstruire notre étreinte. Inutilement belle. Décorée pour une parade de pantins inanimés. Inutilement là. Alors qu'il fait encore jour.

Les enfants qui guettent la fin de la pluie pour sortir jouer à la balle. Qu'est-ce que je fais? Qu'est-ce que je deviens?

Qu'il se dépêche avant que tout ne s'évanouisse. "Plus vite! Plus vite! Embarquez! Cessez de vous dire adieu. Cessez de vous retenir. Vous croyez peut-être que vous êtes les seuls au monde à souffrir des départs? Et cet autre qui obstrue les portes du wagon avec ses valises. Et celui-là encore qui a oublié ses papiers. Ne voyez-vous pas qu'on attend? Mais dépêchez-vous donc! Le contrôleur qui s'impatiente avec sa casquette enfoncée sur ses yeux. Vite! Plus vite!"

Le voilà enfin. La terre s'ébranle. Des milliers et des milliers de révolutions de roues d'acier noircies par l'usure. Une infinité de frottements de métal s'acharnant à labourer la terre de vibrations qui font douter de l'avenir.

Qu'il passe avec ses couleurs d'angoisse puisque rien ne peut le retenir. Mais qu'il se dépêche pour que disparaîsse au plus tôt l'innommable peur de tout perdre. Qu'il se dépêche pour que je te retrouve dans l'éternité de mon ivresse.

Les cadres s'agitent. Les lignes se confondent les unes dans les autres. Le train s'étire. Longuement. On dirait qu'il n'en finira jamais de se déployer. Les traits s'altèrent sur les murs et dans ma tête. Ces tremblements de la matière menacent les signes. Comme si des masques voulaient s'abaisser pour m'imposer

leur vérité de mensonge, me disant qu'il n'y a rien derrière, que je m'élève sur du vide.

Maintenant les visages se mêlent dans ma mémoire et avec eux les paroles résonnant sans ordre. Une cacophonie de passé, de présent, de futur. Ces "je t'aime" que j'entend, mais qu'on ne m'a jamais dit. Peur que tout s'effondre. Une envie de courir d'un cadre à l'autre pour tout retenir. De m'essouffler pendant que le train passe et passe et passe avec son long corps morcelé.

Tout est redevenu calme à présent. Il n'est plus qu'un léger grondement d'orage qui meurt au loin. Je replace bien les yeux sur les murs pour qu'ils ne manquent rien de la fête qui se prépare. Pour que j'entende bien leurs soupirs jaloux.

La voix chaude de Marc Almond monte du stéréo à présent. Une étreinte de velours. Je quitte l'orbite terrestre. Je suis à toi. Du feu au bout de mes mains magiciennes allume la chandelle, anime le mince colis où dort ton image silencieuse que je m'apprête à dérober au soleil. Je verse le champagne. Viens que je te regarde. Trinquons à la nuit et aux ombres d'écume qui montent.

Tu reposes sur l'autel de mon amour. Je suis la grande prêtresse qui fera de toi un homme. Ton corps engourdi de sommeil ne se doute pas que je suis là à guetter et à projeter tes formes sous les plis étroits qui te recouvrent. Je t'entends presque respirer

à travers la couverture de papier. Mes doigts parcourent la surface pour pénétrer doucement ton mystère. Et quand tu ouvriras les yeux, tu ne te sauveras pas car tu seras déjà envoûté par la volupté de mes caresses.

Je soulève les rebords de l'emballage en laissant tout le temps à l'air de la pièce d'apprioyer ton épiderme délicat. Comme tu respires mieux! Une sensation. Je te découvre maintenant. Eloignant les revers un à un. Ne rien précipiter.

Tu peux te réveiller à présent. Ouvre les paupières. Ne pense pas à cette autre nuit où mon désir te surprend et te fait peur. Pense seulement à l'amour. Laisse-toi enrober de musique.

Je tremble. Tant de hâte et tant d'appréhension. Te voir sans pouvoir jamais percer le secret de ton âme. Sans jamais te posséder tout à fait. Etre vue par toi dans la nudité de mon désir, sans que tu parviennes à comprendre ma solitude.

C'est le moment maintenant. Ton corps bascule entre mes mains impatientes. Ton visage...

Ton visage...

Dis-moi que ce n'est pas vrai, que c'est une erreur! C'est toi avec moi, avec les autres. C'est toute la troupe devant la caméra. Mais, toi... Tu ne m'offres que ton profil! Ton visage dont je ne dispose qu'à moitié. Qu'une moitié de toi. Quelqu'un

a triché, n'est-ce pas? Ou bien tu ne l'as pas fait exprès. Une distraction.

Non. Ce n'est pas ça. Tu me fuis encore. Ton regard tourné du côté de Leina, cette autre fille qui est noire comme une panthère. Grande et mince et jeune et belle et merveilleuse. Tu aimes sa démarche désinvolte. Tu aimes son caractère rebelle. Leina. Tu n'as d'yeux que pour elle. C'est à elle que tu penses quand tu deviens distrait et que je répète et répète sans cesse les mêmes mots pour te capturer.

Je me rappelle maintenant. Vos chuchotements à l'autre bout de la scène et dans les coulisses. Vos regards complices. Vos sourires étranges. Vos bouches rougies par les baisers volés. Vous riez pour tout, pour rien. Une parole que je dis, un geste que je pose. Et moi qui suis sous ton emprise. Je n'arrive pas à interpréter les signes de ton indifférence. Je ne veux pas remarquer vos fous-rire, ni les secrets que vous échangez. Je vois seulement que tu es là. Que tu réponds quand je te parle. Que tu me suis docilement jusque chez moi, dans la chambre mauve, parce que tu es incapable de retourner chez toi à cause de tout cet alcool dans ton sang.

Mais te voilà parti et je m'entête encore à faire de toi un homme. Pour que tu sois différent des autres. Pour que tu ailles loin en avant avec ton talent et ta beauté qui sont à construire. Je te fais avancer sur la scène. Je veux que tous te voient à travers mon regard. Mon oeuvre. Mon adoré. Je veux mon

nom près du tien. Que nous devenions des inséparables par les lettres nous liant sur les papiers qui parleront de nous.

Mais tu te moques. C'est elle que tu aimes.

Qu'est-ce que tu as fait de moi? Une chatte en chaleur! C'est ça qu'ils diraient, les gens d'ici, s'ils me voyaient avec ma poitrine indécente. Le mépris dans leur voix. Une chatte obscène avec des désirs répugnants. A se trémousser stupidement devant une photo. Folle! Je deviens folle à cause de toi.

Mais ça ne se reproduira plus. C'est fini les espoirs, les lanqueurs, les pleurs. Tu n'es qu'un imbécile comme les autres. Ta Leina est une petite idiote. Mauvaise comédienne. Et tu ne vaux pas mieux qu'elle. Il faut tout te dire. Comment articuler, comment respirer, comment penser. Comment être.

Ca m'est bien égal ce que tu deviendras dorénavant. Tu peux te perdre où tu veux. Avec qui tu veux dans les fossés, dans les buissons, dans des lits crasseux avec des filles sales aux seins souillés de la salive de ceux qui ont passé avant toi. Tu peux parcourir les routes du monde pour te trouver dans le paysage. Tu peux avoir faim et soif. Avoir peur de mourir de froid sans réussir à te faire entendre du fond de ton trou noir. Tu ne la trouveras pas, la vérité. Tu ne trouveras jamais que ton écho. Et des rats qui te mordront les chevilles. Je te déteste.

Je ferai disparaître cette photo et tout ce qui parle de toi. Je la couperai en morceaux avec de gros ciseaux. Pour te briser. Il ne s'est rien passé entre nous. Il n'y a pas de preuves. Tu n'existes pas. L'histoire est terminée.

Mais qu'est-ce que je deviendrai maintenant si tu n'es pas là?
Qu'est-ce qui vaudra encore la peine?

Le téléphone, c'est une invention qui ressemble pas aux autres parce qu'on est en même temps loin et proche de la personne. Quand on compose un numéro, c'est comme si on ouvrait la bouche pour parler. Puis quand il y a la sonnerie qui commence, la personne est obligée de répondre à cause du bruit dans la maison qui est pas agréable.

Mais quand il y a pas de réponse, c'est comme si notre bouche restait ouverte pour rien, même si c'est important et qu'on pense très fort. Les mots restent pris dans notre tête et c'est comme si on existait pas.

Moi je suis pas bonne au téléphone, même quand il y a quelqu'un qui répond. Je parle trop lentement et c'est jamais les bons mots qui sortent de ma bouche, parce qu'il faut que je me dépêche. Les gens aiment pas parler avec quelqu'un qui est trop lent comme moi. C'est pour ça que je suis pas bonne et que je peux pas exister complètement comme tout le monde. Quand je me dépêche, c'est rien que des sottises qui sortent, parce qu'on dirait que les mots sont entassés les uns par-dessus les autres dans un gros tas. Ils sont tellement mêlés que j'arrive pas à les faire passer dans le fil en spirale.

Le mieux c'est d'avoir une vraie personne qu'on peut toucher et voir pour laisser aller les mots qui sont pris. Une vraie

personne qui est à côté de nous et qui s'aperçoit quand on va pas bien, à cause de notre visage qui devient différent dans le silence. Une vraie personne, ça comprend même si on parle pas et même si les phrases tournent à l'envers. C'est pour ça que je pense qu'il faut pas avoir juste un téléphone pour parler. C'est pour ça aussi que je voudrais rester toujours avec Paul, qui est mon frère jumeau que j'aime plus que tout au monde. On s'est jamais quittés puis on s'entendait tellement bien qu'on avait presque pas besoin de se parler. On était comme un vrai couple. Avant.

Avec Pauline, je suis pas sûre que je vais être bien, même si Paul dit qu'il y aura pas de problème parce que c'est une femme qui a les moyens de payer à cause de son travail. C'est pas pour l'argent que j'ai peur. C'est parce que peut-être elle comprendra pas, même si elle est instruite et qu'elle a l'habitude de s'occuper des problèmes des étudiants. Pauline, c'est pas une femme qui aime parler même si elle connaît beaucoup de gens dans les journaux. Avec moi, elle parle jamais. Elle dit pas "comment-ça-va-bonjour". Elle répond presque pas quand j'ai des questions. Ses yeux s'en vont toujours à côté de moi.

J'aimerais que ce soit Paul qui appelle, parce qu'il est meilleur au téléphone. Moi je suis trop gênée avec elle. Quand il parle, lui, c'est plus facile puis je comprends mieux ce qui se passe dans ma tête. Mais Paul veut pas parce qu'il dit que c'est pas son problème. Puis il est un peu en chicane avec Pauline.

J'ai appelé toute la journée avec le numéro que je sais par cœur maintenant. Mais il y a pas de réponse et je peux pas lui dire mon message qui est important. Elle est à quelque part et elle sait pas que je veux lui parler et que c'est urgent.

C'est pour ça que je suis pas sortie une seule fois dans la rue aujourd'hui. A cause du téléphone qui répond pas. C'est triste de rester dans la maison avec les meubles quand tout le monde s'amuse dehors avec des ballons et des maillots de bain. C'est tellement triste d'attendre parce que le temps passe pour rien en emportant une belle journée d'été.

Il fait beau presque tous les jours. Les gens sortent beaucoup. Ils vont en vacances ou à la plage se faire bronzer. Ça sent bon dehors. Surtout avant le souper, à cause des poêles à barbecue. Quand ça sent bon, ça me donne faim. Je vais faire un tour chez Pierre qui habite pas loin et je lui dis "Ça sent bon chez vous!" Il m'invite à souper. Pierre est toujours de bonne humeur. Il me fait rire. Il me taquine à cause que je suis pas mariée. Il dit que c'est parce que je suis trop vicieuse. On rit.

Mais c'est pas vrai que je suis une vicieuse parce que je connais personne. Paul veut pas que je sorte avec des hommes parce qu'il dit qu'il y aurait des problèmes ensuite avec les enfants, les maladies et les commérages. Il veut juste que j'aille voir Pierre parce qu'il le connaît bien depuis longtemps et parce qu'il est marié.

Paul veut que je reste à côté du téléphone et il est capable de se fâcher si je m'éloigne de la galerie, à cause de son impatience qui est devenue pas raisonnable. Il va m'accuser de le faire exprès pour pas parler à Pauline. Il pense que je compose des mauvais numéros pour inventer des excuses. Il a appelé, lui aussi, parce qu'il me croyait pas. "T'es toujours mêlée dans tes chiffres" qu'il me disait. Il a bien vu que j'avais raison quand il a entendu que ça ne répondait pas.

C'est sûr que je veux pas partir parce que c'est ici mon chez-moi. Avec Paul. C'est ma chambre. Ma maison. Ma fenêtre quand je regarde les enfants qui jouent dans la rue. Je suis pas d'accord pour aller habiter chez Pauline, même s'il m'a expliqué que c'était plus possible qu'on reste ensemble parce qu'il va être un couple avec Francine et que je vais être de trop.

Je lui ai dit que ça me faisait rien que Francine soit là, que je dérangerais pas, que je parlerais pas, n'importe quoi qu'il voudra pour que je sois comme si j'existaïs pas.

Mais il veut plus rien entendre de ce que j'ai à dire. Ca le met en colère quand je parle que j'aimerais avoir plus de temps pour m'habituer à la nouvelle idée. Il dit que je veux gâcher sa vie. Puis quand il est en colère, il me fait peur, parce qu'il peut briser des choses dans la maison. L'autre jour, il a brisé la télévision avec ses pieds parce qu'il avait plus assez de mots pour dire qu'il était fâché contre quelqu'un qui lui avait dit des affaires d'argent qu'il doit. Des grands coups qu'il donnait.

La télévision était en morceaux dans le salon, avec les fils comme des cheveux mêlés. Les voisins en bas sont venus voir. A cause du bruit. Ils ont dit qu'ils appelleraient la police s'il se calmait pas.

Si Pauline avait pas voulu nous payer une nouvelle télévision, on n'en aurait pas encore parce qu'on n'a pas beaucoup d'argent. Nos chèques de BS, c'est pas suffisant pour des gros achats comme une télévision.

Depuis qu'il est tombé amoureux de Francine, je l'intéresse plus. Elle gagne beaucoup d'argent et elle a des idées qui lui font plaisir. Mais on dirait qu'il a honte que je sois sa soeur. On parle plus comme avant. Il me regarde plus dans les yeux. Il change de sujet ou il écoute pas. Il veut toujours que je me dépêche, que je me dépêche, que je me dépêche. Tout le temps. Il crie après moi parce que je pense pas assez vite, que je marche pas assez vite. Il voudrait que je comprenne tout. Il veut plus m'amener à la plage avec lui, ni ailleurs dans les spectacles. Il amène juste Francine. Puis moi je reste à la maison. Il dit que je dérange leur intimité.

Et maintenant il faut que je déménage chez Pauline même si je veux pas partir. J'ai peur. C'est pour ça qu'il refuse que je lui parle de Pauline qui sera peut-être pas contente que je m'installe chez elle. Il veut juste que je parle dans le téléphone parce que rien peut le faire changer d'avis maintenant. Il va me faire partir par la force s'il le faut, qu'il a dit.

Mais Pauline répond pas. Je peux pas me rendre chez elle sans avertissement parce que c'est une personne qui aime pas les inattendus. Si je l'avertis pas que je m'en viens, peut-être que...

Avec Paul, l'autre jour, on a roulé en voiture jusque chez elle. On a pensé lui faire une surprise, pour lui faire plaisir, parce qu'elle est toujours seule avec pas d'humour. Quand elle nous a vus dans la porte, elle a dit "Qu'est-ce que vous voulez?" Paul voulait lui parler d'une idée nouvelle pour mettre dans l'appartement. Mais quand on a vu qu'elle était pas contente de nous voir, avec une grimace dans les yeux, Paul a dit qu'on venait juste faire un tour. Elle était pas belle avec les cheveux à l'envers dans le visage et un habillement qui était curieux à cette heure là pour une personne seule à la maison. Elle a dit qu'elle nous croyait pas. Que si on venait chez elle, c'était encore pour lui demander de l'argent. Elle a dit qu'elle en avait par-dessus la tête de nous deux et de nous arranger tout seuls avec nos problèmes. Elle a refermé la porte sans nous dire bonjour. On a attendu quand même un peu. Peut-être, qu'on se disait, qu'elle allait se défâcher. On a attendu pour rien. Elle a pas ouvert. On est restés sur le perron avec la pluie. Deux heures de route que ça prend pour aller chez elle.

Pauline, c'est une femme qui est pas prévisible, avec un caractère comme la température. Elle est gentille parfois. Sur les photos dans les journaux, elle a toujours un sourire. Quand on va la voir aussi, après ses pièces, elle est aimable avec de

la conversation. Peut-être qu'il y a des hommes qui la trouvent belle puis qui aimeraient la marier quand elle sourit et qu'elle s'habille avec des couleurs. Elle serait bien avec un homme qui s'occuperait d'elle pour écouter les mots qui sont dans sa tête. Mais il faudrait pas qu'il la voie quand elle est mauvaise comme un orage qui s'en vient.

Elle nous a beaucoup aidés, moi et Paul, après la mort des parents, quand on savait plus quoi faire parce qu'on avait plus d'argent d'héritage pour payer nos factures. Elle nous encourageait pour aller travailler. Elle a trouvé du travail un peu à Paul. Mais il a pas aimé parce que c'était trop fatigant et que ça rapportait pas assez d'argent. Il est pas instruit, mais c'est pas une raison pour faire n'importe quoi comme un esclave, qu'il disait. C'est un travail comme elle qu'il aurait voulu, avec deux mois de vacances payées. Etre devant une salle de classe et parler avec les jeunes.

Parfois je pense qu'elle veut juste se débarrasser de nous pour plus nous voir. Comme quand on était jeunes et qu'elle voulait jamais nous parler. Mais je me trompe. C'est sûr que je me trompe, parce que ça se peut pas qu'une soeur veuille plus de sa famille. C'est parce que c'est compliqué dans ses états d'âme. Ce doit être à cause du français et des livres qui ont toujours des histoires qui finissent mal. Les gens dans les livres ont toujours des problèmes avec la vie. C'est peut-être parce qu'il y a trop de mots qui sont mêlants pour savoir ce qui se passe.

Je comprends pas pourquoi elle répond pas. Il y a pas de raison pour pas qu'elle réponde, parce que tout est normal avec la sonnerie qui fait du bruit comme d'habitude dans le récepteur. Ensuite l'école est finie puis elle a plus de théâtre ni de réunions pour parler de choses importantes. Elle sort jamais l'été parce qu'elle aime pas le soleil et les voyages comme tout le monde. C'est pour ça qu'elle est si blême. Parce qu'elle reste toute seule dans sa maison sans parler à personne. Avec un téléphone qui répond pas.

On dirait que c'est pas possible de vivre autrement. J'arrive pas à imaginer comment que ça se passe chez Pauline. Qu'est-ce qu'elle fait dans sa maison pleine de photos? Qu'est ce que je vais devenir quand je serai chez elle avec tous ces visages inconnus? Je verrai plus Paul.

Peut-être que je fais un cauchemar et que bientôt je vais me réveiller et cette histoire de téléphone sera terminée. J'aurai plus besoin de peser sur les boutons ni d'écouter la sonnerie dans le récepteur.

*

Je laisse sonner cinq coups chaque fois. Puis je raccroche parce que ça donne rien de continuer plus longtemps. Si Pauline était là, à entendre en même temps que moi, elle aurait répondu. C'est

pas normal qu'elle réponde pas. Depuis cinq jours que j'essaie de lui parler.

Paul est de plus en plus en colère. Je pèse sur les boutons pour qu'il se calme, pour lui montrer que c'est pas de ma faute et qu'il me pardonne d'être encore là parce que je sais pas où aller pour disparaître. Mais quand je raccroche, il est déçu et se met à tourner en rond. Moi aussi je suis déçue, même si je veux pas m'en aller. C'est devenu insupportable ici, surtout le matin quand il me voit dans la cuisine et qu'il s'aperçoit que son rêve est fini. Il attend que je sois sortie de la cuisine pour déjeuner maintenant. Pour plus me voir.

Paul changera pas d'idée. Francine a commencé à déménager son bagage parce que son bail finit dans quelques jours. Il a hâte d'être avec elle et son intimité. Et de me trouver devant lui, ça lui enlève comme le goût d'être heureux puis il arrive pas à voir les belles choses. Comme si à cause de moi qui suis encore là, la vie avait juste des défauts. C'est encore plus désastreux quand Francine est avec lui à la maison. Avant, elle riait que je sois pas comme les autres, mais maintenant elle arrive plus à faire des blagues pour rire sur moi. Elle fait des commentaires qui sont pas agréables pour que Paul se débarrasse de moi.

Alors je compose le numéro pour pas m'apercevoir qu'ils ont leurs yeux sur moi. Mes doigts s'embrouillent dans ce temps-là, et il faut que je recommence souvent pour que ça sonne à la bonne place, chez Pauline.

Je pleure pas parce que c'est trop méprisable quelqu'un qui pleure pour pas partir. J'aimerais être plus là, pour lui faire plaisir, à Paul. Mais je suis pas assez débrouillarde. Et de penser que je le verrai plus, ça me fait encore plus de peine et j'aime encore mieux rester ici, même si le climat est devenu fragile comme de la porcelaine, à cause de l'impatience.

Si Pauline répond pas bientôt, je pense que Paul va faire une crise. Depuis ce matin, il bougonne et bourasse sans arrêt.

"Mais à quoi qu'elle pense mais à quoi qu'elle pense elle le fait exprès!"

Je lui dis, pour l'encourager, que c'est peut-être parce que le téléphone est brisé et que les gens du Bell ont pas encore eu le temps de réparer à cause des vacances. Tout le monde prend des vacances avec leur famille sur la plage.

Ca arrive des fois que le téléphone est brisé et que ça sonne quand même. Mais c'est surtout l'hiver. À cause de la glace sur les fils. C'est peut-être une nouvelle sorte de dérangement qui s'est développé dans les technologies. On a l'impression que tout est normal alors que rien fonctionne. Quelqu'un devrait inventer un signal pour qu'on sache quand c'est normal puis quand c'est pas normal. Pour pas que le monde pense des interprétations qu'ils devraient pas à cause des malentendus. On peut s'imaginer que l'autre personne est pas là, ou qu'elle veut pas répondre.

Mais c'était pas une bonne idée de parler du Bell, parce que Paul s'énerve encore plus à cause des salaires qu'ils gagnent alors que lui il a jamais assez d'argent pour payer les factures même avec mon argent. Il trouve que c'est pas juste parce que lui, il a pas les moyens de se payer des vacances avec Francine qui est fatiguée de son travail dans un bar. C'est toujours les mêmes qui ont tout.

J'ai encore fait une bêtise. Il est furieux maintenant. Je fais toujours des bêtises. Il crie. Il me regarde et ça me fait un mauvais sentiment que c'est de ma faute tout ce qui arrive. Alors je dis je sais pas. Peut-être Pauline s'est pas aperçue que son téléphone est brisé. Peut-être qu'elle est partie même si je sais qu'elle part jamais. Peut-être...

Il est sorti en claquant la porte. Même s'il est plus là, on dirait que sa colère est restée dans la maison tellement que sa voix résonne encore dans le silence. C'est pour ça que j'arrive pas à me calmer et que je tremble. On dirait que la maison est en colère aussi. Ma maison.

J'aimerais sortir un peu et parler avec Pierre qui est si gentil. Je sais pas ce que je lui dirais parce que j'ai plus rien à dire tellement je suis inquiète à force de penser au téléphone. Les mots sont tellement pris que même si Pauline répondait, je réussirais pas à parler. Si ça continue, avec toutes les choses

de ma faute sur mes épaules, je pense que je pourrai plus bouger.

De voir Pierre avec son sourire, ça me ferait du bien parce que ce serait comme si c'était possible que quelqu'un m'aime quand même. Puis je serais moins découragée.

Mais si je sors et que Paul revient alors que je suis pas là pour peser sur les boutons, il va être terrible. C'est mieux que je reste ici même si il y a plus rien qui fonctionne.

Je suis fatiguée d'appeler pour rien. Je pense qu'elle répondra jamais, même si je le veux très fort maintenant. C'est une intuition qui est arrivée à cause de la peur qui attire les malheurs comme un paratonnerre qui ramasse la foudre. C'est toujours ainsi dans les histoires. Les malheurs arrivent juste à ceux qui ont peur.

Je sais pas ce que je vais devenir. Je vois rien de beau pour moi en avant. C'est comme si j'étais sur un radeau perdu dans un océan que je connais pas. Puis je sais pas nager. Puis il y a nulle part où aller.

C'est mieux que je regarde pas. C'est mieux que je compose encore le numéro.

Je pèse sur les petits carrés de platique avec les chiffres. Il faut que ce soit le bon numéro et le bon moment au bout de la ligne cette fois-ci. Je laisse sonner dix coups, vingt coups. Il faut qu'elle réponde! Ca sonne, ça sonne. Sonne. Ca sert à rien. Le bruit se promène entre les murs, mais elle entend pas que je l'appelle pour lui demander de l'aide. Je pourrai plus attendre parce que la patience de Paul est rendue au bout de son rouleau. Ca fait une semaine maintenant et je suis encore là.

Il a sorti la valise.

Je dis attends. Elle va répondre. Tu vas voir. Demain elle va répondre.

Il me croit plus. Il dit "ramasse tes affaires tout de suite tu t'en vas demain."

"Je peux pas tout de suite. Pauline doit répondre avant. Je peux pas me rendre chez elle sans sa permission."

Il va dans ma chambre.

"Je t'en prie, Paul, pas ce soir. Demain, c'est promis. Je ferai ma valise demain. Je suis pas capable ce soir."

Il dit que c'est encore une excuse pour pas m'en aller et que Francine a raison de dire que je m'en irai pas tant qu'il m'aura pas poussée dehors comme un sac de poubelle. Il se laissera pas avoir cette fois-ci. Il dit que je m'arrangerai avec Pauline quand j'arriverai et qu'elle aura pas le choix et que ça le regarde plus.

Il jette mes souvenirs dans la valise. Tout ce qu'il me reste de lui et de notre vie ensemble dans une petite valise. Il est très en colère, avec sa respiration qui prend toute la place. Il va tout briser. Mes souvenirs en morceaux. Je lui dit arrête. C'est d'accord! Je m'en vais. Je ramasse mes affaires. Je pars demain.

C'est difficile de partir quand on veut pas puis qu'on sait pas ce qui nous attend à l'autre bout du voyage. C'était chez moi ici avec Paul. On était bien ensemble. Puis maintenant, parce qu'il y a Francine, il me reste rien qu'une valise. Tout ce qu'il y a eu entre Paul et moi dans cette maison n'existera plus parce que Francine va tout effacer.

De me voir pleurer, ça le rend encore plus furieux parce qu'il pense que je veux le manipuler. "Arrête tu m'écoeures!" Il crie plus fort pour que je me dépêche. Vider les tiroirs et le garde-robe. Décrocher tout ce qui m'appartient pour qu'il reste rien de moi. J'y arrive pas parce que j'ai trop de peine. C'est comme si je m'arrachais des morceaux de peau.

Pauline fait exprès pour pas entendre. Elle est chez elle. Je suis sûre qu'elle est chez elle parce que j'ai un pressentiment qu'elle veut pas. Qu'elle voudra jamais.

Il crie encore et encore. Tout le temps, il crie. Pourquoi il crie autant? Pourquoi il faut plus que je l'aime? Pourquoi il faut plus que j'existe pour lui?

J'y arrive plus. Je sors. Je cours. Les gens dans la rue me regardent passer parce que je suis pas comme le monde normal qui passe. Je cours le plus vite que je peux pour plus entendre la voix de Paul qui me suit même s'il est plus là.

"Aline!"

Pierre! Pierre m'a vue passer. "Aline?" Il vient vers moi. Je ne veux pas qu'il me voie avec les yeux rouges. Je cours. "Aline attends qu'est-ce qu'il y a?" Il me rattrape.

Pierre. Ses bras maintenant autour de moi. "Qu'est-ce qui t'arrive Aline?" Les sanglots comme des gros bouillons. J'ai plus envie de me sauver tout à coup. Je veux juste rester dans la belle chaleur de Pierre. Les mots maintenant. Ils sortent tous en même temps.

"Il faut que je m'en aille, j'ai peur, Paul veut plus de moi, Pauline répond pas, pas ma faute, peur de rester dehors, veux pas m'en aller, Paul m'aime plus, à cause des amours avec Francine,

peux pas partir sans avertir, Pauline sera pas contente, Pauline voudra pas, pas de réponse au téléphone, Pauline veut pas répondre, voudra pas me laisser entrer, pas d'argent pour aller ailleurs, Paul m'aime plus, plus rien qu'une valise, dehors, pas d'argent, connais personne."

Pierre me ramène chez lui. Du bois dans le feu. L'odeur de la fumée se mêle avec celle du gazon. La rue devient calme maintenant. Paul crie plus dans ma tête. J'entends plus que la voix de Pierre qui est comme de la lumière. Je pleure plus.

Il dit qu'il faut pas s'en faire avec la vie parce que c'est jamais fini. Les choses arrivent jamais comme on pense. C'est pour ça que ça donne rien de se faire du souci d'avance, parce que la vie a toujours le dernier mot.

Demain, je m'en vais avec ma valise rouge. Il peut rien arriver de grave parce que la vie va continuer quand même. C'est ça que Pierre a dit avec des idées positives à répéter pour m'encourager. Il peut rien arriver de grave. Puis après...

Peut-être que je vais aimer habiter dans la maison de Pauline, qui est une vraie maison. Je vais avoir la belle chambre mauve. Et puis il y aura des voisins et je pourrai sortir puisque Paul, ça lui fera plus rien que j'aie des amis que je connais pas. Peut-être que Pauline va être contente que j'aille habiter avec elle et qu'on va devenir des amies quand elle va me connaître mieux. Elle va être moins seule avec quelqu'un à qui parler.

Pierre m'embrasse pour que ça aille bien avec le courage. Il va m'accompagner à la gare demain parce que la voiture de Paul est brisée.

J'ai jamais monté dans un train. C'est triste les trains. Dans les films, il y a souvent quelqu'un qui monte à la fin avec ses bagages en disant des adieux. Il revient jamais.

Mais moi, c'est pas pareil, parce que ma vie c'est pas une histoire qui arrête. Moi, je vais revenir. Paul va changer d'idée avec sa Francine. Elle va être tellement insupportable qu'il va me dire de revenir habiter avec lui. Les femmes qui travaillent dans les bars, c'est toujours des femmes insupportables parce qu'elles se couchent trop tard et qu'elle sont trop fatiguées pour comprendre. Ensuite il va m'appeler pour me dire "Prépare-toi je vais te chercher". On va être comme avant. Tous les deux ensemble.

Paul est parti. Il a laissé la valise ouverte. Mes tiroirs sont vides. Il a enlevé les photos de moi dans l'appartement. Je suis déjà un peu partie.

Pierre a dit de pas m'inquiéter parce que c'est pas positif pour l'avenir. C'est la vie qui est comme ça, avec des caprices qui font peur. Pauline va se défâcher puisque c'est pas ma faute et qu'elle est ma soeur. Puis ensuite elle va peut-être finir par être contente puisqu'elle sera moins seule et qu'elle aura pas

juste un téléphone qui répond pas. On sera comme tout le monde qui vivent ensemble pour se comprendre.

Je replace l'image derrière la vitre. Ne pas brusquer les morceaux fragiles qui ne tiennent que par une mince pellicule transparente. Prendre garde surtout que ne s'ouvrent des fissures risquant de trahir le montage de papier. Refermer l'étau de verre maintenant, pour que plus rien n'altère le nouvel ordre.

Voilà. C'est mieux. Tu peux reprendre ta place au milieu de mon univers. Ton regard plein d'un amour silencieux qui me suivra où que je me trouve.

Je reconnaissais avoir été un peu excessive l'autre jour. La joie de te revoir après ces semaines difficiles d'incertitude et de doutes. Tu es arrivé à un moment d'extrême découragement où plus rien n'avait de sens. Il fallait que l'attente cesse. Il fallait que le temps finisse de nous séparer. Je n'en pouvais plus. Des pleurs pour tout, pour rien. Les nuits entières les yeux rivés au plafond. Et puis, tout à coup cette représentation de toi, comme le présage d'un bouleversement imminent.

Je me revois devant le maître de poste me remettant un paquet rectangulaire d'une main nonchalante. C'est toi. Je sais que c'est toi, caché dans le papier. Je te prends sur mon cœur et te ramène comme un trésor que j'exhibe à la face du monde. Soudain, il fait bon vivre. Les gens me voient passer avec le bonheur

comme une aura qui me porte. Je flotte. J'ai envie de danser, de sauter. Nous rentrons à la maison. Je te dépose sur la table.

Alors je bois parce que je suis si contente de te retrouver et de voir enfin la fin de mon désert. Je bois et je n'ai plus envie d'être raisonnable. Je refuse de reconnaître les signes de mon ivresse: mes grands gestes extravagants, ce besoin de me donner à toi par le simulacre. Je ne veux pas m'arrêter. Mais bientôt j'irai trop loin.

Ma déception, tu comprends, quand je me retrouve seule avec ton visage absent. Comme si tu me rejetais encore une fois à ce moment précis où je m'apprête à fondre dans mon mirage.

C'est Leina. Je suis sûre que c'est elle qui te dérange, maintenant. C'est elle qui dérange tout le monde avec ses commentaires moqueurs sur le photographe. Elle lui trouve un air obsédé. Elle n'arrête pas de faire des jeux de mots grotesques sur son appareil. Et vous riez de ses blagues obscènes. Elle te distraint. Elle ironise tant que tu te fais prendre à l'instant précis où l'oeil de la caméra se referme et emporte cette vision fragmentée de toi.

C'est un accident. Il n'aura suffi que d'une fraction de seconde d'inattention, d'innocence, d'inconséquence, pour altérer ton souvenir et me ramener à ma souffrance insupportable. Si rapide le déclic d'une caméra. Si imprévisible le doigt sur le bouton

qui attend je ne sais quel signal pour déclencher le mécanisme de la mémoire. Ensuite il est trop tard.

J'ai voulu te frapper dans ma colère. Des jours et des jours de colère à désirer que tu n'existes plus. A tenter de t'extirper de mon corps comme une maladie. Jour d'exaltation, de prostration, de fureur, de folie. A t'imaginer mort, livide, pour me délivrer de l'attente. A t'enfoncer la tête dans le sable, à te salir d'excréments et t'affubler de tares immondes. Pour cesser de t'aimer. Mais toujours cette intarissable soif.

Je n'ai pas réussi à te tuer. Mes ciseaux au-dessus de ta tête comme une épée s'apprêtant à fondre sur toi. Mais toujours une main invisible retenait mon bras. Puis soudain la lame est descendue. Sur elle. J'ai compris. Les signes. C'était si simple. Pourquoi attendre que la vie répare ses fautes? Pourquoi se résigner à son ordre imbécile? Il s'agissait seulement que tu regardes quelqu'un d'autre. Moi. Changer les rôles. Moi à la place de Leina. J'ai découpé la photo. J'ai tout enlevé pour ne garder que ton visage tourné vers le mien. Maintenant je peux rêver à nouveau.

Je ne boirai pas aujourd'hui, même si j'ai l'âme à la fête. J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Qui changera ma vie. Et la tienne aussi si tu veux. Ce n'est pas officiel mais André me l'a assuré. Il ne veut pas que j'en parle parce qu'il croit que ça porte malheur. Mais toi, ce n'est pas pareil. Toi, tu fais partie de ma fête. Bientôt fini d'être professeur parmi les profes-

seurs. Fini de livrer un combat en première ligne à l'ignorance et l'inculture. Je mènerai la lutte d'un autre angle désormais. C'est moi qui donnerai les couleurs. Moi qui commanderai les formes.

Tu seras heureux aussi que je t'écrive, parce que là-bas, tu es si seul à travers tous ces gens qui ne connaissent pas ton langage. Tu reliras ma lettre plusieurs fois pour entendre ma voix derrière mes mots qui te diront que tout est si vide sans toi, que je t'aime, que je guette ton retour. Tu t'ennuieras si fort, tout à coup, que tu voudras revenir. Tout de suite. Vite! Avant les classes. Prends tes bagages et monte dans une voiture, n'importe laquelle. Reviens.

On dit que tu es à Vancouver. Quelqu'un t'a vu sur le bord de la route avec une pancarte. Ton absence continue de faire du bruit. Ta famille est folle d'inquiétude. Parti sans avertissement quelques semaines avant la fin de l'année scolaire. Un élève intelligent promu à un bel avenir. Il ne fallait pas te sauver ainsi. On aurait pu s'expliquer. Tu aurais compris ma souffrance. Tu aurais aimé mon amour.

Je demanderai ton adresse à ta mère. Mais d'abord, sortir de mon refuge et me rendre à la librairie, à quelques coins de rues, afin d'y acheter du papier digne de toi et de mon bonheur.

La lumière du dehors me fait mal aux yeux. Et cette humidité qui me colle à la peau. Marcher sans perdre de temps, sans parler. Mettre les pieds l'un devant l'autre jusqu'au bout de la ligne imaginaire qui relie cet autre monde au mien. Me dépêcher pour me délivrer des phrases qui tournent dans ma tête sans arrêt. Ne pas porter attention à ce qui se passe sur les trottoirs ni aux gens qui spéculent sur les gros titres avec leur voix de catastrophe.

Mais cette chaleur! L'air comme une masse de particules visqueuses. Je me sens lourde. De plus en plus lourde. Mes mouvements au ralenti. Si difficile d'avancer. Qu'est-ce qui m'arrive? Je suis envahie de toutes parts et de nulle part. Incapable de me défendre . Je perds le goût de tout, de toi.

Il ne faudrait pas se retrouver maintenant, sur cette rue avec ce bourdonnement dans mes oreilles, avec cette buée dans les yeux. Je ne me souviendrais plus que je t'aime. Tu ressemblerais à tout le monde. Je ne supporterais pas que tu me touches, que tu me parles, même. Il vaudrait mieux changer de trottoir ou faire semblant de ne pas savoir.

Et le train maintenant, que j'avais oublié dans ma joie. Il vient de quitter la gare avec son bruit qui est comme un tonnerre recouvrant la ville. L'hémorragie qu'il déclenche en moi. Qu'est-ce donc qui s'en va? Qu'est-ce que ce sentiment qui passe.

Devant, un horrible petit chien mal rasé qui jappe sans arrêt. Pour un piéton, un poteau, une voiture. Pour moi. Une si petite chose, faire tant de vacarme. De quoi me menace-t-il? Lui tordre le cou à ce gueulard! Le réduire en morceaux de chien silencieux. Mais au bout de sa corde, traînent deux vieillards avec leurs pas minuscules. C'est leur enfant. Pas toucher à leur enfant.

Je suis tout près d'eux maintenant. Leurs pas minuscules et insécuries. Si compliqués pour eux de filer leur route. On croirait qu'ils vont craquer et tomber en morceaux. L'insouciance de ces gens qui ne sont plus adaptés à la rue. Réalisent-ils qu'ils pourraient ne plus revenir sur leurs pas?

Ils parlent du chien. Ils parlent au chien. Le chien me regarde. Jappe encore. Il me déteste avec sa rage incompréhensible. Je presse le pas. Ils ne font rien pour me laisser passer. Trop de gens sur la rue. Attendre l'occasion. Ils sentent le vieux. Une odeur étrange donnant envie de courir pour ne plus savoir que ça existe. Mais il y a des vieux partout. Ils nous trouvent toujours, où qu'on se cache. Ils sont là pour nous rappeler que tout finit, qu'un jour on aura les jambes enflées, et des varices, que l'air nous sera de plus en plus inaccessible, qu'il faudra renoncer à l'amour et à tout ce qui est bon.

Je les dépasse. Vite, pour les oublier, pour vivre. Mais cette chaleur! Et ce train qui n'en finit pas de tonner sur la ville. Mes gestes pénibles. L'impression de n'y arriver jamais. L'enseigne de la librairie qui s'éloigne. Je suis tout près

pourtant. M'arrêter. Je vais tomber. Une porte cochère. Profiter de son ombre quelques instants.

On bouge autour de moi. Les gens qui parlent fort, qui rient. Des formes avec des bouches démesurées. Leurs dents qui brillent dans la chaleur. Ils ont plusieurs yeux qui me regardent tous en même temps. Je ne distingue plus leurs paroles, leurs couleurs. Je ne comprends pas leurs mouvements. Pourquoi remuent-ils autant? Ils ne savent pas qu'il fait si chaud dans ma tête. Je transpire à grosses gouttes. Peut-être qu'il y a de la fièvre dans mon corps. "Ca ne va pas madame on peut vous aider?"

Les vieux. Ils sont tout près. Le chien avec sa gueule pleine de colère qui jappe. Ne pas me laisser rattraper par eux. Atteindre la porte de la librairie et je serai sauve. J'avance. J'avance. Encore un peu. Les vieux. Derrière moi. J'approche. J'y suis.

Rester là. Appuyée sur le chambranle de la porte comme une épave jetée sur la grève d'un nouveau monde. Ma poitrine se gonfle enfin dans le courant d'air climatisé. J'oublie ce qui se meut sous le soleil. Je me laisse immerger dans l'étang d'ombres calmes.

Je reprends mes forces à présent. Je retrouve le goût de toi. Le goût de te chercher dans cet univers profond et étroit.

L'éclairage est si différent d'une extrémité à l'autre de cet espace. Au bord, on ne voit que le mobilier de bureau en démons-

tration près de la vitrine. C'est là que la lumière est la plus vive. Là que le regard pressé s'arrête avant de reprendre sa course. Là où on trouve les gros chiffres aussi. Juste après, c'est le monde des best-sellers. Au milieu de la place. Étalés les uns à côté des autres, formant un front difficile à contourner. Il y en a tant qu'ils ne savent plus où les mettre avec leurs couleurs agressantes.

Quand nos yeux sont bien habitués à la noirceur, on découvre la littérature. Tout au fond. Des livres discrets dans leur solitude entêtée qui n'aiment ni le bruit ni la vitesse.

Il y a une petite fille près de la porte qui m'observe. Elle me rappelle une photo de moi. Si sérieuse déjà, parce qu'elle sent que les choses ne vont pas autour d'elle. Mais elle n'a pas assez de mots pour comprendre, pas assez de signes pour transformer ce qui lui arrive. Un jour elle sera grande et n'acceptera plus.

Je ne salue pas la caissière. Une ancienne étudiante. On se déteste depuis toujours. Elle me regarde passer avec son visage de coquille d'oeuf.

Je plonge dans ce monde de papier où tout peut arriver. Même toi. Je traverse la parade de couleurs sans me laisser toucher. Je m'enfonce jusqu'à l'arrière dans la pénombre où je dois te rejoindre. Dans le silence. Entre deux masses de papier.

Me voilà devant la large tablette où dorment des cartables. Des feuilles blanches comme la neige. Feuilles vierges de toute pensée, de tout regard. Y déposer mes marques pour me frayer un chemin jusqu'à toi. Puis te trouver intact, encore endormi sous l'épaisse couverture de la distance qui nous sépare. Les kilomètres de routes fondant sous le jet de ma plume. Les kilomètres de jours abolis par le présent de ma parole.

Mais cette blancheur comme un linceul, aussi. Trop blanc pour t'atteindre. Mes mots tombant un à un devant toi, inanimés comme des fleurs fanées que tu jetterais au panier sans avoir pu en sentir le parfum. Mes mots trop glacés sur la surface froide pour te redonner la vie. Papier blanc, papier sans âme qui ne sait pas mentir.

Je questionne la caissière du regard. Elle discute avec le père de la petite fille. Elle fait semblant de ne pas comprendre.
"Mademoiselle!"

Pas de bonjour. Pas de sourire. Son air habituel de divinité offensée. "Je cherche du papier à lettres."

Elle me montre les piles blanches qui sont devant moi. Celles-là mêmes que je viens de refuser. Je dis que ce n'est pas ce qu'il me faut. Elle soupire. Je l'agace avec mes questions. Elle penche son gros derrière juste devant moi et bourasse quelques boîtes. Elle ne veut rien trouver. Elle ne trouve rien. Elle attend que je choisisse l'unique papier qu'elle m'offre. Ce n'est

pas cela. Je répète. Du papier avec des couleurs et des parfums ou des textures différentes. Du papier d'amoureux. Sa bouche molle déforme un "non" monocorde.

J'insiste. Elle a un mouvement d'impatience. Son visage de coquille d'oeuf se fronce. Je ne bronche pas. "Je veux autre chose. Autre chose Mademoiselle! Vous entendez?"

Elle songe tout à coup à une boîte dans une autre rangée un peu plus loin. Elle me fait voir sa découverte. Tout l'arc-en-ciel réuni en minces tablettes de toutes les couleurs. Elle veut que je choisisse. Maintenant. Elle attend. Je ne sais pas.

Le rose? Trop épais. Il sent trop fort. Le vert au parfum de menthe? Il fait système digestif.

Elle reste plantée devant moi avec son antipathie comme un furoncle au bout de son nez.

Le jaune? Non!

J'entends sa respiration exarcebée.

Le rouge? Trop tôt.

Elle joue avec ses doigts.

Le mauve? Ca fait panier de Pâques.

Il faudrait qu'elle s'en aille pour que les papiers me parlent. A cause d'elle, aucun ne me plaît. Ils disent trop de ma passion qu'elle ne saurait comprendre. Ils ne disent pas assez pour te toucher entre les lignes.

Quelqu'un entre. Elle me laisse seule enfin. Son gros derrière s'éloigne dans la lumière.

Trouver un papier qui n'ait pas l'air de se prendre au sérieux mais qui me permettra de t'atteindre. Papier comme une main qui descendra sur ta cuisse. Mais lequel? Toujours j'imagine tes yeux contrariés en lisant mon nom au bas de la feuille. Mes phrases comme un étau qui se resserre autour de toi. Tu étouffes. Alors tu te sauves avant la fin de la page. Mes mots par terre dans la poussière.

Il me faut un papier pour te parler sans te dire. Un papier pour cacher mes "je t'aime". Celui-ci. Couleur pêche, couleur de corps à corps. Sa texture comme une pelure, comme une peau. Réveillant ta volupté, te faisant regretter soudain la douceur de notre étreinte. Ce dernier soir, juste avant ton départ. Chair chaude, chatoyante! Me glisser contre toi. Mes seins frôlant ta poitrine, ton visage. Papier coupable et innocent t'enrobant d'amour à ton insu. Te séduisant. Te réduisant.

J'attends près du comptoir. Je pense aux mots que je choisirai pour ne pas t'effrayer, là-bas, à Vancouver. Je t'écrirai ce

soleil de plomb qui brûle la terre. La ville qui se contracte et se décontracte sous les rayons. La vie qui grouille inlassablement.

Heureusement qu'il y a ma grande nouvelle pour embellir cet été où je m'ennuie si fort de toi.

Le père de la petite fille croit me connaître. Il dit qu'il m'a déjà vue. Je lui explique mon travail. La polyvalente...

"C'est ça je vous ai vue dans les journaux c'était à propos de la pièce à la Polyvalente ce printemps "Le Syndrôme de Cézanne" que ça s'appelait."

Il est fier de sa perspicacité. Il se redresse, s'agite, se félicite. Mais voilà qu'il se rembrunit. Je lui sens des griffes tout à coup.

"Vous devez être au courant qu'est-ce que c'est que cette histoire dans les journaux de ce matin?"

Il connaît la nouvelle que je veux t'apprendre. "CONSTRUCTION D'UNE MAISON DE LA CULTURE". Je fais semblant d'ignorer. Par curiosité. Il se méfie. Je lui dis que j'en ai entendu parler vaguement. Il a des réserves.

Ca n'a pas été une décision unanime. Chaque fois qu'on discute

de culture, c'est toujours le même débat. Qu'est-ce que l'art? Combien ça coûte? Ça sert à quoi?

Ca m'est bien égal ce que les gens en pensent maintenant. Ils auront beau râler jusqu'à en perdre la voix, la chose est officielle depuis ce matin. Il y aura ici, dans cette ville de miteux, une Maison de la Culture.

J'en serai la première directrice. Moi. C'est ça ma grande nouvelle. Tu réalises?! André me l'a dit. André qui assiste à toutes les réunions du conseil. André qui est mon ami depuis si longtemps, qui veille sur moi. André parlera en ma faveur parce que ce titre me revient. Tellement d'années que je me dépense pour la promotion de la culture.

Ils viendront me solliciter bientôt. Par la poste peut-être. "Nous avons l'honneur, Madame..." Ou au téléphone. Une secrétaire me transmettant une invitation. On discute. Salaire, conditions. Je dis oui pour tout.

Trop tôt encore, me diras-tu, pour me réjouir. Mais il y a tellement d'images qui tournent et me soulèvent. Je me vois entrant pour la première fois dans mon bureau. L'odeur de peinture fraîche. Mon téléphone. Ma secrétaire. Tout un mouvement de vie se mettant en branle sous mon commandement. Le vertige.

Ils seront nombreux le jour de l'inauguration à déambuler dans le grand hall d'entrée. Tous jaloux. Le maître de cérémonie

prendra la parole, affichant l'émotion de circonstance qui mettra l'assistance dans l'ambiance de la dévotion. C'est le signal. Chacun abandonnant sa discussion pour la solennité. Toussottement discret. On prendra le faciès du recueillement. Grave, concentré. Ce sera une belle cérémonie avec des ballons et des fleurs. Les organisateurs seront inondés de compliments. Quelques photos touchantes pour les journaux. "Longue vie à la culture!" Tonnerre d'applaudissements. Acclamations.

Sous mon règne, ça bougera. Fini les vieux trucs moralistes. Fini les valeurs sûres. De la nouveauté. Rien que de la nouveauté sans le poids des lois du genre.

Toi aussi tu auras ta chance, même s'ils sont plusieurs à ne pas croire à ton talent. J'aurai ce pouvoir de changer ton destin. C'est ce que je te dirai, quand je t'écrirai tout-à-l'heure avec ma belle plume fontaine. Je peux t'aider. Je connaîtrai des gens qui t'apprendront à marcher. Tu seras acteur. Si tu me reviens.

Le père de la petite ne me regarde plus. Sa respiration est tendue. Je veux savoir ce qu'il pense. Je le questionne sur tout, sur rien.

Alors il me raconte. Calmement d'abord. Son travail qu'il n'aime pas. Les emprunts à rembourser. Sa femme encore enceinte. La pression monte dans sa voix. Il insiste sur les heures longues et monotones derrière son bureau, alors qu'il fait si beau dehors,

alors qu'il aimeraient voyager. Les clients insatisfaits. Les autres qui se plaignent des prix. La banque qui le harcèle. Et les salaires de famine. On va finir dans la rue. Et la vieillesse, la maladie, les rhumatismes. Une litanie sans fin.

Je lui dis que c'est pour les gens comme lui que c'est si important l'art. Ca nous élève au-dessus de nos misères. Ca rend les limites supportables. L'art réconciliant l'être avec l'absolu. Mais je ne lui tiens pas le bon discours. Les mots, encore une fois, qui se congestionnent dans ma gorge. Il est rouge de colère. Il éclate.

"L'art parlons-en de l'art qu'est ce que ça me donne l'art à moi j'ai seulement pas les moyens de me payer un billet d'entrée pour aller voir éléver la misère dites-vous vous devriez dire éléver la misère de ceux qui profitent de celle des autres."

Je lui explique. Des problèmes, il y en aura toujours. La misère, comme un gouffre sans fond qui avale tout. L'art est le seul pont possible pour traverser de l'autre côté des choses.

"On voit bien que vous en avez pas de problème vous Madame mais moi moi qui va payer mon terme moi pendant que vous les "artistes" vous passez vos loisirs devant des tas d'ordures payez-là vous-mêmes votre culture pas à nos taxes à vous payer vos passe-temps laissez-nous le peu d'argent qu'on a pour des terrains de jeux à nos enfants toujours les petits qui paient pour..."

La petite fille est inquiète maintenant. Il lui fait peur avec ses discours. Elle n'aura pas envie de grandir. Elle pensera que tout s'arrête devant le bureau du gérant de la banque.

"...entendu parler de la pièce avec vos étudiants et pas seulement dans les journaux où ils disent n'importe quoi parce qu'ils sont de votre bord des bons amis à moi sont allés ils ont rien compris de votre histoire il n'y a personne qui peut embarquer dans une histoire pareille des fantômes vous nous prenez pour des demeurés ou quoi ou bien vous allez dire que c'est parce qu'ils sont pas assez instruits..."

La vendeuse vient par ici. Sortir d'ici avant qu'il fasse une crise d'épilepsie. La petite fille a peur.

"... encore les travailleurs avec leurs taxes qui paient si c'est des pièces dans ce genre-là que vous allez nous présenter je vous promets que vous serez pas ouverts longtemps je vais y voir personnellement des pièces où ça prend trois ans d'université pour comprendre on n'en veut pas il y a des limites à profiter du monde..."

Elle prend son temps. "S'il vous plaît, Mademoiselle!" Et l'autre qui décharge sa cargaison.

"... la ville est contre on vous laissera pas faire..."

Elle fait comme si je n'existaient pas. Sa coquille d'oeuf imperméable à mes paroles.

"...faire circuler des pétitions..."

"Mademoiselle, s'il-vous-plaît!" Le client a pris toute la place avec ses livres de comptabilité. Ca déboule sur mon papier.

"Mademoiselle, je vous en prie."

"...Vous entendez... vos pièces pour intellectuels décadents ... pas ici!"

Elle n'a rien écouté de ce que je lui ai dit. Elle le fait exprès. Ca l'amuse ce qui se passe avec l'hystérique qui en finit pas de dégueuler ses frustrations. Elle manipule chaque objet du bout des doigts avec une lenteur infinie. Ne pas lui crier les images qui passent dans ma tête. Indigne d'une directrice.

Penser à toi pour ne pas lui sauter à la figure et lui briser sa coquille d'oeuf. Penser que tu marches le long d'un quai. Que tu lances des pierres en observant les ronds se défaire dans l'onde. Penser que tu penses à moi qui t'attends, que tu t'en viens...

"...pensez peut-être personne connaît vos "magouilles" personne veut de la culture Maison culture..."

Mais qu'il se taise donc! Qu'elle se dépêche! Je n'arrive pas à imaginer tes beaux muscles se contractant sous le soleil. Ce sont mes muscles à moi qui se contractent.

Rester calme. Ne pas réagir. Ne pas sauter sur elle. Imaginer seulement. Imaginer. Je prends les livres qui attendent sur les étagères. Un à la fois. Les lui lancer à la figure avec toute la force de mon bras qui se détend comme une corde d'arbalète. Le premier livre avec une couverture de carton en plein front. Une large marque. Elle se lammente. Ne comprend pas ce qui lui arrive. Sa tête qui tourne. Et un autre livre qui arrive aussitôt. Et puis d'autres encore. Tous les best-sellers pour casser sa coquille d'oeuf. Elle chancelle. Elle essaie de se protéger avec ses mains. Un gros dictionnaire maintenant. Elle se contorsionne. Elle n'en peut plus de tous les coins qui forcent son corps. Elle me supplie avec ses yeux débiles. Je ris.

"...allez payer un jour saletés vous faites Madame on paie toujours..."

Je m'amuse maintenant. Les déformer tous les deux avec les signes.

"..."

Elle qui rampe à mes pieds. L'autre avec une bouche de poisson dans un aquarium.

Il a compris que c'était inutile. Il est parti avec la petite fille qui avait de grosses larmes dans les yeux.

La caissière aussi a senti passer quelque chose entre elle et moi. C'est à son tour de s'énerver. Elle a peur de mon regard sur elle. Pour l'humilier. La coquille d'oeuf change de couleur. Ses mains n'arrivent plus à bien faire fonctionner la caisse enregistreuse. Je la déshabille. Fixant chaque partie de son corps. Devinant, dessinant ses formes. Ses seins trop lourds qui s'affaissent sur son ventre mou. Ses mamelons roses. Ses grosses fesses flasques couvertes de cellulite. L'obscénité de son corps que je lui jette à la figure.

Elle ne sait plus comment se tenir pour échapper à son reflet dans mes yeux. Elle se dépêche pour que je m'en aille. Elle attend mon argent. Je sors mon porte-feuilles. Lentement. Je l'examine. Une couture qui se relâche ici. Un vieux billet de cinq dollars. Elle respire mal. Le visage est bleu. Elle transpire. Tout le reste aussi est bleu. Curieux. Tous les billets de cinq dollars sont bleus. Il y a des écritures dessus. Elle tend la main. Ca ressemble à des numéros de téléphone. Elle attend. Sa main tremble. Je devrais peut-être prendre les numéros en note. Elle est désespérée. Je n'ai pas de crayon. Dommage. Je laisse tomber le billet à côté de sa main. Vite. Elle me remet le change puis disparaît derrière les étagères

Dehors, le vent s'est levé. Les nuages s'entassent au-dessus de la ville, transformant les couleurs, soulevant la poussière et les papiers abandonnés qui s'agitent autour des arbres et des maisons. Les gens se retirent. L'orage tantôt. Menaçant l'immobilité et les certitudes. Nous serons bien tous les deux à la maison, à l'abri de sa fureur. Je couvrirai sa voix de mes mots d'amour en caressant cette image réconciliée de nous.

C'est un moment qui durera pas plus longtemps que les autres. Plus tard tout va être calme comme s'il s'était rien passé. Il faut pas que je m'inquiète parce que tout va s'arranger et qu'il peut rien m'arriver. Je dois pas m'en faire avec la vie parce que les mauvais moments finissent comme tous les autres moments.

Mais les orages, c'est quelque chose qu'on s'habitue pas, même si on sait qu'ils se préparent à cause des signes qui sont là, dans le vent puis dans les oiseaux qui se cachent. Quand ça commence avec la force et le bruit tout autour, on s'aperçoit qu'on est tellement petit qu'on a peur de mourir. C'est comme si on était des brins de paille sur l'eau, avec les vagues qui sautent par dessus pour nous faire caler au fond. Puis tout ce qu'on peut faire c'est d'être là et attendre que ça finisse avec nos pensées qui répètent qu'il peut rien arriver. Et quand on pense très fort qu'on va s'en sortir, la peur s'en va un peu, même si ça donne rien pour calmer la tempête.

L'orage va passer ensuite... Ensuite...

Ca donne rien d'appeler parce que Pauline veut pas entendre. Elle a fait jouer sa musique de Wagner pour enterrer ma voix. Mais tantôt...

Si Pauline ouvre pas? Peut-être que je vais être encore là!
Qu'est-ce que je vais devenir, dehors, sans maison sur la tête?

Je peux pas m'en aller pour me mettre à l'abri parce que j'ai plus d'argent à cause du train qui a coûté trop cher. J'aurai pas mon chèque avant la semaine prochaine. Il faut que j'attende que Pauline se défâche.

Si Pauline veut pas m'ouvrir? Si l'orage passe pas?

Les choses sont jamais comme on pense. Il faut que je pense le moins possible parce que ça donne rien. Mais il y a l'orage qui est là, à travers les nuages. Il va sortir comme une bête furieuse. Et moi je vais être là, dehors, avec le vent et les autres signes qui sont pareils à de la colère dans le ciel.

Elle m'a même pas laissé le temps de parler pour expliquer. "Qu'est-ce que tu fais ici?" qu'elle a dit en me voyant devant elle. Elle a ouvert la porte en pensant qu'il y avait personne et que c'est elle qui avait oublié de verrouiller en sortant. Mais quand elle a vu ma valise rouge près de la porte, elle a compris qu'il y avait quelqu'un. Dans sa maison. Elle a couru dans toutes les directions. Et c'est moi qu'elle a trouvée dans la chambre mauve. Elle est devenue blanche d'un seul coup avec ses yeux pleins d'éclairs. Puis elle a crié. "Qu'est-ce que tu fais ici qu'est-ce que tu fais ici?" Elle avançait sur moi. "Qu'est-ce que tu fais ici?"

"C'est ..." J'arrivais pas à démêler les mots assez vite pour lui expliquer que c'était à cause de Paul et de sa Francine que j'étais là. Elle avançait sur moi avec ses dents serrées. "Qu'est-ce que tu fais ici?" Et moi je pouvais pas répondre. Elle m'a prise par le bras et m'a poussée dehors. "Dehors!" qu'elle répétait. Elle me poussait loin en avant. Comme pour me jeter dans la rue. Je suis tombée sur le gravier. Puis elle a pris ma valise et l'a lancée dans les airs. Ma valise rouge comme une soucoupe volante qui s'est écrasée juste à côté de moi, dans la poussière. Il y a eu le bruit de verre cassé à cause de mes souvenirs qui sont trop fragiles.

J'aurais dû attendre dehors. Pourquoi je fais toujours des bêtises? Si j'étais pas entrée sans lui demander la permission, elle m'aurait vue de loin avec son petit sac de papier à la main. J'aurais pu aller à sa rencontre et on aurait marché ensemble sur le même trottoir jusqu'à la maison. Elle aurait eu le temps de s'habituer à moi, elle aurait pas crié. Peut-être qu'elle m'aurait laissé lui expliquer que c'est pas ma faute. Que c'est à cause du téléphone qui était débranché chez elle.

Quand je suis arrivée, j'ai pesé sur le bouton de la sonnette. Mais il y avait pas de réponse, même si sa voiture était dans la cour. Il y avait une voisine qui est sortie secouer sa nappe. Je lui ai dit que j'étais la soeur de Pauline. Que je venais rester avec elle. Que je m'appelais Aline. Elle était pas tellement aimable. Elle a dit qu'elle savait pas où était Pauline.

Je voulais attendre à côté de la porte. Mais j'étais fatiguée à cause de la chaleur. Il faisait très chaud dans le train. Encore plus chaud que dehors parce que les wagons étaient remplis de gens qui partaient pour l'Ontario. Tout le monde transpirait et on aurait dit que l'air était épais même si c'est invisible. Ensuite il a fallu que je m'en vienne à pied en sortant du train. C'est loin, chez Pauline, quand on a une valise qui est de plus en plus lourde à force d'avancer longtemps sur le trottoir.

J'ai attendu mais elle arrivait pas. Le ciel est devenu noir et le vent s'est mis à souffler très fort en secouant les arbres qui avaient peut-être envie de tomber sur les fils électriques.

Alors j'ai pensé que peut-être il s'était produit quelque chose de grave et que c'est pour cette raison que je sais pas qu'elle répondait pas au téléphone. Peut-être qu'il lui était arrivé un malheur et que j'attendais pour rien avec l'orage qui approchait. Elle aurait pu avaler un os de poulet et s'étouffer, par exemple. Ou bien avoir une crise de quelque chose puis mourir subitement dans son lit sans que personne le sache. Je pouvais pas voir à l'intérieur parce que les toiles étaient descendues. J'étais inquiète d'être seule dehors sans argent alors que je connais personne. Et il faudrait que j'avertisse quelqu'un comme un policier qui me poserait des tas de questions pour tout savoir même si je sais rien.

Qu'est-ce que je serais devenue si Pauline était morte à

l'intérieur avec l'odeur mauvaise? Et puis Paul qui veut plus de moi. Je pouvais pas rester comme ça, sans savoir.

C'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée du paillasson. Je le savais pas qu'elle cachait une clé sous le paillasson mais il y a toujours des clés sous les paillassons dans les films parce que les gens sont souvent distraits.

J'ai pas fait de bruit et j'ai attendu un peu au bord de la porte. Il y avait pas d'odeur mauvaise. Alors je suis entrée pour voir. Tout était en ordre. Il y avait juste la chambre mauve. Le lit était défait avec des draps pas lavés. Une tache de sang sur l'oreiller. Du vieux sang tout noir.

"Qu'est-ce que tu fais ici?", qu'elle a dit quand elle m'a trouvé. "Qu'est-ce que tu fais ici?", qu'elle a crié.

Il commence à tonner maintenant. De longues déchirures dans le ciel. Il n'y a plus personne dans les rues. Les gens ont fermé leurs fenêtres. Les gros nuages noirs descendent. Descendent. Et moi? Je suis encore là!

Pierre m'a dit qu'elle serait pas fâchée tout le temps. Je continue d'attendre à côté de la porte. Je mets des belles pensées que Pauline va m'inviter à entrer. Je mets des images de couvertures chaudes et de soleil par la fenêtre.

Ca y est. Les nuages sont crevés. Des tonnes d'eau. Ca tombe. Des milliers et des milliers de gouttes qui bondissent sur moi et sur le sol toutes en même temps comme des rafales de mitrailleuses.

"Ouvre, Pauline! Ouvre! Je t'en supplie!" Je frappe à la porte même si je sais que ça la fait fâcher. J'ai trop peur. Les gouttières débordent maintenant. Les éclairs dans le ciel. Et moi couverte d'eau. Les yeux pleins d'eau comme des rivières mais je sais pas si c'est moi qui pleure ou si c'est la pluie qui entre dans mes yeux."

"Ouvre, Pauline! Laisse-moi pas dehors avec le vent et l'orage."

J'ai les poings qui me font mal à force de frapper. Elle va se défâcher. Pierre l'a dit.

Quand on était jeunes, elle restait longtemps dans sa chambre à bouder. Des jours entiers. Des semaines. Une fois, elle a été un mois sans nous parler à moi et Paul. Il a fallu que maman aille la voir. Maman qui avait une voix si douce avec Pauline. On a écouté derrière la porte. Pauline disait qu'elle nous haïssait, que ça se pouvait pas qu'elle soit notre soeur. Maman parlait tout bas. Des secrets avec Pauline.

"Entre!"

La porte s'est ouverte. D'un seul coup. Une douleur dans mon ventre à cause de la poignée qui m'a frappée. Ma valise mouillée.

Moi aussi, mouillée jusqu'aux os. Pauline est devant moi, maigre et osseuse comme un corail dans la lumière embrouillée, avec son visage blanc qui me regarde dégoutter sur son tapis. La musique joue plus. Il n'y a plus que le bruit de l'orage qui gronde derrière la porte. Il y a nous deux avec pas un mot qui circule. Et les gouttes qui tombent. Qui tombent.

J'ai froid à cause de ses yeux qui sont pires que la pluie dehors. Je sais plus où mettre mes mains ni où regarder. Je sais pas ce que je dois faire pour qu'elle voie pas à travers moi. J'essaie de pas trop renifler, de pas trop respirer, d'être le moins là possible. Mais il y a ce rond mouillé qui s'agrandit autour de moi. Et la bouche de Pauline qui a les dents tellement serrées qu'on dirait qu'elle va les casser.

J'aimerais tant que Paul vienne me chercher! Pour plus être devant les yeux de Pauline.

"Va te laver tu sens mauvais tu ramasses ton linge sale je te ramène demain!"

La baignoire est déjà remplie d'eau très chaude. Il y a des serviettes propres et du savon pour enlever l'odeur de la pluie. Je lui dirai pas que c'est impossible de retourner chez Paul à cause de Francine. J'aime mieux rester dans la baignoire au chaud avec l'eau tranquille qui clapote doucement sur ma peau.

Pauline est au téléphone. Elle compose des numéros qui ne répondent pas. Elle raccroche et bourasse l'appareil.

Elle s'est enfermée dans sa chambre maintenant. Je l'entends plus. Je vais pouvoir me reposer même si l'orage est plus terrible que tantôt. Il peut plus rien m'arriver parce que je suis à l'abri, dans la maison de Pauline.

*

Il fait beau aujourd'hui, avec un ciel bleu sans nuage. Mais on dirait que l'orage est pas fini, à cause du silence qui est comme quelque chose qui se prépare à éclater parce que je suis là, dans son salon, au milieu des ondes mauvaises.

Mais peut-être que c'est juste des imaginations dans ma tête parce que j'arrive pas à comprendre ce qui se passe ici qui est pas comme ailleurs. Il y a pas de lumière qui vient du dehors. Il n'entre pas d'air frais. Il n'y a aucune horloge non plus. C'est comme si le temps était arrêté et que les choses restaient toujours pareilles avec de l'ombre autour.

Peut-être aussi que c'est à cause des cadres qui sont étourdisants tous ensemble. Toutes les photos des pièces qu'elle a montées avec ses étudiants sont sur le même mur en face de moi.

Ca ressemble à un gros tourbillon. On dirait qu'on peut pas les regarder sans se mettre à tourner et à tourner avec les images

qui vont toujours dans le même sens même si ce sont des objets immobiles. C'est comme un entonnoir où on coule au fond.

Les premières années, on venait voir son théâtre, moi et Paul. On aimait ce qu'elle faisait et on était fiers d'avoir une soeur qui était une artiste même si c'était pas elle qui jouait sur la scène. Je me rappelle de la première pièce qui est en haut. La petite qui était si gentille et qui embrassait le lépreux. C'est triste quelqu'un qui attrape une maladie à cause de l'amour parce qu'après, il y avait plus rien pour la guérir. Tout le monde pleurait dans la salle quand elle mourait à la fin. Les autres personnages s'apercevaient qu'ils avaient été injustes avec elle. Mais il était trop tard. C'est pas drôle d'attraper la lèpre puis après il y a plus personne qui vous aime. Heureusement qu'il y en a pas de lèpre par ici, et qu'on peut guérir beaucoup de maladies qu'on attrape des autres.

Mais c'est devenu tellement compliqué, ses pièces, qu'on comprenait plus les problèmes qui se passaient sur la scène. C'était pas des belles histoires pour dire des solutions ou pour montrer des beaux messages sur l'amour. Les autres spectateurs dans la salle, ils pensaient la même chose que nous. Ils étaient pas d'accord pour que les enfants jouent des rôles de chicane où il y a pas de beauté dans la souffrance. C'est trop déprimant, la souffrance du monde, si ça donne rien. On a arrêté de venir parce que c'était pas fait pour nous.

C'est pas une photo comme les autres qui est au centre. C'est un découpage qui fait semblant que l'étudiant regarde Pauline. Je savais pas qu'on pouvait créer des souvenirs en collant des morceaux d'images qui vont pas ensemble. C'est inquiétant, cette photo brisée, parce que c'est pas normal de se souvenir de choses qui sont pas arrivées pour vrai.

Je commence à avoir la tête qui tourne. J'ai encore rien mangé depuis que je suis arrivée. Hier, c'était pas le bon moment de demander à Pauline qui est restée dans sa chambre toute la soirée. Elle est juste sortie pour me jeter une couverture et un oreiller. Puis ce matin, on est parti trop vite. Je dormais encore sur le sofa. "On part dans quinze minutes."

J'étais mêlée à cause de l'habitude de chercher Paul. Alors j'ai vu ma valise par terre et je me suis réveillée. J'ai pas eu le temps de me coiffer. On est parti dans le silence de la voiture pour aller chez Paul.

En revenant, après, j'ai pas osé lui demander d'arrêter pour acheter un petit quelque chose à manger, même s'il y avait des gros bruits dans mon ventre. C'était mieux de rien dire pour pas la déconcentrer et avoir un accident, parce qu'elle était déjà suffisamment en colère à cause de la chicane pour se débarrasser de moi.

J'avais hâte qu'on soit revenues à la maison parce que j'aime pas quand on va trop vite sur la route, à cause des voitures qui

passent et des images que je pense qui sont comme les films de violence à la télé, avec du linge déchiré et du sang partout sur l'asphalte et sur les sièges. C'est pour ça que je parlais pas avec mon ventre plein de bruits. Pour qu'on arrive ici sans rien de brisé.

Puis, même si j'avais très faim, j'avais plus envie de manger à cause de la chicane qui a duré longtemps pour rien. J'aurais aimé mieux pas entendre et rester dans l'auto avec ma valise jusqu'à ce que Pauline comprenne. Je savais que Paul changerait pas d'idée. Mais Pauline a dit: "Sors de là". Et je suis sortie. Et j'ai entendu que personne veut m'avoir.

Pauline a d'abord frappé à la porte comme tout le monde, pour la politesse. Mais quand elle a vu que Paul répondait pas, par exprès, elle est devenue mauvaise. Elle a donné de grands coups de poing et de pied. Elle a dit que c'en était assez d'abuser d'elle, qu'elle payait assez cher pour qu'il me garde.

Il répondait pas. Comme s'il était pas là. Alors elle l'a traité de profiteur, de parasite, de larve et de plusieurs mots qui disaient que c'était quelqu'un qui était comme un déchet public.

Il est sorti du silence et il a crié à travers la porte. Parce que Francine entendait toutes les laideurs sur lui. Il pouvait pas supporter une mauvaise réputation pour faire du tort à ses amours.

Il a dit... Il a dit... Des choses pas belles comme quoi c'était à son tour, à elle, à Pauline, d'endurer "la grosse". Et puis il y a eu les autres mots que je veux pas me rappeler parce que je pourrai plus penser à lui. Des mots qui font mal, parce que c'est Paul qui les a dits. Paul qui est mon frère jumeau que j'aime. Mon Paul à moi. Qui était si gentil. Qui jouait dans mes cheveux le matin pour me réveiller quand il faisait mauvais dehors et qu'on pourrait pas sortir. Il se couchait avec moi, dans ce temps-là, et on se faisait des caresses. On restait couchés toute la journée. On était comme dans un nid. Comme si on était encore, tous les deux ensemble, dans le ventre de maman, même si je m'en souviens plus. Avec pas de langage et rien autour de nous.

Il aurait fallu rester là, dans son ventre, parce que dehors il faut toujours se séparer. Maintenant qu'on est sortis, c'est Francine qui est avec lui à ma place dans le lit. C'est elle qui se promène dans ma maison, qui s'assoit à la table et boit avec ma tasse de café. Mon assiette, ma fourchette. Paul l'embrasse comme une vraie femme. Moi, il y a personne qui m'embrasse comme une vraie femme.

Un jour, peut-être que je vais être comme toutes les autres qui ont pas de jumeau. Puis je m'ennuierai plus, puis j'aurai plus besoin de Paul parce que je vais être capable de me débrouiller toute seule, sans demander la permission. Je dirai oui ou non, ou bien que j'ai pas envie.

Dans ma tête, c'est pas pareil comme dans les autres. Je pense pas à plusieurs choses en même temps comme eux. Je suis pas capable d'aller vite. Quand on était jeune, Paul m'appelait "tourne pas assez vite". On trouvait ça drôle. Il me faisait tourner et tourner et tourner jusqu'à ce que je tombe par terre. Mais peut-être que c'était pas drôle et que j'aurais pas dû rire.

Les voisins sont venus voir ce qui se passait pour comprendre pourquoi il y avait autant de cris sur la galerie. Ils ont entendu ce que Pauline et Paul disaient de moi. Les voisins qui me disaient "bonjour-comment-ça-va" quand on se rencontrait sur la rue avec des sourires. Ils me regardaient avec des yeux désolés. Ils étaient pas contents de la chicane et ils ont dit qu'ils feraient venir la police si ça continuait. Ensuite on est parties.

Je bouge pas. Je reste assise tranquille sur le sofa sans rien faire, à côté de la valise rouge. Mais je pourrai pas toujours rester ainsi, avec mon ventre qui est vide et qui fait mal maintenant. Il faut que je mange.

Peut-être... Dans le réfrigérateur. Ou dans l'armoire. Quelque chose à manger. Un morceau de poulet, un biscuit, un bout de pain. Pauline, est dans sa chambre. Elle saura pas. Dans la cuisine. Ne pas faire de bruit. J'ouvre une porte. Une autre...

Pauline!

Je l'ai pas entendue approcher. Elle est juste à côté de moi. Sa bouche qui bouge pour garder la colère derrière ses dents. Lui dire que j'ai faim. Lui dire que j'ai mal dans mon ventre. Que c'est pas de ma faute.

"Je... "

Elle fait pas de commentaire mais elle est pas contente avec ses sourcils très noirs. Elle explique que c'est pas la peine de préparer la chambre mauve. Paul va appeler dans quelques jours parce que ça ne durera pas avec Francine. Elle dit qu'il y a personne qui peut l'endurer. Que c'est presque un fou. Elle pense qu'il va appeler demain, ou après demain. Peut-être même aujourd'hui. Quand il aura plus d'argent et que Francine va avoir compris à qui elle a à faire.

J'aurai pas de chambre à moi. Juste un coin de sofa et ma valise rouge qu'il faudra ouvrir et fermer sans arrêt pour qu'il y ait rien de moi qui paraisse dans la maison, parce que même si c'est tranquille dans l'air avec rien qui bouge, la colère de Pauline est encore là, dans le salon, à côté de la porte. Elle veut pas me connaître, pour qu'on soit des amies. Elle veut juste que je m'en aille au plus vite pour plus jamais me voir.

Je sais pas si on peut vivre longtemps sur un sofa avec seulement une valise. Surtout quand il y a rien d'autre qui est possible que de manger et dormir. Au début je le trouvais confortable, le sofa, avec ses coussins de velours. Mais maintenant que j'ai mal partout et que je sais plus comment m'installer pour être bien, je trouve qu'il est trop mou et trop dur en même temps. J'arrive pas à décider comment placer mes jambes et mes bras pour être bien. Je me couche ou je m'assois. Puis j'attends un peu. Mais je m'aperçois que je suis pas capable de penser à autre chose qu'à mes fesses qui entrent dans le tissu, ou à mon dos qui a des démangeaisons.

Alors je prends un objet dans la valise, pour me distraire. Je le regarde. Puis je me mets à penser à Paul qui est pas là. Et je m'ennuie. Je remets l'objet dans la valise. Puis j'attends qu'il se passe quelque chose qui soit intéressant pour me distraire. Mais c'est juste le sofa qui me parle. Trop dur, trop mou.

Pauline veut pas que je me promène dans la maison parce que je suis pas chez moi. Elle veut pas que j'aille dehors pour pas faire jaser les voisins. Elle veut pas non plus que je lui parle parce que ça l'intéresse pas et qu'elle a pas de temps à perdre à m'écouter. Elle dit de pas la déranger avec mon "placottage" et la télévision. Elle a d'autres pensées plus intéressantes.

Quand je suis sur le sofa en silence, elle me dispute pas. Je suis comme une prisonnière sur une île, parce que je peux aller nulle part ailleurs que dans le salon. A force de tourner mes

yeux en rond pour pas penser des idées noires, c'est rendu que je connais tous les meubles et les murs par cœur, avec toutes les rainures dans le bois et les petites fissures qu'on voit pas d'habitude quand on a des occupations.

Mais je trouve plus rien pour m'intéresser. Même si j'avais un microscope pour observer les particules de poussière, je voudrais pas regarder parce que je suis plus capable de trouver du goût pour me distraire.

Paul appellera pas, même si Pauline laisse le téléphone branché pour qu'il vienne me chercher. Pauline attend pour rien et puis moi je reste là, toujours sur le sofa, parce que je peux pas m'installer à cause de son attente. Il faudrait qu'elle comprenne que c'est inutile et que je peux pas rester toujours sur le sofa comme une statue.

Elle sort de la chambre mauve maintenant. Je savais pas qu'elle était dans la chambre mauve parce qu'elle se lève toujours avant moi et qu'elle est déjà occupée dans ses papiers et ses livres quand je me réveille. Je pensais qu'elle était encore dans sa chambre. Elle passe ses journées dans sa chambre.

Son visage est blême avec des yeux cernés comme quelqu'un qui dort pas depuis plusieurs jours. Elle vient vers moi.

Sa voix est calme et sombre comme une contrebasse. Elle commence par me répéter tout ce qu'elle m'a déjà dit. Que je suis pas chez

elle pour longtemps. Qu'elle attend un téléphone d'un jour à l'autre parce que c'est pas possible que Paul....

Tout ce qu'elle m'explique, c'est vrai, avec de la logique et des raisons qu'on peut pas dire le contraire. J'écoute toutes les paroles et je suis d'accord avec elle, et ça me fait plaisir d'entendre qu'un jour, je vais reprendre ma vie comme avant avec Paul, que je vais retrouver ma chambre là-bas. Ca me rend heureuse, ce qu'elle raconte de mon avenir. Puis c'est plaisant d'entendre quelqu'un me parler après plus qu'une semaine que je suis ici sans savoir ce qui se passe ailleurs.

Mais même si tout est vrai dans sa bouche, parce qu'elle est intelligente et qu'elle a une belle communication, c'est pas ça qui va arriver. J'ai pas de mots pour lui expliquer, sans la faire fâcher, que Francine s'en ira pas. C'est pas une fille qui s'en va tout de suite. Elle reste longtemps avec un homme. Puis je pourrai pas m'en aller avant plusieurs mois. Plusieurs années peut-être. C'est mieux de pas le dire.

La chambre mauve! Elle a fait le ménage ce matin. Elle dit de m'installer dans la chambre mauve.

J'ai une chambre à moi maintenant. J'ai un chez-moi dans la chambre mauve. Je vais suspendre la photo de Paul à côté du lit, avec les autres souvenirs qui sont pas cassés tout autour, pour faire une intimité avec de la tendresse. Ensuite...

Il y a des conditions. Que je range mon linge au fur et à mesure. Que je ramasse ma vaisselle. Que je ne fasse pas de graines par terre. Que je me lave tous les jours. Que je lave la baignoire. Que je...

Je suis tellement contente que je la trouve un peu belle, ma soeur, même avec son visage fatigué. Je sais pas comment lui dire merci. Je suis sûre maintenant qu'il fait beau et qu'il y a des fleurs partout. J'entends un voisin qui passe sa tondeuse à gazon. Puis toute la rue qui est vivante.

"Tu m'écoutes, oui!"

J'aurais pas dû être aussi contente parce qu'elle s'en est aperçu et que ça la contrarie. "Oublie jamais que t'es pas chez toi ici!" Elle dit que si je collabore pas, elle va me mettre à la porte parce qu'elle est pas obligée de me garder.

C'est compliqué d'être chez soi et pas chez soi en même temps. Est-ce que c'est possible d'être contente et pas contente pour la même chose qui nous arrive? On dirait qu'on peut jamais être tranquille avec le bonheur, même quand tout est arrangé pour le mieux.

"Je ne dis pas que vous n'avez pas rendez-vous Madame mais je n'ai rien sur l'agenda de Monsieur!"

Ils appellent ces interférences des nouvelles mesures protocolaires. Il faut justifier ses allées et venues maintenant pour être admis dans le rouage du grand ensemble officiel. Pour l'efficacité, qu'ils disent.

"C'est à quel sujet?"

Je lui dis que c'est personnel. Elle est contrariée. Pas de dossier "personnel". Elle ne sait pas quoi écrire sur son papier.

Difficile de savoir d'où vient cette initiative. Du système qui se complexifie constamment avec ses spécialisations, parcellisation? De la mode, peut-être, qui est à l'officialisation des rapports? D'André qui se fait rare? Il est si peu souvent là quand je l'appelle, depuis quelque temps.

Cette secrétaire maintenant, pareille à un chien de garde veillant devant la porte de son maître pour empêcher les intrusions indésirables. Son visage poreux comme un filtre entre lui et moi, après des années de complicité, d'intimité. Il faudra dorénavant demander la permission à cette gamine pour se voir.

"Dites à Monsieur que c'est de la part de Pauline."

Elle est prise au dépourvu. Son large visage plat tourne de gauche à droite, ne sait plus comment se placer pour me maintenir du côté de sa loi. Sa volonté d'être partout à la fois, de tout deviner, savoir, prévoir, entrevoir pour l'autre derrière la porte, pour un salaire, pour une bonne note au dossier. Ses petits doigts qui s'activent autour des crayons et du téléphone. L'application qu'elle met à tenir son bureau, à ranger les papiers dans un ordre impeccable pour que rien ne passe sans son consentement. Ce qui n'entre pas dans ses catégories est rejeté.

Elle cherche ses mots pour dire sans dire. "Naturellement, Madame, vous comprenez..." Ce sont de nouveaux règlements. "Naturellement, ce n'est pas moi qui décide..." C'est son travail de voir à ce que son patron ne soit pas importuné. On l'a bien avertie. "Je vous laisserais entrer mais naturellement..."

Il faut passer par elle. À travers elle. Elle m'explique les consignes reçues de Monsieur. Monsieur ne veut pas être dérangé en ce moment. Monsieur est occupé. Les élèves entrent la semaine prochaine et il faut que tout soit prêt. "Vous devez prendre rend..."

"Dis à André que je veux lui parler. Tout de suite, naturellement!"

J'ai des acquis auprès de "Monsieur" et ce n'est pas une passoire dans son genre qui va m'empêcher de traverser de l'autre côté si j'en ai envie.

Elle ne sait plus. Naturellement! Elle se décide enfin à se référer à son dieu et maître. Décroche le téléphone. "Une dame pour vous, une dénommée Pauline." Silence. Elle parle mais si bas que je n'entends que des chuchottements. Qu'est-ce qui la fait sourire tout à coup, qui la fait rougir aussi? Je présume qu'il lui fait le numéro de l'intimidation rayon X. "Vous avez de bien jolies jambes aujourd'hui!" C'est un procédé qu'il emploie fréquemment au téléphone avec les femmes. Pour les faire rire.

Un bel homme encore, André. Séduisant, avec ses tempes grises et ses grands yeux calmes. Mais il se fait vieux. Sa retraite qu'il projette de prendre dans quelques années. Les conquêtes se font plus rares. Les femmes sont moins naïves, moins impressionnables. Les longues séductions le fatiguent. Et puis sa patience pour les complications amoureuses n'est plus la même. Il ne supporte plus les crises de jalouse, les menaces et les larmes.

Difficile, les premières années, de m'habituer à son rythme. Je me revois devant lui, il y a seize ans. C'est un lundi. Il est à la direction du personnel à cette époque. Une relation d'affaire de mon père. Il me présente. Je viens de terminer mes études. Je veux partir de chez moi. L'homme est aimable, me parle, m'ex-

amine. Des étincelles dans les yeux d'André qui connaît bien les femmes. Qui aime le corps des femmes.

Je suis timide sur le coin de ma chaise. Un poste est ouvert. On reste un moment sans parler. Mon père s'inquiète de ce qui ne va pas. Je bredouille quelques mots incompréhensibles. Je fonds sous les yeux d'André qui voit jusqu'au fond de mon âme. Il m'engage.

Plus tard, il m'invite à prendre un verre. Il me touche la main. Ma main aime et en veut encore. Les images de ses doigts, de ses paumes s'emparant de moi, me harcèlent jusqu'au prochain rendez-vous. Le soir suivant, il m'embrasse. Je ne sais rien de la vie. Je pense que l'amour, quand il tombe, c'est pour toujours. Trop naïve encore pour savoir que les histoires ne finissent jamais bien. Je pense qu'il n'aime que moi. Qu'il quittera tout pour moi. La maison que nous aurons. Les enfants qui sortiront de mon ventre avec quelque chose de lui dans le visage.

Un soir je le suivrai comme une petite fille dans une chambre au centre-ville où il y a tout ce bruit autour de nous. Je suis vierge. Mes vêtements tombent sur le tapis. Tremblante sous son regard qui me fouille, devant son sexe d'homme que je découvre. Il me rassure avec ses yeux où se joue le spectacle grandiose de ma nudité, avec sa voix intemporelle recouvrant les battements dans ma tête, avec son désir soulevant l'innommable de mon corps. Moi comme une ombre blanche dans la pénombre, m'abandonnant à ses caresses. J'oublie que j'existe. Que le monde existe. Il n'y a

que lui et sa force vive qui me traverse. Douleur puis plaisir.
Je suis amoureuse.

On a oublié ma présence. Elle m'a laissée dans le tournant d'une de ses courbes folles qu'elle trace machinalement avec son crayon en écoutant la voix à l'autre bout du fil. Je m'agite. Je suis encore là, Mademoiselle!

Les longs mois à attendre, à surveiller, à espérer André. Un regard qu'il me jette à l'improviste et je vole. Il m'aime. Un autre jour où il me dit qu'il n'a pas le temps de me rencontrer et me voilà au désespoir. Il ne m'aime pas. Des mois de promesses et de déceptions. M'aime, m'aime pas. Je ris, je pleure. M'aime, m'aime pas. Je suis jalouse de tout ce qu'il regarde. De toutes les pensées où je ne suis pas. Longues nuits de "m'aime", "m'aime pas" pour comprendre qu'il ne la quittera jamais. Il ne m'aime pas. Des années pour devenir des amis malgré tout. Il m'aime. Un peu.

Quatre enfants, avec cette femme malade qui s'est enroulée autour de lui, qui n'en finit pas de débobiner sa vie fragile comme un fil. Des années qu'elle dure malgré les diagnostics. Elle nous enterrera tous. Leur troisième fils fête l'anniversaire de sa naissance le même jour que je commémore la fin de mes illusions crevées sous le poids de ses infidélités et de ses devoirs officiels. Il n'y a pas de place pour un divorce dans son plan de carrière. Pas de place pour moi.

"Monsieur ne peut pas vous recevoir. Il vous demande de repasser dans trente minutes."

C'est la première fois qu'il me fait attendre. Trente minutes. Serait-il réellement occupé? Perdu dans ses papiers à chercher des noms qu'il ne connaît pas pour les écrire sur d'autres papiers qui s'en iront faire la file sur le bureau d'un inconnu chargé de trancher le sort de ces ensembles de lettres qu'on appelle les coordonnées. Pas son genre.

Trente minutes! Il n'aime pas lire les lettres, il aime lire les visages. De femmes surtout. Il aime encore plus se donner en spectacle dans son rôle de cadre qu'il joue avec beaucoup d'application. Mais quel rôle joue-t-il avec moi aujourd'hui. Trente minutes.

Je l'attends ici. En face de la passoire qui me regarde d'un mauvais œil.

Il ne faudra pas nous en vouloir si tu apprends pour lui et moi. Quelqu'un échappera peut-être un mot. Par hasard. Par méchanceté. D'autres mots suivront. Avec des images déformées de cet amour particulier, incompréhensible. Le seul que j'aie jamais pu supporter malgré la peine.

Mais ce n'est plus comme avant, quand il était le seul au monde. Trop de ruptures et de réconciliations pour se jouer la comédie.

Il nous arrive encore... Quand je me sens si seule que je ne vois plus mon reflet dans la glace, les restes de l'amour, même incomplets, valent bien tous les coups de foudre. Je l'appelle chez lui. Une sonnerie, je raccroche. C'est le signal. On se rejoint et il me prend pour me redonner un visage.

Dans le clair obscur, les étreintes se confondent facilement. Quand je soulève les couvertures, ce n'est pas lui mais toi que je découvre. C'est toi qui t'animes sous mes caresses. Toi qui me prends avec ta fureur et ta passion. Toi qui me rends belle dans la plénitude de mon corps. Je te dis "je t'aime" et tu frissonnes avant de t'envoler dans cette autre dimension où je peux te rejoindre.

Mais ce n'est pas toi qui t'endors trop vite ou bien qui me prends sans ménagement, sans presque t'en apercevoir. C'est lui, André, avec son gros ventre, sa respiration empêtrée. Qui pense à ses problèmes et à ses réunions qui n'en finissent pas. André qui vieillit mal. Toi, tu es beau, scintillant comme un flambeau sous la lune.

J'ai tellement hâte que tu sois là. La vie est si difficile depuis quelques semaines. André n'est plus disponible pour empêcher mes pensées de tourner en rond. Il ne répond plus à mes signaux. Il dit qu'il n'est pas là. Qu'il n'a pas entendu. Que le téléphone est défectueux. Qu'il n'a pas le temps.

Dépêche-toi de revenir. Avant que les classes reprennent.

Je n'ai pas demandé l'adresse à ta mère. Je n'ai pas pu à cause de sa peine qui est comme une grande blessure au milieu de son visage. Elle est en deuil de toi. Tu ne lui as pas écrit. Pas téléphoné.

J'évite de la croiser à cause des questions qui n'en finiraient pas. J'ai dû débrancher le téléphone pendant presque tout l'été car elle ne cessait de me harceler. Elle s'imagine que je sais quelque chose sur ton départ, à cause de cette soirée qu'elle reconstitue constamment dans sa tête, rejouant les scènes pour trouver des indices qui pourraient la rassurer. Elle imagine nos rires se propageant autour de la table où nous célébrons la fin des représentations. On en a gros sur le cœur, des fatigues et des rancunes accumulées. Ce soir-là, on efface tous nos mauvais souvenirs pour célébrer la réussite. Nous rions, dansons. Elle se réjouit de voir son fils heureux.

Mais après minuit, elle ne voit plus que des chaises vides. Elle cherche dans la foule qui s'agit dans la musique et le bruit. Elle cherche dans la nuit, autour des maisons, sur la route. Puis dans ma voiture, puis chez moi. Nulle trace de toi dans les réponses officielles. Elle veut savoir ce qui s'est passé, ce que tu as dit, ce que j'ai dit, ce que nous avons fait, comment tu étais. Pourquoi tu es parti.

Mais tu lui as écrit maintenant, de là-bas. Elle n'appelle plus.

Je peux laisser le téléphone en opération. Et puis tu reviens, bientôt, dans quelques jours, demain peut-être ou ce soir.

Ta valise est prête. Chargée de souvenirs. Tu as hâte de revoir ta famille, tes amis. Et moi. Tu as hâte parce que tu as réfléchi à tout ce que je t'ai dit et tu sais maintenant que j'ai raison.

Te voilà sur le bord de la route le pouce en l'air, fumant une dernière cigarette. Tu penses que ça ne pouvait pas aller avec cette grande fille mince ou bien cette autre aux formes pleines que tu as rencontrée dans un marché ou dans un bar le long du port. Elle était trop jeune. Elles sont toutes trop jeunes et trop bêtes parce qu'elles ne comprennent rien à l'amour. Elles veulent des enfants et des petits lits d'enfants. Toi tu veux vivre encore. Tu penses à moi, la seule qui saurai t'aimer et tu regardes l'aiguille de ta montre qui ne tourne pas assez vite.

Les voitures passent. Tu m'imagines au loin, de l'autre côté de l'horizon. Tu voudrais déjà être dans les corridors, marchant vers mon bureau, te disant "elle est derrière une de ces portes, elle feuillette un livre ou consulte la liste d'étudiants pour voir si je suis du nombre, comment est-elle habillée, qu'est-ce qu'elle me dira, m'a-t-elle oublié".

Tu ne sauras pas que je ne pense qu'à toi. Que je surveille toutes les arrivées à la ville depuis des jours. Que je te guette à chaque coin de rue. Que je t'aurai vu approcher par la fenêtre. Que j'aurai entendu ton pas derrière la porte. Que j'aurai jeté

mes yeux sur le premier morceau de papier venu pour que tu ne saches pas combien ton absence a été longue.

Dépêche-toi. Je n'en peux plus de l'été. Je n'en peux plus de tout. Je suis engluée dans mon décor comme si les murs s'ouvriraient de partout, laissant passer la poisse du jour. Comme s'il n'y avait plus d'air respirable dans ma maison. Je n'arrive plus à voler vers toi.

Ma soeur. Mon exécutable soeur que je hais plus que tout au monde, qui n'aurait jamais dû exister. Ni elle ni l'autre qui est venu en même temps. Je n'ai pas eu le choix, tu comprends. Je pouvais pas la renvoyer. Le scandale. Ma soeur est incrustée chez moi, pareille à un parasite. Je la voudrais morte, des tonnes de terre par-dessus sa carcasse, écrasée, en miettes. Diluée dans le paysage. Qu'elle serve de nourriture aux corbeaux.

Mais elle est là. Là, avec ses yeux partout. Qui guettent mes moindres gestes. Qui traquent mes pensées, mes images. Elle s'infiltre dans ma vie comme un cancer. Elle est là. Toujours là. Le matin. Le soir. Tout le jour. Elle envahit mon espace intérieur, mes rêves. Elle rend toute chose laide. Jusqu'à ton souvenir qui est souillé par sa présence.

J'ai dû lui laisser la chambre mauve. Ta chambre. Effacer les dernières traces de toi. Il le fallait. Pour que tout soit encore possible pour nous.

Un matin, pourquoi ce matin-là qui est comme tous les autres matins depuis son arrivée, je ne peux plus supporter cette masse stupide une minute de plus. Elle dort comme dorment les bêtes. Au milieu de mon salon, de ma vie, de ma tête. Impossible de ne pas la voir. Elle ne pense à rien. Elle est une tumeur qui est là. Pour rien. Pour manger, déféquer, salir, détruire.

Je m'approche d'elle. Elle ne sait pas que je la regarde. Elle doit rêver à je ne sais quel désir de bête. Ronfle. Les cheveux hirsutes pendant de chaque côté de sa tête. La bouche entrouverte comme un trou qui m'aspire et me donne le vertige. Remplir cette cavité de sable, d'ordures ou de n'importe quoi pourvu qu'elle disparaisse. Alors je deviens folle de rage. Je prends un couteau, je l'approche de sa gorge. Je ne pense pas au sang qui coulera. Je pense que je la ferai brûler, que je l'enterrerai, que je la jette dans une rivière. Il faut qu'elle disparaisse. Mais ma main tremble. En face de moi, notre photo où tu détournes les yeux. Qu'est-ce que tu cherches à me dire maintenant, après ces mois de silence? Tu ne veux pas voir la lame percer la chair blanchâtre. Tu es trop sensible. Tu ne me regarderas plus à cause du sang sur mes mains.

Je ne crèverai pas sa peau terreuse. Pour toi. Parce que je t'aime. Mais il faut qu'elle parte sinon... Je ne sais pas. Je deviendrai peut-être folle.

Faire comme si elle n'existe pas. La considérer comme une

vermine pareille à toutes les vermines qu'on trouve dans les maisons. Vivre avec en l'ignorant.

Ou bien penser à toi. A ta chevelure superbe volant dans l'air que tu soulèves. Tu reviens. Une voiture s'arrête et te prend à son bord. Elle te conduira directement jusqu'ici. Je suis ta bonne étoile. Tu regardes défiler le Canada par la fenêtre. Je compte les jours, les heures qui nous séparent.

Mais dépêche-toi. Je m'use à attendre les signes. Et tes yeux toujours qui se désistent. Ca ne suffit plus. Cette autre moitié de toi qui me manque. J'essaie de m'intéresser à autre chose. Je lis. Je rêve. Je t'écris des lettres que je cache au fond d'un tiroir comme on cacherait un péché au fond de sa conscience. Tu ne dois pas lire tous ces mots trop pleins et trop vides qui disent toujours à côté de moi, qui sont si ridicules quand le soleil se lève pour faire pâlir de honte mes désirs.

Même les travaux de la Maison de la Culture, dont tu ne sais rien, tardent à débuter. Aucune nomination officielle. Je passe tous les jours devant l'emplacement pour me distraire de mon attente. Le site est encore un espace vide où pullulent les crapauds et autres bestioles informes. Aucune trace d'arpenteur ou de contremaître. On parle encore beaucoup trop autour de ce projet. On espère sans doute que cessent les croassements des opposants qui rebondissent de partout avec de nouveaux arguments et de nouvelles colères.

"Vous pouvez entrer Madame Monsieur vous attend."

Ils ont tout transformé pendant les vacances. La peinture, le tapis, le bureau. André a refait peau neuve. Ses vêtements arborent de nouvelles couleurs que je ne lui connaissais pas. La sensation d'être devant un étranger.

La photo de sa femme, maintenant, postée aux premières lignes avec son teint poudreux de malade, avec ses cernes profonds comme des tranchées autour de ses yeux. Inattaquable. Derrière elle, les quatre enfants complètent le système de défense qu'aucune femme ne saurait traverser. Et lui, le mari, le géniteur au sourire éternel, trône au centre de la pièce, entouré de livres qu'il n'ouvre jamais.

Il s'élançe, comme à son habitude. Une deuxième nature chez lui. Quels que soient les motifs de la rencontre et les caractéristiques de l'intervenant, tous ont droit au même traitement. Stratégie offensive et défensive à la fois. Toute main en avant pour ébranler les sentiments négatifs de l'adversaire.

"Bonjour Pauline comment vas-tu tu as passé un bon été?"

Je lui donne la réplique, le temps de fermer la porte. Il faut jouer le jeu du renouement, des longues séparations. "Et la santé? Et les vacances?"

La porte maintenant fermée derrière nous. Mais il continue de jouer les civilités. Il sait tout de moi. Les hauts et les bas de ma petite existence qu'il assaisonne de commentaires généraux. Il sait aussi pour toi, dans la chambre mauve. Enfin, presque tout. Mais il ne dira rien.

Aujourd'hui, je n'ai guère le goût de jouer les civilités. Je ne viens pas pour lui, ni pour ses caresses sèches. Gestes machinaux qu'on se dispense réciproquement selon un programme informulable se terminant par un corps à corps, si fade depuis quelques années.

Je viens pour toi. Toi qui es ce qui m'arrive de plus beau dans ma vie. Je dois savoir pourquoi tu n'es pas sur mes listes. Je te veux sur ce bout de papier que je tiens dans mes mains. Alors, qu'il te donne à moi, puisqu'il en a le pouvoir. Qu'il use de ses avantages comme il le fait souvent. Nom, prénom, code permanent. Tellement simple pour lui du haut de son fauteuil capitonné.

Il est nerveux, gesticulant comme une marionnette avec ses yeux qui n'arrivent pas à se fixer. Il joue mal. Il en fait trop. Ma robe n'est pas aussi belle qu'il le prétend. Mon teint est affreux. Il ne me laisse pas parler avec ses questions dont il connaît les réponses. Il badine sur mon exécrable soeur et m'encourage à persévéérer en me servant un savant mélange de ses formules de compassions les mieux éprouvées. Assaisonnant le tout de principes judéo-chrétiens valorisant le renoncement et

la souffrance. Amen. Il sait pourtant que je la hais, que c'est viscéral, que ses discours ne servent à rien.

Qu'est-ce qu'il cherche à me cacher?

Il a épuisé le sujet. Tous les arguments y sont passés et repassés. Y compris la générosité et le courage qui n'ont rien à voir. Comme le reste. Je ne bronche pas. Il se sent ridicule tout à coup. Devient de plus en plus nerveux. Une insécurité monte dans sa voix.

"Qu'est-ce qui se passe?"

Il panique. Les sueurs froides qui suintent sur son visage rougissant. Son col qui l'étouffe, qu'il cherche à détendre.

"Ecoute Pauline autant te le dire tout de suite c'est au sujet du projet de la Maison de la Culture j'ai fait mon possible mais..."

Il n'a pas su me soutenir. Pas assez de preuves peut-être! Pas assez de photos pour les convaincre! Qu'est-ce que ça veut dire?

"... je croyais bien pourtant c'était normal mais tu sais comment ça se passe il en faut seulement un qui invente des histoires... c'est pas définitif mais vaut mieux ne pas y penser pour l'instant..."

C'est tout ce qu'il trouve à me dire. Pas y penser." Penser à quoi alors? Qu'est-ce qui me reste? Encore une promesse qu'il n'aura pas tenue. Encore une déception.

"Calme-toi c'est seulement une petite cérémonie intime le maire le député et quelques autres il n'y a rien d'intéressant ils ont invité presque personne je t'assure seulement des journalistes..."

La première pelletée de terre demain. Je ne suis pas invitée. Ils seront tous là, souriant sur la photo, se réjouissant de la mise en marche du projet. Leurs pieds enfonçant la pelle dans le sol. Moi à quelque part dans ma maison avec les seuls yeux de ma soeur débile rivés sur moi. Eux souriant pour l'avenir. Moi...

".. ça va finir par se calmer faut laisser le temps c'est à cause du petit on parlait avant aussi tu sais bien y'en a qui sont pas d'accord avec ta façon de penser mais c'était pas grave mais parce qu'il est parti... toutes les histoires qui se racontent autour de cette affaire tu serais étonnée de l'imagination des gens personne ne sait pourquoi il est parti mais plusieurs pensent enfin tu sais bien ce que je veux dire parce que tu es la dernière à qui il a parlé et que vous étiez souvent ensemble et tout..."

C'est à cause de toi. Pourquoi fallait-il que tu partes si vite? Pourquoi ne m'as-tu pas laissé la chance de t'expliquer cet élan brutal qui me pousse vers toi?

"Mais cesse donc de te débattre! Ne bouge plus!"

Mais tu as peur. Tu ne veux pas. Tu ne veux rien. Tu ne penses qu'à toi, qu'à fuir. Vois dans quelle situation tu me laisses parce que tu n'as pas compris, parce que tu ne reconnais pas les signes. Tu trouves que la fiancée n'est pas assez belle, peut-être? Elle te déçoit. Trop près, trop vraie. Elle ne donne pas la réponse que tu attends? Mais "c'est la vie, ça, Jos!"

Mais puisque tu as compris maintenant... Ton pouce en l'air sur le bord de la route...

"...s'il revenait tout s'arrangerait mais il ne donne pas signe de vie on ne sait rien même ses parents ne savent rien ça fait parler beaucoup ce silence je ne te demande pas ce qui s'est passé mais tu avoueras fais pas ces yeux-là ce n'est pas ma faute fallait être prudente je veux bien t'aider mais là c'est plus compliqué à cause des parents qui n'arrêtent pas d'inquiéter tout le monde, qui questionnent c'est très gênant cette histoire je peux pas te défendre davantage c'est pas le moment de me compromettre...il vaut mieux que tu n'insistes pas trop tu comprends dans quelques années peut-être quand on aura oublié..."

Il retrouve son assurance maintenant. Bien à l'abri derrière son rôle. Sa secrétaire, son bureau, sa femme, ses fils autour de lui comme un cercle magique. Il m'accompagne jusqu'à la porte. Sa

bouche est souriante mais ses yeux sont comme des billes de verre. André m'abandonne.

Et toi aussi, tu m'abandonnes. Tu ne viendras pas épier les signes de mon attente. Et il faudrait que je ne pense plus à toi, que tu n'aies jamais existé. Il faudrait que je renonce à l'avenir. Que je me lève le matin en ne pensant à rien et me recouche comme une bête en repensant à ce rien. Tous les jours. Tous les jours pareils. Tous les jours à regarder passer le temps. Et pourquoi je continuerais s'il n'y a rien devant, s'il n'y a pas toi derrière une porte entrebaillée?

Jouer le jeu du tout-va-bien. Les signes comme seule réalité. André mon ami, mon complice. Il sera obligé de continuer de me voir puisque je ne le laisserai pas me dire non. Personne ne me dira non. Surtout pas une secrétaire. Je n'ai pas besoin de rendez-vous ni d'autorisation.

J'irai voir demain leur stupide tas de terre. Pour qu'ils sachent que je suis encore là, que je n'accepte pas leurs règles, que je ne renonce à rien.

Je continuerai à t'attendre. Il faudra bien que tu reviennes puisque ton retour est déjà joué dans les signes. Puisque tout va bien.

Si j'avais une montre ou une horloge avec des aiguilles qui avancent, je verrais que le temps est pas plus long que les autres matins. Le temps c'est compliqué à mesurer quand il y a pas d'horloge, parce qu'il dure pas toujours de la même façon. C'est quelque chose qui arrive surtout quand on n'en veut pas. Quand on est heureux, il n'y en a jamais assez, parce qu'on s'en aperçoit seulement quand on en a plus. Alors que quand c'est pas agréable comme lorsqu'on attend, on a l'impression que le temps finira jamais.

Ce matin, on dirait que Pauline prend plus de temps pour se préparer. Mais c'est pas vrai. Pauline fait toujours les mêmes actions de préparation avant de partir travailler. Elle va sous la douche, déjeune, se maquille puis verrouille la porte derrière elle.

Si le temps est si long, avec beaucoup de détails qui finissent pas de s'additionner dans ses mouvements, c'est parce que je suis pressée qu'elle s'en aille. J'ai hâte de sortir de mon lit pour aller dire au revoir à Rémi qui part aujourd'hui pour trois semaines. S'il me dit au revoir avec des paroles pour m'encourager, peut-être que le temps qui s'en vient va passer plus vite.

Elle brosse ses dents maintenant. Elle brosse longtemps devant le miroir. En haut, en bas. A droite, à gauche. Elle le fait pas exprès pour être si longue pour frotter partout sans rien oublier. C'est parce que c'est une femme qui déteste les taches. Toutes les taches. Puis c'est difficile de vivre avec elle, à cause des taches qui la rendent furieuse. Puis moi, je suis pas capable de pas faire de tache. Alors le mieux c'est qu'elle me voie pas. Mais c'est pas facile d'être invisible et de faire comme si on était pas là sans laisser de trace. Il faut bien que je mange et que je fasse quelque chose. Lorsqu'on est ensemble, toutes les deux réveillées, comme la fin de semaine, je peux rien faire de ce que j'ai envie sans qu'elle soit de mauvaise humeur.

Je pourrais me lever tout de suite et me préparer pour être prête tantôt. Mais j'aime mieux qu'elle soit partie parce qu'elle entendrait le bruit et me poserait des questions pour savoir ce que je fais debout aussi tôt. Je serais obligée de lui dire que je suis amie avec Rémi qui est son voisin, parce que j'arriverais pas à mentir à cause de mon visage qui dit toujours la vérité. Alors Pauline serait en colère parce qu'elle verrait que je lui ai désobéi.

J'ai pas le droit d'être amie avec personne parce qu'elle veut pas que je sorte parler aux gens à cause des commérages, qu'elle dit. Mais elle connaît pas Rémi, même si ça fait plusieurs années qu'ils habitent un à côté de l'autre. C'est un homme qui est aimable et qui est pas dangereux pour les commérages. C'est lui

qui m'a dit "bonjour-comment-ça-va" le premier parce que moi, j'avais pas le droit. J'étais dehors, sur la galerie, pour changer d'air et il est venu me parler. Ca m'a fait plaisir que quelqu'un me parle comme une vraie personne et j'ai répondu. Ensuite il m'a invitée à prendre une bière avec lui et j'ai dit oui parce que Pauline était pas là et que je m'ennuyais trop. On a parlé que j'étais la soeur de Pauline et que je resterais chez elle pour un bout de temps. Il avait beaucoup de questions que je savais pas les réponses. Puis on a joué aux cartes.

Mais le temps a disparu tout d'un coup parce que j'ai vu la voiture de Pauline qui entrait dans la cour. C'était au début de l'école. Peut-être même la première journée avant que les autobus commencent à ramasser les enfants. Je l'attendais plus tard. On s'amusait beaucoup avec les cartes même si je perdais chaque fois. C'est quand je me suis levée pour prendre un verre d'eau que je me suis aperçue que le temps était arrivé. Alors, quand j'ai vu Pauline, je suis sortie à toute vitesse sans dire au revoir à Rémi. J'ai couru puis je suis entrée par derrière en essayant de pas faire de bruit même si c'était trop tard et que j'avais fait encore une bêtise.

Elle était pas dans un état normal parce qu'elle avait pas son visage contrarié de me voir. Elle a même pas remarqué que j'étais sortie quand elle est entrée, ni que j'étais complètement essoufflée devant elle comme quelqu'un qui a fait un mauvais coup. Je savais plus quoi faire. Si j'étais mieux de rester debout ou de m'asseoir. Je lui ai dit "Tu rentres tôt". Elle a

pas entendu et s'est assise au salon. Elle aurait dû crier avec sa colère comme d'habitude. Mais je pense qu'elle s'apercevait pas que j'étais là ni que la télévision fonctionnait. Elle est restée devant les publicités et un vieux film français que j'ai déjà vu avec Jeanne Moreau qui s'appelait "Jules et Jim".

Pauline peut pas supporter une télévision qui fait du bruit. Moi non plus, elle peut pas me supporter. Même quand je fais pas de bruit. Mais là, elle restait avec la télé et moi sans rien faire.

Elle regardait sans voir ni écouter, comme si son cerveau était débranché. C'est des états qui arrivent quand on a des gros problèmes avec nos émotions, parce qu'il s'est produit un événement qui nous a fait un choc. Je l'avais jamais vue dans cet état, ma soeur. Avec un visage de zombie qui s'aperçoit pas qu'il avance.

Je comprenais pas ce qui se passait dans sa tête mais j'étais contente que ce soit arrivé cette journée-là où j'ai désobéi.

Quand le film a fini elle s'est réveillée. Alors je lui ai dit, pour la faire rire, pour que ce soit moins dramatique, qu'elle ressemblait à quelqu'un qui a vu un fantôme. Elle a dit de me mêler de mes affaires, que si elle voulait mes commentaires, elle me les demanderait. Ensuite elle s'est enfermée dans la chambre.

Le lendemain, qui était un samedi pour se reposer, elle est sortie. Elle était très nerveuse dans sa belle robe neuve avec sa

démarche trop rapide et ses mains qui faisaient des gestes un peu maladroits.

Mais c'était bon pour son moral de sortir parce que dans le journal, après, où elle était photographiée avec les gens culturels, elle avait un visage heureux. Même qu'elle souriait plus que tous les autres autour d'elle.

Il faut pas se fier aux apparences qui ont l'air parfois définitives parce que les gens, parfois, c'est un peu pareil à des vents d'automne avec leur humeur qui change vite sans avertissement.

Elle était plus belle sur la photo que dans la vraie vie où je la connais normalement sans maquillage et sans sourire. Peut-être que c'est à cause du député et du maire et des autres personnes qui étaient bien habillées comme elle. C'est des gens qui sont photogéniques, avec les tas de terre, ou pour couper des rubans d'inauguration.

J'ai montré la photo à Rémi. J'étais fière de Pauline avec sa belle robe à côté des trous noirs. C'est pas tout le monde qui a une soeur dans le journal. Il a lu l'article qui parlait d'une Maison de la Culture qu'on va construire bientôt. Ca le faisait sourire mais il disait rien parce que c'est ma soeur. Il a pas voulu m'expliquer ce qu'il y avait de drôle que ma soeur soit sur la photo.

C'est un gars qui s'intéresse beaucoup aux autres, Rémi. Il sait tout ce qui se passe. C'est pour ça qu'il me pose souvent des interrogations sur Pauline. Mais je peux pas répondre parce que j'ai jamais entendu le nom des personnes qu'il me questionne, parce que Pauline m'amène jamais nulle part, puis elle invite personne à la maison. Elle parle juste au téléphone parfois, avec un monsieur qui s'appelle André. Mais je peux pas entendre de quoi ils parlent entre eux et qui rend Pauline contrariée. Elle veut pas que je reste dans la même pièce quand elle discute avec lui.

Je pourrai plus parler à personne maintenant, quand je m'ennuierai avec des idées dramatiques parce que Rémi s'en va pour les pommes aujourd'hui avec son amie Claudie. Ils vont travailler pour les cueillettes. Pendant trois semaines qui font vingt-et-un jours.

J'aurais aimé qu'ils m'amènent avec eux. J'aurais ramassé aussi pour faire un peu d'argent et pour avoir des petites vacances. Trois semaines sans voir Pauline et faire ce que je veux.

Ca doit être beau dans les champs de pommes en automne avec les belles couleurs. J'en ai vus sur des photos dans les revues. Des branches chargées de belles grosses pommes rouges juteuses dans leur odeur de pomme.

Mais Rémi dit que c'est un travail trop difficile pour quelqu'un qui a pas l'habitude. Grimper dans les arbres. La rosée le matin.

Il fait froid. Toujours dehors jusqu'à la noirceur avec des échelles.

J'ai dit que c'était pas grave, que je m'habillerais avec des gros chandails, que je ferais très attention avec les pommes qui sont fragiles, que...

Alors il a dit qu'il y avait pas de place pour trois dans son camion.

Il y a jamais de place pour moi. Faut toujours que ce soit les autres qui décident que j'ai pas de place.

J'aurais aimé aller aux pommes, moi aussi, comme tout le monde qui s'habille avec des bottes pour respirer l'air frais entre les rangées d'arbres. Je prendrais les pommes dans mes mains puis je les mettrais dans la chaudière doucement pour qu'elles restent belles longtemps. C'est des pommes que jamais personne aurait touchées. Puis c'est important de faire attention la première fois qu'on touche à un fruit qui a jamais eu de main sur lui. Je les regarderais rouler au fond de la chaudière. Ce serait agréable de les voir rondes puis brillantes. J'aurais envie de les croquer pour qu'elles soient toutes à moi. Parce que juste les regarder ce serait pas suffisant pour attraper leur beauté. C'est de toutes les prendre dans mes bras qu'y faudrait, ou bien de me coucher dans leur rondeur.

Mais il faut que je reste ici. Avec Pauline. Elle sort maintenant. Le petit bruit qui verrouille la porte. Je suis seule. Je me lève en vitesse. Par la fenêtre. Le camion est déjà chargé. La boîte est pleine avec une grande toile dessus pour empêcher la poussière et la pluie de tomber sur les bagages. Je m'habille. Il faut que je fasse vite pour leur souhaiter un bon voyage..

Le camion. Il bouge. Je me dépêche. Mais je suis pas prête. Il avance. Et j'ai encore mon pyjama. Il s'en va. Pas le temps de mettre mon manteau. Vite! Faut que je les rattrape. Je cours. "Attendez!" Je cours. "Attendez!" Je suis là! Je cours. Mes jambes peuvent pas se dépêcher. Elles sont trop lourdes. "Attendez!"

Ils sont partis. J'ai crié mais ils ont pas entendu à cause du moteur. J'ai pas couru assez vite.

Je retourne à la maison avec rien pour m'encourager maintenant. Trois semaines où je pourrai parler à personne. Trois semaines avec la maison vide de Rémi à côté. Sa porte va être fermée pour moi et pour tout le monde. Le temps va être tellement long.

*

Je me suis réveillée de bonne heure encore ce matin. Depuis plusieurs jours, je me réveille avant que Pauline ait commencé à bouger. Mais j'aimerais mieux dormir jour et nuit comme une princesse au bois dormant ou comme un ours brun dans sa tanière,

puis me réveiller seulement quand ce serait intéressant pour pas supporter le temps qui sert à rien. Puis quand j'ouvrirais les yeux, le camion de Rémi entrerait dans la cour et le temps disparaîtrait.

Mais quand je me réveille, ce sont les murs mauves que je trouve devant moi. Les murs à Pauline qui me disent que je suis pas chez moi même s'il y a mes souvenirs que j'ai mis autour de mon lit pour faire un peu d'intimité.

J'ai pas le goût de me lever parce que je sais pas quoi faire de toute ma journée. Puis, avec la pluie qui arrête pas de tomber depuis hier, c'est encore pire. Alors je reste couchée le plus longtemps possible et je ferme les yeux pour essayer de me rendormir, pour effacer du temps qui est trop lent quand il traîne des pensées sans arrêt.

Mais je réussirai pas à m'endormir à cause des idées qui sont pas raisonnables et qui veulent pas arrêter de se promener.

Je me dis que peut-être Paul pense à moi à cause des ondes dans le cerveau. Je me concentre tellement sur lui, à cause de mon ennui, qu'on dirait que c'est impossible qu'il se réveille pas tout d'un coup pour penser à moi, même s'il est trop tôt dans son lit.

Ca doit exister un livre de quelqu'un de savant qui a écrit sur les ondes avec des mots intelligents pleins de "y". Peut-être

qu'il y aurait des témoignages qui prouveraient que j'ai raison de croire que Paul a envie de me voir et de me parler à cause de mes ondes.

Si je continue à penser très fort, peut-être qu'il va se décider à me téléphoner aujourd'hui pour savoir comment ça va. Il se rendra jusqu'à la petite table du salon et fera le numéro. Ensuite il regardera l'église devant la fenêtre en attendant que je décroche. Il entendra un coup, deux coups. Et je décrocherai même si Pauline veut pas et je dirai...

Mais il y a Francine qui dort à côté de lui. Francine qui est engourdie de sommeil dans la chaleur du lit, avec ses cheveux calmes, sur l'oreiller. Elle sent bon. Il la regarde. Il a plus envie de me parler. Il se colle contre elle et se rendort.

Ca donne rien d'envoyer des ondes, à cause de Francine. C'est mieux de changer les idées de place. Je me tourne vers la fenêtre où il y a des gouttes d'eau qui rendent le ciel embrouillé.

A côté sur le bureau, il y a la photo de Paul avec ses lunettes fumées sur la plage. Paul qui me fait signe de le rejoindre sur les roches pour attraper les oiseaux blancs.

Il me prenait par la main et on courait sur la grève en riant. Mais j'allais jamais assez vite et Paul était pas content parce que les oiseaux avaient tout leur temps pour s'envoler. On dirait

que c'est toujours pareil avec moi. Les belles choses s'en vont avant que j'arrive.

Peut-être que si je téléphonais... Juste pour savoir comment il va. Il entendrait ma voix et puis il serait heureux.

Il faut que j'enlève ces idées-là qui servent à rien et qui vont devenir tellement grosses que je pourrai plus les faire disparaître. Je me tourne vers la garde-robe avec sa porte qui enferme les vêtements pour pas qu'ils s'abîment. Je ferme les yeux. Je les ouvre à nouveau. Il y a rien de changé. Les souvenirs et les pensées sont encore là à traîner partout. Puis à cause d'eux, j'ai pas envie de bouger.

Je dois pas appeler Paul même s'il est toujours dans ma tête. Même s'il y a rien d'intéressant parce que je m'ennuie. C'est pas possible de faire comme si les mots sur la galerie avec Pauline étaient jamais sortis de sa bouche.

Mais peut-être qu'il regrette, Paul, et qu'il attend que je lui pardonne. Peut-être qu'il pense à moi aussi, qu'il veut m'écrire, qu'il...

Il y a plus de position pour empêcher les idées de courir d'une image à l'autre en mélangeant les souvenirs avec les imaginations. Le temps est trop long, avec toujours les mêmes phrases qui passent. Je m'ennuie de Paul.

C'est pas bien de rester sans bouger parce que les idées circulent mal et qu'on peut devenir comme un lac de vase. C'est pour ça qu'il faut que je me lève, même si j'ai rien à faire de la journée qu'à tourner en rond dans la maison. Pour pas rester prise dans mes souvenirs de Paul.

Peut-être que je devrais prendre le train et m'en aller voir ce qui se passe ailleurs, pour arrêter de brasser des pensées qui vont nulle part. J'irais n'importe où avec ma valise et je débarquerais à un endroit où il y aurait du soleil. Il doit y avoir encore du soleil. Il faudrait que ce soit un endroit où il y aurait des bonnes nouvelles et du monde qui aime être heureux ensemble.

Mais ça me coûterait trop cher parce que ça doit être loin, un endroit comme ça, avec du soleil et du bonheur, sans guerre ni chicane, ni chômage, ni monde pauvre qui traîne dans les rues sans abri. Puis il faudrait que je cherche un appartement et puis je comprendrais pas tout ce qu'on dirait parce que ce serait peut-être dans une autre langue. On me poserait des questions d'argent et je serais mêlée dans mes chiffres qui seraient pas assez gros sur mon chèque de BS.

Encore une semaine avant que Rémi revienne. Une semaine avec sept longues journées pleines d'heures et de minutes. Le temps est long, même si je compte seulement les secondes qu'on voit passer à l'oeil nu. Il faut compter tellement longtemps avec de la concentration que je me mêle quand c'est rendu dans les gros

chiffres. Alors il faut que je recommence toujours à zéro et j'ai l'impression que le temps est pris.

Les minutes et les heures passent plus vite quand je fais comme s'ils existaient pas. C'est pour ça que j'essaie d'écouter la télévision où ils ont de bonnes idées pour cacher le temps qui passe. Ils ont toujours quelque chose à dire pour nous impressionner, comme des histoires qui sont vraies et inventées. Ca va tellement mal dans la vie décourageante des personnages que je trouve plus que c'est grave d'avoir de la peine. Je pense que je suis chanceuse d'être seulement malheureuse. Peut-être que le bonheur, c'est juste de pas s'apercevoir qu'on est malheureux.

J'ai mis sept pommes sur mon bureau devant mon miroir parce que c'est moins difficile que de surveiller les minutes et les secondes. En me levant le matin, je vais en manger une. Puis une autre le lendemain. Et quand j'aurai mangé la dernière, Rémi arrivera avec son sourire et il me racontera son voyage dans les pommes. La semaine prochaine. Sept pommes.

*

Il y a plus de pommes sur mon bureau. Je les ai toutes mangées. Une par jour. Rémi est pas encore arrivé avec son camion plein de bagages.

Mais c'est moins difficile d'attendre maintenant, même s'il y a pas de changement dans la maison de Pauline qui est toujours

partie. C'est vrai qu'elle est pas comme d'habitude, avec beaucoup de distraction dans ses agissements et que ses colères arrivent moins souvent.

C'est moins difficile parce que les idées ont arrêté de bourdonner toutes en même temps autour de ma peine de Paul. Peut-être que la peine est un peu usée. Ou bien peut-être qu'elle est reculée plus loin derrière des sentiments plus tranquilles.

Je sais pas avec quels mots on peut expliquer que tout d'un coup, le temps a disparu avec la peine et les imaginations sans que je m'en rende compte.

A force de regarder par la fenêtre et de surveiller les voitures pour rien, parce que Rémi est en retard sur ses prévisions, je pensais que c'était de ma faute s'il arrivait pas. Je me disais que peut-être j'aurais pas dû mettre les pommes sur mon bureau pour regarder disparaître le temps qui est infini. J'aurais pas dû à cause du reflet dans le miroir qui faisait qu'il y avait deux pommes au lieu d'une. Deux journées au lieu d'une. Sept pommes plus sept reflets, quatorze jours à attendre. Puis là, c'était le dernier reflet.

Alors j'ai eu peur, à cause des autres dimensions comme on voit dans les films. Peut-être qu'il y avait encore des reflets derrière le miroir. Peut-être qu'il y en avait partout dans l'invisible. Il y aurait toujours des pommes à manger. Une par jour. Rémi reviendrait jamais et je pourrais pas attendre à cause

de mon envie de Paul qui est devenue plus grosse que toutes les télévisions du monde.

Ca m'a fait comme une indigestion dans la tête parce que je voyais qu'il y aurait toujours des pommes. Les pommes de tous les pommiers à manger une par une. Et c'était trop de pommes qui me décourageaient. Je réussirais plus à me distraire de ma peine qui prenait tellement de place que j'arriverais plus à bouger. Comme une paralysie dans le cerveau.

J'ai pris le téléphone puis j'ai fait le numéro de Paul. Il a sonné une fois. Dans ma tête, je le voyais qui entendait le bruit sans savoir que c'était moi. Il se tournait vers l'appareil dans le salon en face de la fenêtre en se disant que quelqu'un voulait lui parler.

Il a sonné une deuxième fois. Paul est toujours levé à cette heure-là du matin. Il déjeune et regarde les journaux. Peut-être qu'il était debout avec une main prête à saisir le récepteur, qu'il allait dire "Allô!".

Il a sonné une troisième fois. Mais peut-être qu'il était pas réveillé à cause de Francine qui se couche tard après son travail. Peut-être qu'il aime se lever en même temps qu'elle pour déjeuner en tête-à-tête parce que c'est un nouveau couple encore amoureux.

Une quatrième fois. Peut-être... peut-être qu'il faisait l'amour avec Francine sous les couvertures, avec des respirations compliquées à cause du plaisir. Beaucoup de couples font l'amour sous les couvertures le matin pour bien commencer la journée.

Cinquième fois. C'est sûr, il aimerait pas être dérangé. Les gens qui font l'amour aiment pas sortir du lit pour prendre le téléphone dans une main. Il serait pas content d'entendre que c'était moi, à l'autre bout, alors qu'il y aurait Francine qui l'attendrait toute nue avec son impatience. La grosse voix fâchée de Paul. La même voix que sur la galerie. Qui aurait dit qu'il veut plus voir ma "face de débile".

J'ai raccroché.

Rémi était toujours pas à la fenêtre. J'en pouvais plus qu'il arrive jamais à cause des pommes qui étaient devenues comme un gros nuage rouge qui roulerait sur lui-même avec ses rondeurs qui s'en iraient pas. Et la voix de Paul qui recommençait comme un tonnerre. Et l'hiver avec le froid et les tempêtes. Et moi qui pourrais parler à personne.

Je suis sortie dehors et j'ai marché sur la route très longtemps même si Pauline veut pas que je sorte. Mais j'avais pas de vrai projet d'aller quelque part comme chez Paul ou comme pour retrouver Rémi dans les pommiers. Je connais pas le chemin et puis c'est trop loin pour marcher, avec les autoroutes et les ponts à traverser.

J'ai parlé à personne que j'ai rencontré. Je faisais seulement regarder. C'était comme si je voyais des gens sur la rue pour la première fois. Puis quand je suis revenue dans la maison de Pauline, c'était fini. Le temps s'est remis à avancer plus vite. Toutes les pommes ont disparu dans les dimensions.

Peut-être que c'est à cause du froid qui a engourdi les idées. Ou bien à cause de l'odeur des feuilles qui tombent des arbres et qui me faisaient penser à de la terre qui s'endort.

Peut-être que c'est à cause des gens qui circulaient pour voir le beau temps. Toutes sortes de gens qui allaient et venaient avec des soucis dans le visage mais qui étaient contents du soleil qui est comme un cadeau. Il y avait des femmes avec leur bébé, des grands-pères assis sur les bancs, des petites filles qui parlaient avec leur poupée, des monsieurs en jogging puis des chiens. Personne avait peur même si l'hiver s'en vient et qu'il y a beaucoup de mauvaises nouvelles à la télévision.

Peut-être que c'est à cause de la rivière qui est comme un mouvement qui arrête jamais, même si elle ressemble à un miroir qui bouge pas. Quand on se penche pour voir notre reflet, on peut voir des roches et du sable à la place de nos yeux. Il y a des herbes aussi qui se balancent au fond et qui ressemblent à des cheveux dans le vent. Il y a des choses qui bougent et des choses qui bougent pas. Puis c'est normal. Puis le temps, c'est

pareil. Il avance, même si la vie est immobile comme un reflet dans l'eau.

Il arrive. Je savais que le temps finirait par passer. Rémi arrive. Le camion entre dans la cour. Il klaxonne. Il klaxonne pour moi. Pour me dire bonjour. Il y a plus de pommes. C'est fini. Je m'habille et je sors. Le temps a fini de durer.

La porte entrouverte laisse passer un mince filet d'air , de bruit et de lumière. Comme un corridor aux arêtes vagues et transparentes par où il pourra s'introduire à l'insu de tous. Cette brèche est le signe que je suis là pour lui mais non pour eux, qui sont pareils à des animaux courant ou flânant dans les escaliers. Si quelqu'un venait à pénétrer dans cette pièce, malgré l'interdit implicite, il me trouverait cachée par les copies que j'ai placées devant moi. Mon innocence s'inscrivant d'elle-même dans les traits de crayon rouge que je fais sur les feuilles blanches des étudiants. Mon attente irréprochable parce que légitimée par le devoir.

Mais quand il entrera, lui, avec ses interrogations sur le visage, c'est une femme qu'il découvrira derrière le masque de papier. Moi. Dans les coulisses de mon travail, après une longue journée à prêcher et à défendre la langue française.

Ma plume survole les feuilles sans parvenir à se poser sur aucune. Je n'arrive pas à contraindre mon esprit à s'intéresser aux copies qui doivent dissimuler mon attente. Mes yeux se perdent entre les lignes. Ma tête absente de mon corps. C'est lui qui est le sujet de toutes les phrases qui essaient de me parler.

"La Lettre Volée". Cinq groupes à corriger. Cinq piles de feuilles recouvertes d'écritures qui me sont illisibles parce que je ne pense qu'à lui.

L'exercice consiste à dresser un schéma narratif simplifié à l'extrême, de cette nouvelle d'Edgar Poe. Identifier l'objet et le sujet de la quête. Justifier les réponses. Toujours l'objet qui fait défaut. L'objet que les élèves s'entêtent à chercher derrière les mots dans le monde du visible alors que la lettre n'a d'autre signification qu'elle-même.

Nous avons rendez-vous. Il va rentrer d'un instant à l'autre. Tous les cours sont terminés. Je l'attends.

C'est pour lui que je suis allée chez moi tout à l'heure. A cause de lui que ma respiration continue de s'affoler. Il fallait que je sois belle, tu comprends. Belle pour que les mots n'aient pas peur de sortir de moi. J'ai rafraîchi ma tenue, ajouté du fard et des couleurs à mes yeux et à mes lèvres pour redistribuer les ombres. Il fallait effacer la fatigue, la tension, l'attente. Masquer les années et les titres qui nous séparent pour le rejoindre dans son monde d'images et d'impressions. Adoucir mon personnage d'autorité pour séduire cette partie de lui qui peut croire en moi.

Je suis assise. J'essaie de retrouver mon calme. Il ne sait pas pourquoi je veux lui parler. Quand il est passé devant moi ce matin, je lui ai dit "Viens me rejoindre ici après la classe". La

scène est rapide. Je ramasse les copies qui tombent éparses sur mon bureau au fur et à mesure que les élèves s'échappent de la pièce exiguë où on nous enferme plusieurs heures par semaine. Ma voix de professeur l'intercepte au passage. Voix tiède réglementaire. Son visage immobile pendant quelques secondes. Il entend chaque mot distinctement. Pas d'autre interprétation possible. "...après la classe". Sa tête légèrement tournée vers moi. Ses prunelles noires qui m'aspirent comme le fond d'un puits. Mon trouble qu'il devine. Je baisse les yeux. Ce garçon voit à travers moi comme à travers une pellicule de verre.

J'ai bien répété mon scénario. Quand il entrera, il me trouvera au travail. Mon crayon notant les copies. Je parlerai la première. Un petit mot sur l'école, ses amis, etc, pour l'apprivoiser. Ensuite, lui donner le goût de la scène. Il faudra que je sois brève.

Il s'appelle Jimmy. Il a quelques années de plus que toi. Ses mains plus rugueuses, sa peau tannée, ses cheveux plus forts, plus longs. Rien de ta délicatesse et de ta timidité. Pourtant il te ressemble étrangement. Comme si c'était toi, mais complètement renouvelé dans ta chair et dans ton sang pendant ton absence. Un autre toi-même endurci et remodelé par le soleil qui t'aura façonné avec ses grandes lames de lumière. Comme si tu n'avais été jusqu'alors qu'une pâle ébauche de ce possible de toi.

Depuis son arrivée, je te laisse déserter mes pensées. Souvenirs d'avoir aimé sans arriver à me rappeler dans quel repli de ton corps s'enracinait cet amour, sans comprendre comment il se nourrissait de toi. Tu deviens une forme lisse que je laisse glisser entre mes mains. Plus envie de te retenir quand tu me tournes le dos pour fuir dans ton Vancouver à la recherche de ta vérité. Je te laisse t'éloigner dans le brouillard avec des caisses de marchandises anonymes écrasant tes frêles épaules. Au fond de tes yeux, des reflets d'eau sale, des images de rats crevés, de filles faciles. Ta vie désormais dérivant d'un entrepôt à un autre pour mendier du travail.

Quand tu reviendras, tu me retrouveras. Mais il sera trop tard. Je serai guérie. Un autre aura pris toute la place.

C'est son visage maintenant qui se superpose au tien quand je cherche à te faire revivre. Son visage avec ses mouvements et ses teintes d'ailleurs, avec ses cheveux d'orage. Son visage bien réel qui me saisit au plus vif sans me laisser la moindre défense. Des bouffées de chaleur et des vagues de frissons imprévisibles quand il est là. L'impression d'être à nu. Je ne veux pas me soustraire. J'aime ce vertige.

Jimmy. Il est arrivé depuis quelques semaines seulement avec ses parents. Un couple de nomades pareils à des oiseaux migrateurs qui s'installent dans le paysage quand l'automne arrive. Ils vont de ville en ville à la recherche d'une attache temporaire qui leur permettra de survivre jusqu'à la prochaine escale. Chaque

année, ils s'embarquent pour les cueillettes en Ontario. Les bagages s'entassent dans le train. Tout l'été à courber l'échine comme des esclaves. Chaque année les ramène devant des rangées de plants de tomates et de concombres qu'ils doivent remonter et remonter jusqu'aux gelées, accumulant les frustrations et les colères. Avec toujours rien devant eux qu'une autre année à remonter.

Jimmy. Il entre sans frapper un matin. On révise des règles simples. Accord verbe-sujet. Toujours il s'en trouve pour ne pas se rappeler les lois fondamentales de la grammaire. Le cours tire à sa fin. Le verbe vivre est sur le point de s'accorder avec le pronom personnel "je". "Je vivais dans le noir."

Alors il est entré. Une apparition soudaine au milieu de la classe. Jimmy. Il ne dit pas "bonjour-excusez-moi." Sa démarche nonchalante qui ne craint aucun de nos regards. Sa chemise largement ouverte offrant sa large poitrine. Provocante, indécente. L'impression d'être ailleurs tout à coup. Je ne reconnais plus les lieux. Je le revois qui remonte la rangée du centre jusqu'au fond. Silence. Nos yeux capturés par lui. Je tente de reprendre mes explications mais je bredouille. Je ne me souviens plus pourquoi il faisait si noir dans mon histoire ni ce que faisait mon "je" avant son interruption. Cela me semble si ridicule tout à coup de vivre dans le noir quand il fait si clair devant. "Je suivrai désormais la lumière." Les élèves aiment la nouvelle histoire. Ils trouvent le bon accord.

Les corridors se vident. La grande masse informe se désintègre petit à petit. Les autobus s'en vont avec leur cargaison de jeunesse à semer aux quatre coins de la ville.

Jimmy habite près de l'école, dans un bloc-appartements de l'autre côté des rails. Je l'ai vu empruntant un sentier derrière le centre d'achat. Il ne lui faudrait guère que quelques minutes pour se rendre ici car il avance à grands pas à travers les herbes jaunes. Mais il ne se presse pas. Il n'aime pas l'école avec ses règlements et ses obligations. Alors, il s'amuse à chasser les feuilles mortes qui s'accumulent le long de son passage. Il crée un mouvement artificiel pour faire voler les taches de couleur en tourbillon devant lui. Ensuite, il fend le cercle qu'il crée pour se donner un plaisir qui m'échappe encore. De destruction, sans doute. Mais de quoi?

Il regarde aussi le train, quand il passe. Il aime le train, son bruit de machines recouvrant les voix dans sa tête. Une expression de bonheur quand il n'entend plus les avertissements, les conseils, les reproches qui le bousculent pour le faire avancer.

Ca ne devrait plus tarder. Plus personne ne passe entre les casiers. Encore quelques bruits lointains de portes qui claquent.

Le silence maintenant.

Il doit fumer une dernière cigarette avant de monter. Il s'inquiète peut-être de ce que j'ai à lui demander ou des reproches que je serais en droit de lui faire à cause de ses travaux qui sont pitoyables et de ses retards constants.

C'est un élève indiscipliné. Mes confrères le détestent et cherchent à le prendre en faute. Ils surveillent ses allées et venues. Epient ses conversations. Ils le craignent à cause de son dossier qui a voyagé d'école en école avec toujours plus de notes inquiétantes sur son comportement. "C'est un fauteur de troubles, un mauvais exemple" Je suis la seule à le défendre contre leurs préjugés et leurs papiers. Il n'a pas encore posé de geste répréhensible. Je leur dis que c'est la jeunesse. Qu'il sera bien assez tôt pour devenir vieux et grincheux comme eux. Alors ils se pâment de colère contre moi. Ils jouent les prophètes de malheur et me prédisent des ennuis si je m'entête à jouer les "nourrices". "Ces oiseaux-là ça ne revient pas, ça finit dans les prisons ou avec une balle entre les deux yeux!" Ils voient des drames partout.

Ils se plaignent à André qui les écoute et fait des commentaires pour leur faire plaisir. Mais ça ne sert à rien. André ne prendra pas de décision contre moi.

Il m'a mise en garde lui aussi. Trop tôt, qu'il dit, pour me lancer dans une autre histoire. Attendre que le scandale soit

oublié. Attendre que tu sois revenu pour raconter mon innocence. Attendre qu'on n'en parle plus. Attendre.

Il veut que je m'abstienne de toute activité à l'école. Que je laisse tomber le théâtre pour cette année parce qu'il y a trop de réticences à la direction, trop de plaintes de part et d'autre. On argumente avec des chiffres. Les coûts de plus en plus élevés. Les heures de pratique que j'exige des étudiants, leurs notes qui baissent. Pas de défense possible contre les chiffres.

Ils sont jaloux. Depuis toujours. Pour ça qu'il se laissent étourdir par des additions. Pour me discréderiter. Ils ont peur de moi. Ils m'évitent. Pour ça aussi qu'ils répandent des histoires dans mon dos. Je les surprends souvent à parler de moi. J'entends leur mécontentement, leur mépris derrière la porte.

Je n'écouterai personne. Pas même André qui ne pourra rien me refuser encore cette année. Il acquiescera à leurs bavardages, comprendra leurs récriminations, partagera leurs réserves. Mais débloquera les fonds le temps voulu. Je ne lui laisserai pas le choix.

La troupe est déjà rassemblée. Ils n'ont pu m'empêcher de relancer l'activité à cause de la demande qui est trop grande chez les étudiants. Ils sont plus nombreux que l'an dernier. Beaucoup de filles qu'il faudra éliminer parce qu'il n'y a pas de place pour elles dans mon projet. Les faire démissionner les unes après les autres. Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une.

Leina s'est encore inscrite. Son nom en tête de liste. Leina que rien ne peut faire changer d'idée. Tout ce que je peux dire pour qu'elle comprenne que je ne veux pas d'elle, tombe devant son entêtement. Aucune de mes raisons ne la touche. Elle a tant insisté, piétiné, menacé, que j'ai dû céder.

Beaucoup de projets et d'attentes de cette nouvelle entreprise. Ce sera ma plus grande pièce. A cause de Jimmy. Ce garçon m'inspire des décors et des scènes comme jamais je n'en avais imaginés. Des éclairages, de la musique, des salles bondées, le public émerveillé. Les applaudissements recouvrant la ville pour me rendre justice.

Ce silence dans les corridors. Il me désarme. Pourquoi n'arrive-t-il pas? Il avait peut-être un cours d'éducation physique à la dernière période. Il sera encore au vestiaire. Les autres l'auront laissé seul. Ses vêtements pêle-mêle entre les casiers. Il est sous la douche à rêver qu'il est ailleurs où il fait soleil. Il ne se doute pas de ce que j'ai à lui offrir. Ses pieds dorés adhèrent aux céramiques froides.

M'approcher de lui et le regarder à son insu. Le jet qui le frappe en plein cœur. L'eau qui bouillonne sur sa poitrine et le recouvre de sa brillance mouillée. Jimmy éclatant sous l'éclairage des fluorescents. Ses gestes lents dans l'eau qui coule. Ses muscles se détendent. La courbe de ses reins, de ses hanches. Le

savon qui circule comme une longue caresse. Une large coulée de mousse dévale sur son ventre, et s'écoule à l'intérieur de ses cuisses chaudes. Il s'abandonne au plaisir sur son épiderme. Ses yeux sont fermés. A qui pense-t-il?

Me glisser doucement jusqu'à lui. Ma main se confondant avec l'écume blanche parfumée qui descend sur son ventre. Il aime cet attouchement de dentelle. Son corps se tend avec toute sa vitalité qui monte au centre de lui.

Tout le monde le verra. Dressé fièrement devant eux avec sa force d'homme. Je le veux comme acteur principal. Mon texte choisi pour lui. En fonction de lui qui est comme un dieu au-dessus des mortels. Caligula de Camus. Une pièce pour les ébranler avec leurs convictions trop respectables. Une pièce pour rendre gloire à la vie nouvelle qui commence avec lui.

Caligula, ce jeune empereur romain dont l'histoire n'a pas compris le projet. Caligula et sa révolte contre l'absurdité de la vie. Qui n'acceptait pas qu'on meurre sans être heureux. Il veut la lune. Rien de moins que la lune. Tu te rends compte! L'impossible rêve. N'est ce pas magnifique? Vouloir la lune de nos jours, quand tout est si raisonnable. Quand tout est si calculé. La lune avec sa pureté irréelle.

J'imagine les oppositions quand ils sauront que je les défie avec leurs arguments plats. Mais ce n'est rien à côté de leur étonnement quand ils connaîtront la démesure de mon projet. Leurs

hauts cris quand ils apprendront la nature de mon ambition. "Elle encourage le vice, l'immoralité, le crime, c'est une folle!" Et moi, moi je rirai d'eux. Des idiots! Voilà ce qu'ils sont. Des idiots.

Ils ne peuvent comprendre, bien à l'abri qu'ils sont, derrière leurs visions pragmatiques du monde. Ils ne savent pas ce que c'est que de ne plus rien voir devant soi que les départs qui sont comme la mort, l'incontournable mort de toute chose que l'on aime. Ils ne peuvent concevoir qu'on devient fou parce qu'on est malheureux, parce qu'on n'en peut plus d'être impuissant face à tout ce qui s'en va.

Moi aussi je veux la lune. Je n'attends plus après toi qui es comme un mort. Je n'attends plus les permissions. C'est moi qui donnerai les couleurs maintenant. Parce qu'il y a lui avec son corps de chair qui sera là dans quelques instants. Et parce qu'il y a lui, je parviendrai à vaincre l'impossible.

Une fin tragique. Comme la vie. Ne finit-on pas toujours par être assassiné par la maladie, la vieillesse ou n'importe quoi? Ne sommes-nous pas tous des condamnés? Tu comprends. Toutes les histoires se terminent dans la terre. Les belles princesses deviennent laides et meurent. "C'est ça la vie, Jos." L'art seul peut justifier l'impossible rêve de vivre. Ou la folie.

Jimmy sera merveilleux dans le rôle du jeune empereur. Toi, tu n'aurais pas su à cause de ton regard qui est comme une peau

trop fraîche qui n'a pas encore touché le fond de la souffrance et de la solitude. C'est un peu son propre rôle que je lui demande de jouer. Le refus de l'ordre comme refus de son destin. Avec un peu de technique, il parviendra à convaincre le monde de la justesse de mon entreprise. Ils viendront me chercher pour la Maison de la culture.

Je l'aiderai à s'incarner dans mon rêve. Grâce à sa présence incontournable, il sera le signifiant vivant de ma quête de l'impossible. Nous répéterons sur l'heure du midi. Je ferai sortir les mots de sa bouche comme s'ils provenaient d'une autre dimension. Nous répéterons après la classe. Ses gestes, comme un langage intemporel, universel. Nous répéterons chez moi. Il aimera les visions que j'allumerai et nous descendrons la lune.

Je ne suis pas inquiète. Je ne me laisse pas déranger par l'horloge qui avance trop vite. Il s'habille. Remet ses pantalons, ses bas, sa chemise. Ses cheveux encore humides. Il s'en vient.

Il acceptera mon offre. C'est pour ça que je suis ici à l'attendre derrière ces piles de feuilles. Pour lui proposer un autre destin qui sera à sa mesure et pour qu'il m'entraîne avec lui dans son ascension. Mais il ne doit pas voir l'excès de ma demande. Il ne doit pas savoir qu'il m'inspire au-delà des limites du raisonnable. Il ne comprendrait pas ma démesure. Il

est trop tôt. L'écart est trop grand entre nos conceptions de la réalité. Nos révoltes ne se jouent pas avec les mêmes images.

Un rôle pour lui. C'est ça que je lui dirai pour l'amener jusqu'à moi. Je trouverai les mots pour le convaincre. J'abattrai toutes les excuses qu'il me proposera pour se soustraire. Je saurai le faire rire pour l'engourdir, pour le tenter, pour l'attirer. "Le texte?" Facile à apprendre, le texte. De répétition en répétition, les mots entrent dans le corps. "Jamais joué." Mais tu joues déjà. Quand tu poses pour me provoquer. Quand tu crânes pour cacher ta peur de l'avenir. "Pas envie d'être acteur". Seul moyen d'échapper à la pesanteur, petit. La vie la mort, les grandes passions. Devenir plus grand que soi-même. Il s'approchera, s'approchera....

Il est peut-être retourné chez lui. Il aura oublié son argent ou bien il aura voulu revêtir un autre chandail pour se présenter. Il se hâte de faire l'aller puis le retour car il sait qu'il est attendu. Il entre dans sa chambre. Son lit est défait. Le désordre dans tous les coins. Il cherche. Pas dans les tiroirs.

Qu'il se dépêche! Le temps passe. Les copies plates encore devant moi. Et les murs crémeux de la pièce. "Cherche!" Pas sur le lit. "Mais cherche donc!" Il ne trouve pas. "Réfléchis, allons, dépêche-toi! Tu as rendez-vous!" Il y pense tout à coup. Dans l'armoire. Voilà. Il a trouvé. Il s'en vient. Il court. Il sera là dans quelques pas.

J'ai tout mon temps. Rien ne m'attend. Je pourrais rester ici toute la soirée à corriger ou à penser à toi et à lui qui êtes comme les deux côtés d'une même médaille. Je pourrais travailler sur ma pièce, préparer les ateliers. Je pourrais lire jusqu'à très tard. Tu vois bien que je ne suis pas pressée. Que je n'ai pas de raison de m'inquiéter. Je n'ai pas peur qu'il m'ait oubliée. Pas pour ça que je suis nerveuse. Il s'en vient. Je l'attends.

Qu'est-ce que je ferais à la maison? Je n'ai plus de maison. L'école devenue mon chez-moi maintenant. Je suis une exilée. Pour ça que j'installe peu à peu mon espace entre ces murs, dans la mouvance de la masse étudiante. C'est encore préférable à la présence continue de ma soeur qui m'envahit malgré les avertissements et les menaces. Rien ne peut la chasser. Ses yeux toujours qui me questionnent. Ses yeux de débile qui ne comprennent pas, qui me poursuivent où que j'aille. Impossible de faire abstraction d'elle. Elle est là. Incontournable.

Ma chambre est mon ultime refuge. Mais je la sens constamment derrière les murs. Ses pas lourds qui traînent. La télévision sans arrêt qui joue toujours trop fort. Le grignottement perpétuel de sa bouche. Elle se cache à peine. Les graines que je retrouve partout.

Elle sort aussi, malgré mes interdictions. Il faudrait l'attacher ou la mettre en cage pour la contrôler, pour l'empêcher de se répandre partout. Des gens me questionnent à son propos. J'ai honte. Je change de sujet.

Je rêve qu'elle s'empoisonne ou qu'elle s'étouffe avec les saletés qu'elle engouffre à longueur de journée. La trouver morte un soir en rentrant à la maison. Les yeux grand ouverts, le teint livide. Mais elle respire la santé. Pas une grippe n'ose s'y accrocher. Pas un écoulement de nez. Rien. Aline, solide comme un roc.

Paul donnera bientôt des signes de vie. Il aura besoin d'argent. Il a toujours besoin d'argent. Il viendra sonner à la porte. Sa face misérable à ce moment-là, quand il devra mendier mon aide, longeant les murs, prenant une voix mielleuse. Ses résolutions, ses promesses, ses plans pour me rembourser quand je sortirai mon portefeuille. Ses remerciements confus quand il tiendra les billets dans sa main. Sa fierté retrouvée lorsqu'il fermera la porte derrière lui.

Mais avant de laisser glisser les billets dans sa main, il faudra qu'il accepte de ramener la débile avec lui. Je la sortirai de son lit encore engourdie avec sa tête échevelée. Je la pousserai dans sa voiture. Ses vêtements, ses objets que je lui jetterai pour qu'elle disparaisse le plus vite possible. La nausée au contact de sa peau. Tout désinfecter après son départ. Ver-

rouiller la porte pour qu'elle ne s'introduise plus jamais ici.
Changer les serrures. Paul viendra bientôt.

Il ne m'a pas oubliée. On a rendez-vous. Quelqu'un le retient. Un autre garçon de son âge qui lui demande de l'argent. Jimmy lui explique qu'il est pressé, qu'il est déjà très en retard. Mais l'autre ne veut pas comprendre. Il lui propose des disques et d'autres objets. Jimmy dit non. Il n'a pas le temps. Mais l'autre s'accroche, insiste. Alors Jimmy se fâche. Sa voix monte puis s'abat sur l'autre. Le voilà libre maintenant. Jimmy reprend sa course. Il va tourner le coin d'une minute à l'autre. Il va apparaître...

Je suis trop nerveuse. Je ne dois pas m'inquiéter. Il viendra. Mais cette classe vide, avec ce silence. Comme si tous les êtres vivants avaient été soufflés d'un seul coup. Comme s'il ne restait que moi dans l'univers, avec la poussière qui s'accumule, avec des bribes de souvenirs voyageant entre les tables. Là quelqu'un qui lève la main. L'autre qui parle à son voisin. Des restants de vie murmurant dans l'air et moi au milieu de ces visages fugitifs. Faire disparaître leurs yeux invisibles qui me confondent derrière les feuilles. Faire cesser leurs rires qui fusent des quatre coins de la pièce.

Me méfier de mon imagination quand le temps se fait de plus en plus lourd. Il viendra. Pas de raison d'imaginer le pire. Me calmer, sinon je n'arriverai pas à trouver mes mots. Marcher un peu, bouger, regarder par la fenêtre pour me distraire, pour voir s'il vient.

Autrefois, avec André. Les minutes interminables à guetter derrière les rideaux, à épier les bruits de moteurs, à imaginer son arrivée, ses excuses, nos retrouvailles. Et toujours la rue déserte. Toujours ce désir de plus en plus fort, exacerbé par l'absence.

Dans le corridor. Des pas qui s'approchent. Des pas qui ne sont pas pressés. C'est lui. Jimmy! Je le reconnais. Je savais qu'il viendrait. Corriger vite. Effacer les traces de l'angoisse sur mon visage. Mon crayon s'attaquant à l'objet de la quête. "La Lettre Volée".

"Oh pardon mademoiselle je ne savais pas je croyais que enfin quand vous partirez laissez la porte ouverte c'est pour l'aération."

Un concierge. Seulement un concierge avec sa grosse tête noire dans l'embrasure de la porte. Je déteste les concierges qui ouvrent les portes sans frapper, qui sont comme des charognards après l'école.

Jimmy! Où est Jimmy? Qu'est-ce qu'il fait? Il aurait donc suivi l'autre garçon. A moins... A moins que ce ne soit une fille avec ses désirs de fille. Avec son corps chaud, ses seins ronds et doux comme un ventre d'oiseau. Il marche à côté d'elle. Ils se tiennent par la main. Il respire son odeur de fille. Il la serre contre lui. Il va l'embrasser à travers les herbes jaunes qui dansent entre leurs jambes.

Et moi. Moi. Qu'est-ce que je fais ici? Oubliée. Cette table froide. Cette pièce glacée. Et du papier. Rien que du papier. Je ne pleure pas. Une poussière dans l'oeil. Partout des saletés invisibles.

M'en aller chez moi. Plus rien de possible ici maintenant, à cause de la vilaine tête du concierge. Je ne corrigerai pas ce soir. Tout jeter au panier. Ou bien leur mettre des notes au hasard. Des zéros comme des coups de couteau. Au hasard. Des zéros pour tout le monde. Parce que personne ne comprend.

M'enfermer dans ce qui reste de chez moi. Ma chambre comme un cratère au centre du monde. Essayer de te retrouver. T'écrire peut-être. Des lettres que tu ne liras pas. Enfermer ton image avec moi. Te forcer à exister à nouveau. Pour ne pas tout perdre.

Peut-être que c'est possible qu'on soit pareil comme avant même s'il y a eu tout ce temps qui a passé avec de la distance entre nous. Peut-être que ça se peut de faire comme s'il y avait pas Rémi ni Pauline ni la chicane. Il suffirait juste de faire comme s'il était rien arrivé même si je suis seule dans la maison avec ma tête qui arrête pas de se rappeler des souvenirs qui font de la peine.

Paul dit que l'amour dans un coeur, c'est comme une roche dans le fond de l'eau. Même s'il y a des orages et toutes sortes d'avaries pour endommager, l'amour reste là, parce que c'est un sentiment qui est plus lourd que tout ce qui bouge autour. Les sentiments, ce serait quelque chose qui change pas.

C'est une belle image qui me fait plaisir parce que je suis contente de savoir que Paul m'aime encore et que je serai toujours sa "soeur d'amour" comme il m'a appelée au téléphone tantôt. Mais pourquoi je me sens triste quand même alors que je devrais être heureuse avec une envie de chanter et de dire à Rémi que c'est réglé maintenant avec mon frère, même si je suis encore ici sans lui?

Quand j'ai décroché le téléphone et que j'ai entendu la voix de Paul, il y avait tellement d'émotions dans ma poitrine que j'ar-

rivais pas à sortir des mots. C'était comme il disait. Comme une roche, mais sur ma poitrine. Une grosse roche tellement lourde qu'elle m'écrasait. J'aurais aimé être à côté de lui ou dans ses bras puis l'embrasser. Mais il y avait juste sa voix qui passait dans les petits trous du récepteur et c'était pas suffisant pour me faire du bien. Puis maintenant que j'ai raccroché, il y a sa belle voix toute chaude autour de moi, mais en même temps, la voix sur la galerie à travers la porte.

Paul était heureux de me parler. Il avait beaucoup de choses à me raconter sur sa nouvelle vie avec Francine. Il parlait vite et riait de ce qu'il disait dans ses phrases. Il avait tellement de plaisir avec ses amours qu'il avait pas le temps de m'écouter. Il avait jamais fini, avec toujours des détails à ajouter. Surtout quand c'était au sujet de son sexe et de celui de Francine qui est toujours prête. Il dit que c'est surtout dans la cuisine que ça l'excite pour faire l'amour. Quand elle épluche les pommes de terre. Elle porte jamais de petite culotte quand ils sont ensemble. Paul aime quand elle porte pas de petite culotte.

Je l'aime mon frère Paul. C'est sûr que je l'aime parce que je pense tout le temps à lui quand je suis seule avec rien à faire. C'est pour ça que je riais un peu. Pour lui faire plaisir à son amour-propre. Mais c'était pas vraiment drôle d'entendre qu'il est aussi heureux avec son sexe parce que moi je suis toute seule. Quand je me couche, je suis seule. Quand je me lève. Toute la journée aussi je suis seule avec la maison vide qui est de plus en plus pleine de poussière. Mais lui, il est avec elle.

Puis il s'ennuie pas, à cause de son sexe qui efface le temps. Il pense pas à moi tellement il a du plaisir.

C'est seulement quand je vais chez Rémi que c'est différent, parce que je peux parler d'autre chose et que je réussis à moins m'ennuyer. Mais c'est pas une vie pour une femme de jouer aux cartes avec les voisins toute l'après-midi avec rien d'autre à faire.

Peut-être... Peut-être que je suis pas une vraie femme parce que je suis trop grosse. Une vraie femme, c'est comme Francine. Ca fait l'amour. Ca...

Rémi, c'est quelqu'un qui devine des choses que j'arrive pas à dire parce que c'est trop loin dans ma tête pour que je m'en aperçoive et parce qu'il y a trop de sentiments désagréables. Il connaît pas Paul et je lui en ai parlé juste un peu. Que c'était mon frère jumeau, qu'on habitait ensemble avant, qu'on s'entendait bien et que je m'ennuyais de lui. Rien que des mots ordinaires. Mais quand Rémi me regarde avec des questions, on dirait que c'est autre chose qu'il entend quand je parle. Des choses que j'ai jamais dites à personne et qui étaient un secret entre moi et Paul.

Un frère puis une soeur, c'est pas supposé faire des caresses en-dessous du linge avec des mains partout. Moi je voulais pas, même si c'était agréable et que j'avais des frissons. Je disais "Non Paul, c'est pas bien". C'est seulement quand on n'est pas parent

qu'on a le droit. A la télévision, on n'en voit jamais des frères et des soeurs qui se caressent. Mais Paul disait que c'était pas grave, que personne le saurait à cause du secret, que c'était pour me faire plaisir. Paul, il aimait pas que je le contrarie avec des objections quand il avait des idées bien à lui. Peut-être que c'est à cause des objections qu'il aime mieux Francine qui n'en a pas, elle, d'objections, parce qu'elle est pas sa soeur.

J'ai rien raconté à Rémi sur ces affaires-là du passé. Mais c'est comme s'il savait. Surtout quand il arrête de parler, avec ses yeux sur moi. Il dit que c'est pas normal de s'ennuyer autant de son frère.

Quand il me questionne, je sais pas quoi faire avec mes mains qui sont pas raisonnables avec des mouvements que je contrôle pas. C'est mieux que je change de sujet ou bien que je m'en aille, parce que je suis pas bien avec des impressions mêlées à l'intérieur.

Rémi pense que je devrais me faire un "chum" par ici, un "chum" qui serait gentil avec moi et qui m'amènerait sortir avec lui pour me changer les idées. Avec un "chum" il dit que je m'ennuierais plus de Paul et que ce serait mieux pour parler d'intimité, parce qu'avec lui et Claudie, c'est un peu gênant.

Je voudrais bien être un couple comme les autres. Surtout quand je vois des belles histoires d'amour à la télévision. Des couples

qui s'embrassent avec la bouche ouverte. Mais il y a personne qui m'intéresse à cause des défauts.

Alors je dis que c'est difficile de faire des rencontres intéressantes parce que Pauline veut pas que je sorte et que c'est pour ça que je peux pas connaître quelqu'un. Parce que j'ai pas le droit d'être comme tout le monde. Rémi a ses yeux qui me croient pas dans ce temps-là. J'ai pas d'autre excuse pour expliquer parce que je sais pas pourquoi j'ai pas envie des hommes.

Je sais pas si c'est possible d'être comme avant et de faire comme s'il y avait rien eu entre Paul et moi pour faire de la peine. Je sais pas mais je pense que même si on le voit pas et que même s'il laisse pas de vraies traces avec des cicatrices tout de suite, le temps, c'est quelque chose qui passe pas inaperçu. Et puis, tout ce qui est dedans, ça change aussi. Peut-être que le Paul qui m'a parlé tantôt avec sa belle voix c'est pas le même que je me rappelle.

*

Il aurait pas dû raccrocher tout de suite, sans me laisser le temps de finir ma phrase pour lui expliquer que je l'aime encore et que je suis d'accord avec les roches au fond de l'eau qui sont comme des sentiments qui bougent pas malgré les orages. J'ai pas changé dans mon amour pour lui, parce que c'est mon frère. Seulement je voulais réfléchir.

J'ai pas dit non. C'est juste parce que c'est plus pareil à cause de la distance et du temps. C'est pas vrai que je suis une rançunière et une égoïste. Il pense que c'est Pauline qui m'a monté la tête et que je suis rendue comme elle. Mais il se trompe, parce que je lui parle pas, à Pauline. Elle est jamais là ou bien elle se sauve dans sa chambre en verrouillant sa porte.

Paul se fâche toujours quand j'ai des explications. Il trouve que c'est trop long pour démêler les mots et que je pense pas assez vite. Je suis pas bonne avec les mots. Quand je parle, c'est jamais ce que je veux dire qui sort en premier. Mais quand c'est sorti de ma bouche, je peux pas empêcher les phrases de dire autre chose. Alors il faut que je parle longtemps pour mettre les bons mots un à côté de l'autre. Paul veut pas écouter jusqu'à la fin de mon idée et c'est pour ça qu'il peut pas comprendre.

On a le droit de réfléchir pour savoir ce qu'on pense. C'est normal de réfléchir avant de faire quelque chose d'important comme prêter de l'argent parce qu'après, ça peut faire de la chicane, et j'en ai assez de la chicane. Presque tous les films ont des chicanes à cause de l'argent.

Je voudrais bien lui en prêter de l'argent, à mon frère, mais je suis pas beaucoup riche avec un peu d'économies. C'est pas parce que j'ai pas confiance en lui, comme il m'accuse, à cause de l'influence de Pauline. C'est juste que j'en ai besoin aussi de mon argent.

Il me croit pas parce que Pauline me demande pas de pension pour habiter chez elle. Mais ça me coûte cher quand même parce qu'elle achète plus rien dans la maison. Elle mange presque jamais ici. Elle est devenue tellement maigre, avec une peau grise, qu'on dirait qu'elle vient d'une autre planète comme dans les films de science-fiction. C'est pour ça qu'elle pense pas à faire d'épicerie. Mais moi, je suis pas capable de vivre sans manger comme elle. Je fais le marché au dépanneur à côté parce que j'ai pas de voiture pour mettre les sacs et aller plus vite. Au dépanneur, c'est plus cher et il me reste pas beaucoup d'argent de mon chèque.

Peut-être que si c'était pour lui tout seul, parce qu'il a pas assez pour le loyer ou pour payer les factures en retard, ce serait pas pareil. Je lui prêterais mes économies. Mais c'est pour acheter un cadeau à sa Francine qui arrête pas de dépenser tout le temps pour des nouveaux souliers et des petites jupes pour exciter les clients au bar où elle travaille. Paul dit que c'est payant que Francine montre ses cuisses, parce que les clients se sentent plus riches dans leurs poches quand ils voient de la peau qui marche à côté d'eux.

Il veut lui acheter un manteau de fourrure. Pour qu'elle se promène toute nue dedans. C'est ça qu'il a dit avec un rire qui est sérieux. Il voudrait qu'elle se promène nue dans son manteau devant tout le monde, parce qu'à la maison, c'est plus suffisant pour l'exciter. Il est trop habitué maintenant pour avoir de

l'effet juste sans les petites culottes. Il voudrait l'amener à la messe de minuit toute nue dans son manteau. Il dit que ce serait le plus beau Noël de sa vie, avec Francine toute nue à travers du monde qui prient et qui savent pas qu'elle est juste dans sa peau à côté d'eux. Il dit que ce serait une bonne blague. Moi je trouve pas ça drôle ces blagues-là, dans une église.

Les blagues, c'est compliqué, parce qu'il y a les états dans l'âme qui sont pas prévisibles pour celui qui veut faire rire les autres. Il y a des jours où on rit avec une histoire et d'autres jours où on rit pas du tout.

C'est comme le cousin de Rémi. Peut-être que je l'aurais trouvé drôle si on s'était rencontrés une autre journée. En jouant aux cartes ou en prenant une bière avec Rémi. Peut-être que j'aurais été contente de le connaître. Mais là, parce que j'avais des soucis à cause de Paul qui veut mon argent, j'avais pas envie de rire de rien.

Il est vraiment pas beau, son cousin à Rémi qui est venu en visite pendant que je parlais pour demander des conseils. Il lui ressemble pas à nulle part dans le visage, avec ses grosses lunettes épaisses comme des fonds de bouteilles. Rémi nous a présentés et a fait exprès pour qu'on soit assis l'un à côté de l'autre. Il s'appelle Tom.

Je voulais pas être à côté de lui parce qu'il me taguinais même s'il m'avait jamais vue. J'avais pas le goût d'entendre des

blagues à cause de mon problème qui prenait toute la place. Mais il arrêtait pas de m'appeler la vieille fille. Surtout quand il a su que j'étais la soeur de Pauline. Là, il a été très étonné avec ses yeux deux fois plus gros dans les fonds de bouteilles. Il connaît Pauline parce qu'il est concierge à la polyvalente. Mais il savait pas que Pauline avait une soeur qui restait chez elle. Il me regardait et il riait à cause de Pauline qui fait des cachettes. Personne sait que j'existe, qu'il a dit. Il connaît tout le monde là-bas et puis personne sait que je suis là. Elle a pas parlé de moi. Pas une seule fois.

Je voulais m'en aller pour pas entendre les mots sur Pauline qui est pas une femme comme les autres avec un caractère compliqué. C'est sûr qu'elle parle pas de moi parce qu'elle m'aime pas. Elle m'appelle toujours la limace avec d'autres mots qui sont pas beaux à voir.

Il a dit que ça allait faire rire le monde quand on saurait qu'elle cachait sa soeur chez elle comme une Cendrillon. Je suis pas d'accord pour qu'il fasse rire le monde avec moi, parce que je suis pas une Cendrillon. Je suis pas belle. Et puis j'ai des gros pieds. Et puis le prince, il voudrait pas de moi parce que je suis pas bonne dans le ménage.

Tout ce que je disais pour qu'il me laisse tranquille avec mon problème, le faisait rire. Ca me fâchait et puis j'aimais mieux partir. Alors il a dit "Tu t'en vas déjà ma blonde!" C'est pas vrai que je suis sa blonde. Je sors pas avec lui. Je l'ai dit à

Rémi quand je suis partie. Ton cousin, je l'aime pas. Je veux plus le voir. Rémi trouvait que c'était drôle aussi. Il a dit qu'il m'avait fait de l'effet tellement que j'étais rouge. J'aime pas quand il me fait des blagues avec son cousin pour qu'il soit mon "chum".

Il me plaît pas, Tom. Puis c'est à cause de lui que j'ai pas pu parler longtemps de mon problème. J'ai juste eu le temps de lui dire que Paul m'avait téléphoné. Il a fait des yeux comme quoi il était pas content parce qu'il aime pas mon frère même s'il le connaît pas. Je comprends pas comment on peut pas aimer quelqu'un juste à cause des impressions.

Rémi, il aurait pas voulu que je prête mon argent pour le manteau à Francine. C'est pour ça que c'était plus nécessaire d'attendre que Tom soit parti. Je trouvais que j'avais assez de bonnes raisons pour dire non toute seule.

Moi aussi, il m'en faudrait un, manteau, à cause du froid qui traverse. Et puis des bottes à la mode. Mais Paul veut pas comprendre. Ca le fâche que j'aie besoin d'un manteau pour être belle et puis pour pas avoir froid. Il dit que c'est pas nécessaire parce que la graisse, ça réchauffe, et que la mode ça donne rien parce que les grosses, c'est jamais à la mode.

Si je lui prête et puis qu'après il me reste plus rien, il faudra que j'attende un autre chèque et ce sera trop long sans pouvoir m'acheter de nourriture. Et puis Noël bientôt. Je voulais faire

un cadeau à Pauline parce que c'est trop triste un Noël pas de cadeau quand il y a toutes les belles décos partout avec les gens qui s'amusent.

Avec un cadeau qui serait comme une surprise, peut-être qu'elle m'aimerait un peu et qu'elle me parlerait plus souvent. Elle me raconterait ce qu'elle fait à l'école et pourquoi elle rentre tard si souvent. Pourquoi elle a enlevé le cadre au milieu dans le salon, qui fait comme un trou maintenant. Pourquoi aussi elle met beaucoup de maquillage.

Je pourrais lui acheter une trousse de couleurs. Ca l'aiderait à attraper un "chum". Ou bien du parfum.

Peut-être qu'elle voudrait que j'aille faire un tour chez Paul pour le jour de l'an. Je prendrais le train puis j'arriverais sans avertir pour lui faire une surprise.

Mais il y aurait Francine qui serait là, dans la cuisine, à éplucher des pommes de terre. Elle aurait pas de petite culotte parce qu'elle en porte jamais à la maison.

Pauline voudra pas me laisser aller. Et puis ça se peut pas à cause de la logique. Si je prête de l'argent, je serai pas assez riche pour me promener. Puis mon manteau et mes bottes vont être trop froids pour la grippe. Puis si je prête pas, Paul voudra pas me voir parce qu'il va être encore en colère à cause de l'argent.

Il faudrait un mot entre les deux. Qui fasse plaisir à Paul et qui me fasse plaisir à moi aussi. Mais j'en connais pas des mots qui disent oui et non en même temps. Et puis s'ils existaient, ces mots-là, Paul voudrait pas les entendre parce que c'est quelqu'un qui sait ce qu'il veut.

Peut-être que les sentiments de Paul, c'est pas la même sorte de roche que moi dans le fond de l'eau. On dirait que c'est une roche qui est plus fragile parce que j'ai toujours peur de la briser et de plus entendre sa belle voix au téléphone. Peut-être que les contrariétés, c'est comme de la vase autour des sentiments. Quand il y en a trop, c'est comme s'il y avait plus de roche parce qu'on peut plus la voir dans le fond.

C'est mieux de pas rappeler aujourd'hui pour lui donner ma réponse, parce qu'il est trop fâché et que j'ai pas fini de réfléchir pour trouver les mots d'explications. Une autre journée, peut-être que les sentiments vont être plus clairs et qu'il va écouter mes explications.

*

C'est trop tard maintenant. Je me suis dépêchée mais j'ai pas couru assez vite. Quand je suis revenue pour reprendre l'enveloppe dans la boîte aux lettres, il restait seulement les traces dans la neige. Des pas qui ont monté sur la galerie

pendant que j'étais chez Rémi, et qui sont partis vers la rue pour se perdre à travers les autres traces de pas. Avec mon argent.

Je pouvais pas savoir qu'il y aurait ce voyage à Québec. Je pouvais pas savoir que quelqu'un voudrait m'amener pour aller voir les Nordiques au Colisée. Je venais juste de déposer l'enveloppe dans la boîte sur la galerie. Puis là, quand Rémi a parlé que Tom voulait que j'aille à Québec avec eux, j'ai pris mon manteau sans dire bonjour pour rattraper mon argent qui s'en allait. Mais il était trop tard parce que le facteur est passé pendant que Rémi m'expliquait que Tom organisait un voyage.

Maintenant je suis devant la fenêtre à regarder tomber la neige qui recouvre toutes les roches jusqu'au printemps. C'est fini. Il y aura pas de manteau, ni de bottes, ni de cadeau. Je pourrai pas aller à Québec. Il y a rien que du blanc et du blanc partout.

Pourquoi j'ai pas dépensé mon argent plus vite. J'aurais eu plus rien à lui prêter, à Paul. On dirait que je le fais exprès pour avoir des ennuis.

Pourquoi j'ai pas écouté Rémi avec ses conseils de plus répondre au téléphone parce que Paul voudrait jamais comprendre et que c'était juste mon argent qui l'intéressait. C'est de ma faute parce que je suis trop stupide et que je comprends jamais assez vite. Le monde m'explique mais on dirait que les mots traversent ma tête sans rien laisser d'intelligent. Pourtant j'écoute avec

mes oreilles qui sont comme des antennes pour pas laisser passer les mots importants. Pourquoi ça comprend pas?

Je l'ai pas dit à Rémi parce que j'étais trop pressée de sortir. Mais quand il va savoir, il va être trop déçu de moi. Après, peut-être qu'il voudra plus me parler comme ami. Les gens aiment pas les personnes stupides. Surtout si elles sont grosses.

J'avais qu'à ne pas répondre au téléphone comme Pauline m'avait défendu. Mais ça me faisait tellement de plaisir d'entendre la belle voix de Paul même s'il me parlait toujours de sa Francine. C'est quand il a commencé à parler de lui prêter de l'argent que j'aurais dû arrêter de répondre. Mais il avait toujours des sentiments à m'expliquer qui me faisaient plaisir. Puis je pensais qu'il finirait par plus avoir besoin. Je me disais aussi qu'un jour, à force de lui faire plaisir, ce serait seulement moi qui l'intéresserais à cause des sentiments qui sont comme des roches.

Il appelait presque tous les jours depuis deux semaines quand Pauline était pas là. Mais c'était toujours pour parler de Francine qui est frileuse et qui mérite d'avoir chaud. Toujours Francine puis Francine puis Francine. Rien que des qualités et des compliments pour Francine qui serait belle dans son manteau, avec de la fierté pour montrer à tout le monde comme il est un homme chanceux.

Chaque fois il finissait par la même question, comme un supplice chinois sur la tête. "T'as-tu réfléchi au sujet de l'argent?"

Je voulais répondre "non" mais j'arrivais pas à le dire parce qu'il me laissait jamais finir ma phrase quand je commençais à expliquer.

"Noël s'en vient Aline ça me prend cet argent pour le manteau de Francine je te l'ai dit j'ai besoin de cet argent je peux plus attendre tu entends j'en ai besoin toi il te sert à rien tu peux me le prêter."

Mais moi aussi j'en ai besoin, Paul, de cet argent, que je lui ai dit ce matin. C'est parti tout seul sans y penser. D'un seul coup. Je m'en suis presque pas aperçue. Mais ça été terrible dans le téléphone. Sa voix était comme une explosion. Et moi j'étais debout avec le répondeur dans la main. Paralysée. Pareille à une statue de sel dans Sodome et Gomorrhe, avec les yeux grand ouverts.

"Mais à quoi tu penses ça fait un mois que je te dis que j'ai besoin d'argent pourquoi tu penses que je t'appelle comme ça puis que ça me coûte des interurbains puis tu comprends pas tu le fais-tu exprès pour pas comprendre qu'est-ce que je vais lui donner à Francine pour Noël tu y as-tu pensé à ce que je vais lui donner si j'ai pas d'argent je vais passer pour un trou-de-cul c'est ça que tu veux que ton frère passe pour un trou-de-cul puis que tout le monde rire de moi en ville?"

Mais non Paul, c'est pas vrai, que j'aurais voulu dire.

"Comment tu veux que je te le demande faut-il que je me mette à genoux et que je pleure tiens là je suis à genoux t'es contente c'est ça que tu veux m'humilier?"

Non Paul! Arrête!

"Qu'est-ce que ça te prend d'abord pour comprendre j'ai besoin de cet argent tu comprends tu comprends tu comprends-tu?"

Il arrêtait pas de parler. Plus il parlait, plus il criait. "T'as peur que je te rembourse pas c'est ça c'est ça c'est ça que t'as peur que je te rembourse pas c'est Pauline qui t'a monté la tête tu penses que je suis un trou-de-cul comme elle."

Je pensais rien. Je voulais juste pas entendre. Je voulais juste du silence pour être capable de penser encore aux sentiments comme des roches.

"T'es rien qu'une salope c'est toujours ça que t'as été une salope puis une sale égoïste tu penses rien qu'à toi ça te fais rien que je passe pour un trou-de-cul salope égoïste..."

"Oui! Oui, Paul. Oui je veux. Mais crie plus. Arrête de crier. Je t'en supplie. Je vais te le prêter. Oui, je te prête mon argent! Mais crie plus."

J'ai tout mis dans l'enveloppe avec son adresse. Je l'ai laissé dans la boîte avec le petit drapeau blanc. Et je suis parti chez Rémi pour plus entendre Paul dans ma tête. Puis quand Rémi a dit que Tom voulait m'amener à Québec avec eux, je me suis comme réveillée et j'ai couru à la boîte aux lettres. Mais il y avait juste les traces dans la neige.

On dirait que c'est juste là que j'ai compris que c'était l'hiver. C'était comme un choc. Le froid partout. La neige qui va tomber tellement longtemps que je me rappellerai plus de la terre. Et puis Noël bientôt. Avec seulement des restants à manger. Je pourrai pas faire de cadeau à Pauline pour lui faire plaisir pour une fois. Noël pas d'argent, pas de cadeau.

Je pourrai pas aller à Québec avec Rémi puis Claudie puis Tom qui a pensé à moi et qui est peut-être plus gentil que mon impression. J'ai jamais vu le Colisée avec la patinoire puis les joueurs qui courent derrière la rondelle. Je saurai pas s'ils sont pareils à la télévision, avec leur bâton puis leur gomme à mâcher. Il paraît qu'il y a pas d'annonce, au Colisée, puis qu'on peut tout voir en même temps. Les deux équipes sur le banc. Tout le monde qui regarde la rondelle en même temps. Tous les yeux et toutes les caméras pour guetter le petit rond noir qui fait gagner ou perdre.

Moi, je pourrai rien gagner parce que j'ai tout perdu. Je serai devant la télévision avec les mauvaises nouvelles pendant qu'eux

vont s'amuser avec des émotions excitantes. Après, ils vont dire "T'aurais dû venir. On a ri comme des fous."

Ce sera pas un beau Noël. Il y a toutes les belles lumières partout, avec des gens qui sont contents à cause de l'amour. Mais moi, je vois juste des anges avec des robes grises. J'aime mieux pas voir les lumières dehors. Paul pensera pas à moi quand Francine va être nue sous son manteau de fourrure pendant la messe de minuit. Il pensera juste à elle puis à ses fesses toutes rondes. Le petit Jésus non plus pensera pas à moi parce que j'ai plus d'argent. Ici, ce sera pas Noël.

Et puis l'hiver va être tellement long maintenant que toutes les roches sont recouvertes de neige et que les rivières sont gelées. Tellement long, l'hiver, qu'on se souviendra peut-être plus qu'il y a eu des roches. C'est seulement quand on va mettre le pied dessus qu'on va s'en rappeler. Quand ça va faire mal avec des blessures. Peut-être que les sentiments, c'est pareil. On s'en aperçoit seulement quand ça fait mal.

Ces menus mouvements sans arrêt. Battements de paupières. Rotations partielles du corps, de la tête. Soupirs. Chuchotements. Ils bougent sans arrêt dans la lumière du jour avec leur énergie toujours renouvelée. Ils font partie des choses qui vont et viennent, qui s'installent et repartent. Ils ne réalisent pas encore leur rôle dans l'univers.

Ils sont contrariés. Leurs têtes de girouette tournent pour fuir la page blanche. Vers la fenêtre, vers le voisin, vers moi. Ils ne pensent qu'à eux. Ils ne pensent jamais qu'à eux. Pas un seul ne se demande si j'ai envie de les voir, ni ce qu'il m'en coûte pour rester là devant eux alors que je voudrais partir d'ici et me réfugier dans ma chambre pour rassembler mes morceaux avant que je ne m'effrite complètement.

Mais je dois les surveiller pour qu'ils remplissent leurs obligations. C'est mon travail. Pas d'autre alternative pour eux et moi que de rester ici. Moi pareille à un chien de garde pour les obliger à noircir des feuilles avec des mots qu'ils ne comprennent pas encore.

Les crayons grattent le papier avec mécontentement. Ils maugréent et m'insultent derrière leurs lèvres, à cause de l'accueil inattendu que je leur fais. A les voir si désemparés, on croirait

que c'est la peste que je leur donne ce matin. Tout un poids d'actes et de conséquences dont je me décharge sur eux parce que c'est trop injuste d'être la seule à payer.

Menaces, reproches, excès d'autorité, refus d'entendre leurs arguments. Rien que de la colère qui sort de moi pour qu'ils se taisent et cessent d'être là, malgré leur présence. Pour que je réussisse à penser à toi pour que les choses soient un peu plus supportables.

Je ne sais pas si tu existes encore. Le silence plane sur ton nom comme une sentence sans appel. Peut-être es-tu mort pour de bon à l'autre bout du Canada. Ton corps gisant au fond du Pacifique avec les épaves encombrant les fonds marins, des poissons fous tournant autour de toi, se nourrissant de tes restes alors qu'il y a tant à manger autour. Ta bouche béante, articulant un cri éternellement muet. Tes yeux à jamais capturés par je ne sais quel spectacle d'horreur.

Mais j'ai besoin de toi ce matin. Besoin de cette idée d'un possible comblement, même lointain, qui me viendrait des impressions de bonheur déjà éprouvées par toi. Alors je te ramène sur la grève pour te redonner la vie. Je t'arrache aux algues et aux coquillages qui te retiennent au creux de ton exil. J'emplis tes poumons de mon oxygène et te redonne les couleurs de ma palette. Pour que tu me sauves de mon naufrage.

Je rentre des vacances de Noël. Des vacances interminables comme un séjour dans un cachot sans lumière. Longues journées inutiles où je ne trouve aucun repos. Impossible de lire à cause de tout ce monde qui s'amuse et qui s'aime sans moi qui suis si seule. Personne qui serait content de me voir.

Je les déteste tous. Et la limace qui m'observe, qui attend je ne sais quoi. Un cadeau sans doute? L'amener au restaurant? Un tête-à-tête toute une soirée avec ses yeux limoneux me suppliant d'accomplir je ne sais quel miracle de gentillesse. Soutenir une conversation sur les petits pois ou le steak haché? Jamais!

Si elle n'était pas là, au centre de ma vie, peut-être qu'en fermant bien les yeux, Noël aurait pu être une belle fête pour moi aussi. J'aurais réveillonné avec toi. Je me serais fait cadeau de toi. Sentir ton odeur, ta chair vivante à travers le papier.

Mais, derrière le décor, il y a toujours le bruit de ses pas qui traînent, de portes qui s'ouvrent. Elle rôde comme une maladie qui couve sournoisement. Et quand j'ouvre les yeux, c'est elle, la limace, que je vois. Mon imaginaire se désagrège. Il fait froid à nouveau.

Si je pouvais la mettre aux vidanges avec les objets indésirables. Pas un jour où je ne lui souhaite quelque malheur. Pas un jour où je ne pense à Paul qui vient la chercher avec sa vieille

voiture. Pas un jour où je ne maudisse ce couple de jumeaux pareil à un étau se refermant sur moi.

Plus de deux semaines à être dévorée par l'ennui, la rage, le sentiment de mon impuissance. Deux semaines à me contraindre à la patience, à me projeter dans l'avenir pour me soustraire au présent. Deux semaines à compter les jours, à me préparer à un nouveau départ, à projeter le retour en classe avec Jimmy reprenant sa place en face de mon bureau. Ensuite, le début des répétitions, les rencontres inévitables, les rapprochements probables. Mes désirs se réalisant un à un. La complicité se développant entre nous. Avec la confiance et la tendresse pareilles à une bulle d'intimité nous isolant du reste du monde.

Mais Jimmy n'est pas là. Il y a sa chaise qui est grise et froide. Et il y a cette idée de lui qui vacille dans le mirage qui s'entête à se fixer dans l'espace malgré l'évidence. Mes souvenirs chancellent et n'arrivent pas à recouvrir la structure d'acier. La couleur de ses yeux. La façon qu'il a de se tenir debout, de s'asseoir, de me provoquer ou de m'ignorer. Est-ce qu'il me regarde? Qu'est-ce qu'il regarde? La fenêtre peut-être, et le ciel qui est le même que là-bas, en Ontario, où il rêve de partir à nouveau.

Il faudrait briser le charme pour que se glissent d'autres visages. Mais il est toujours là. Par bribes. Les images clignotent dans ma tête comme un vieux film muet que je me repasse sans arrêt.

Je cherche dans les corridors, dans les rues. J'imagine que je le retrouve partout, qu'il m'attend, qu'il me guette.

Quand il est là, je souffre de ne pas pouvoir lui dire "Je t'aime", de ne pas pouvoir le toucher ni l'embrasser sans susciter son mépris. Trop vieille pour être amoureuse. Mais quand il n'est pas là, je souffre encore davantage. L'univers est un immense trou noir où toi seul peux me porter de la lumière.

C'est pour ça que j'ai besoin que tu reviennes à travers mes simulacres. Parce que lorsque je me regarde dans la glace et que je vois mon visage avec ses allures de désert, j'ai peur que toutes les sources soient à jamais taries. Alors je joue. Et je t'attends. Et tout est possible à nouveau.

Plus de quinze jours à jongler avec son nom. Quinze jours à pousser les aiguilles du temps pour me rapprocher de lui. Et il n'est pas là. Incontournable absence. Tous mes espoirs sont en miettes. Je me vois plus fatiguée qu'avant. A bout de nerfs. Incapable de supporter quoi que ce soit. Cette urgence de te retrouver. Où es-tu donc?

Plus rien à l'horizon. Seulement une masse grise. Et eux, mes élèves qui sont là avec leur insouciance, incapables de concevoir mon désarroi. Je ne peux pas fuir. Il faut jouer mon rôle et ramener mon esprit ici maintenant. Devant la chaise grise.

Une fille à lunettes s'approche avec son papier. Des questions. Toujours il y a des questions qui se posent même quand tout est clair. Elle ne sait pas comment s'y prendre avec sa dissertation.

Je n'ai pas la tête à expliquer. Tout ce que je savais sur le sujet, tout à l'heure, au tableau. Tout ce qui me reste de mots sont pour toi. Il fallait écouter quand les signes sont passés sur la surface noire. Trop tard maintenant.

Elle attend que je la libère de son inquiétude avec d'autres sons qui lui montreront comment sortir de son silence. Inutile. Je n'arriverai pas à lui faire comprendre quoi que ce soit. Lui dire simplement que c'est ça, le but de l'exercice. Tâtonner dans la nébuleuse de l'esprit pour se saisir soi-même avec des lettres. De longs fils de lettres avec lesquels on se tisse une vérité.

Elle insiste. Ce n'est pas ça le problème, qu'elle dit. Ca ne va pas avec le langage. Les mots sont toujours à côté. Elle pense que les mots sont menteurs et qu'il n'y a rien derrière.

J'ai peur de répondre. Peur de sa logique. Ne pas entendre ses arguments. La laisser avec ses doutes pour sauver mes certitudes.

Elle est déçue. Ils sont tous désus. "Cessez de vous plaindre et travaillez!"

Jamais facile de reprendre le travail, de quitter le doux nid d'une existence sans parole, pour plonger dans le langage qui complique tout. Tellement plus facile de m'écouter raconter mes histoires ennuyeuses de participe passé pour continuer à rêvasser à leurs futurs amours antérieurs. Et bien non. On ne rêve plus. Ce matin, on atterrit dans l'enfer. Tous en même temps.

Jimmy n'est pas là. Sa chaise comme un vacuum au milieu de la classe. S'il ne revenait pas. S'il ne revenait jamais. Parti avec le train.

Qu'est-ce que je peux faire pour me consoler? M'immerger dans la glace jusqu'au printemps pour que ma souffrance fonde avec la neige et se disperse dans les égoûts? Me noyer dans l'alcool ou dans le travail? Me masturber jusqu'à perdre l'esprit? Me mutiler pour que mon mal se guérisse au peroxyde et à l'iode?

Te parler. Imaginer que tu me comprends, que tu me pardones. Imaginer ta tendresse qui m'enlève.

Mais cette chaise vide. Toujours cette chaise vide comme seule perspective. Tu imagines! On meurt partout dans le monde. Les ventres affamés, les ventres ouverts. Et moi je suis au bord du gouffre pour une chaise grise. Parce que ma scène de retrouvailles n'aura pas lieu. La catastrophe pour cette misérable structure d'acier. Je perds le goût de tout.

Même la Maison de la Culture et ses grenouilles ne m'intéressent pas. Plus envie de me venger. Toutes ces chicanes et ces intrigues pour la direction n'ont plus de sens si Jimmy n'est pas là.

Les travaux avancent vite maintenant. De vraies termites, ces gens-là, avec leur chapeau bleu blanc rouge. Des tonnes de brindilles de bois et d'acier qu'ils transportent à un rythme effréné. Tout est mis en oeuvre pour terminer l'érection de leur tour avant la fin du printemps. Les charpentes sont en place, semblables à un vaste système circulatoire avec artères et veines courant dans tous les sens. Ils prévoient ajouter deux pavillons circulaires à la base. Y seront donnés des cours et des ateliers pour les amateurs. L'art, disent-ils, doit se manifester dans toutes les sphères de la vie.

André est encore dans le sud avec sa légitime et sa couvée officielle, à se faire bronzer comme un lézard pendant que moi je gèle en dedans comme en dehors. André qui a une bague à la place du coeur. André que rien ne m'attache sinon cette amitié tellement pratique pour justifier son désintérêt de plus en plus évident. André le bourgeois, la grande gueule qui devait me soutenir, comme une petite soeur, contre l'ensemble des bien-pensants. Il me laisse me débattre avec ma tête affolée, avec mes langueurs insupportables. Avec ma déception qui est plus grosse que la polyvalente. Pas une carte postale. Pas un mot de sympathie.

Il a promis, quand il reviendrait. Une soirée. Une nuit peut-être. Qu'il revienne au plus vite! Il faut que quelqu'un m'entende pour m'empêche de couler. Personne d'autre que lui.

Il doit être malade. Normal d'être malade après des fêtes qui sont toujours épuisantes. Les microbes qu'on s'échange les uns les autres. Le froid plus intense. Les soirées interminables qui se succèdent sans laisser le temps de refaire ses forces. Il ne peut être que malade. Couché, fièvreux, délirant. Confondant les visages, les lumières du jour avec les néons. Et ses parents qui s'agitent autour de lui. L'inquiétude face à ses symptômes qui vont en s'aggravant. La main de sa mère relevant ses cheveux mouillés pour se poser quelques instants sur son front brûlant. Elle dit qu'il faudra consulter le médecin ou se rendre d'urgence à l'hôpital si la fièvre ne baisse pas. Elle dépose des comprimés sur la langue de son fils. Tient sa main pour lui donner du courage. Le père pense qu'il va s'en tirer tout seul parce qu'il est jeune et fort.

Ce ne peut être que cela. Jimmy est malade. Depuis plusieurs jours, il est au lit incapable de se déplacer. Autrement, il serait venu pour me saluer.

C'est à cela qu'il pense, maintenant, dans un moment de lucidité. Il imagine ma déception. Il voudra guérir vite pour me rassurer. Il se dépêchera de se reposer, dormant toutes les heures qu'il

lui faut pour chasser le mal, buvant à toutes les sources de quérison pour en finir au plus tôt. Quand il reviendra il aura un peu maigri. Ses yeux légèrement agrandis. Il sera content de me retrouver. Content que j'aie pensé à lui. Content pour tout ce que j'ai fait pour lui.

La reconnaissance. Pas d'autre thème de dissertation possible ce matin. Parce qu'on ne reçoit pas impunément. Je n'ai pas pris tous ces risques pour rien. Il faudra bien qu'il revienne, qu'il me donne des signes pour me rembourser de mes peines.

Ils n'ont pas le regard très reconnaissant en ce moment. Ils cherchent à se dérober à leur devoir en faisant des projets pour tantôt, pour ce soir, pour demain. Ils bavardent entre eux, partagent impressions, souvenirs, commentaires. Autant de façons d'échapper à la dette que je leur impose pour me payer.

Les obliger à la reconnaissance. Les menacer de sanctions. Trancher dans les notes déjà accumulées s'il le faut. Imposer des travaux supplémentaires. Ne pas leur laisser le choix.

Ils vont, bien sûr, me parler de Noël, de leur papa et de leur maman qui se sont sacrifiés pour eux. La solution la plus facile. Qui leur coûte si peu. Les "pauvres chéris" ont dû vivre assez d'émotions pour m'écrire au moins une page de reconnaissance!

Ils commenceront sans doute par quelques mots sur l'excitation autour des personnages synthétiques rassemblés dans la crèche synthétique sous l'arbre synthétique. Leur prose timide passera ensuite à l'échange des objets qu'on appelle les cadeaux. Quelques lignes pour la description des boîtes et du bruit qui en sort. Mais après? La reconnaissance? Comment décrire la reconnaissance?

Ils penseront alors aux photos prises pendant l'opération. Photo avant le cadeau: visage intrigué, les sens à l'affût des indices trahissant le mystère. Photo de la surprise saisie sur le vif avec l'expression inimitable de la joie subite dans sa plus pure démonstration. Photo après la consommation de la surprise. Regard éperdu de bonheur devant le sapin. Baisers aux généreux donateurs. Pour finir, photo avec le jambon ou la dinde. Photo avec la caisse de bière. Photo du chien qui ne comprend plus rien. L'échange est complété et tout le monde est content de soi. Paix et amour.

Je n'ai pas eu de cadeau. L'échange n'a pas été complété. Il n'a pas dit merci.

Il n'a rien demandé, c'est vrai. C'est moi seule qui ai pris l'initiative de lui faire ces cadeaux. Pour lui faire plaisir. Pour le séduire.

Juste avant de partir pour les vacances. Il vient me voir à mon bureau. Je lui remets ses notes pour l'examen qu'il n'a pas fait

et les travaux qu'il ~~peut~~ avait perdus. Il jette un regard sur les chiffres que je lui offre. Sa feuille reste tendue entre nous. Il ne dit rien. Mais il comprend qu'il ne pourra plus refuser maintenant, parce qu'il sait tout ce que je peux faire pour lui. Il hoche la tête. Il y a des signes maintenant entre nous. Il a des dettes envers moi. Il me laissera approcher.

Je le voulais dans ma pièce. Tu comprends. Je le voulais tellement que j'aurais fait n'importe quoi pour qu'il accepte de jouer le rôle. Il refusait. Tous mes arguments qu'il rejettait les uns après les autres. Rien pour le faire changer d'idée. Mais sans lui, à quoi bon continuer?

Je risque gros. Mon emploi. Ma réputation. Ma vie presque. Même André ne pourra pas me sauver si on me découvre. Mais personne ne saura. C'est entre lui et moi. Un secret qui nous lie.

Il reviendra. Quand il ira mieux. Il jouera mon scénario. Il sera mon empereur. Et tout sera à nouveau possible.

On les croirait à la torture. Comme si on leur arrachait les ongles pour les faire parler. Est-ce donc si difficile d'être reconnaissant? Avec tout ce qui est donné? La plupart n'ont presque rien écrit. Les crayons tournent dans les airs puis descendent sur le papier, prêts à rendre grâce enfin. Mais ils s'entêtent au dernier moment. Puis remontent à nouveau, la mine trop fière pour reconnaître leur dû. La ligne reste vierge.

Mais le temps passe. Et je suis encore là à attendre la reconnaissance qui ne vient pas. Ils se regardent les uns les autres avec une envie de rire croissante. Les menacer à nouveau pour qu'ils se dépêchent et tentent encore la traversée de la parole. Ce sera long mais ils finiront bien par reconnaître quelque chose.

Pourquoi sa mère ne m'a-t-elle pas dit, au téléphone, qu'il était malade quand j'ai appelé chez lui? "Je voudrais parler à Jimmy." J'ai un prétexte pour cacher mon désir que je n'arrive plus à contenir dans ma chambre. J'ai besoin d'entendre sa voix pour arrêter le mouvement. Mais Jimmy n'est pas là. "Je peux lui faire le message de la part de qui?" Pas de message. Jimmy devrait savoir que c'est moi, "la dame d'un certain âge", qui veut lui parler. Il pourrait me rappeler.

Mais s'il n'est pas malade, pourquoi cette chaise vide? Et s'il ne revenait jamais? J'aurais fait tous ces projets pour rien! L'échange n'aurait pas lieu. Mes cadeaux pour rien. Hors système.

Je pense trop fort. Ils ont abandonné leur copie et m'observent avec étonnement. Le faisceau de leurs regards figé sur moi. Des questions sur leur visage. Des réponses qui s'articulent dans leurs pensées. Je suis transparente. Reprendre mon rôle. "Qu'est-ce que vous avez à me regarder? Occupez-vous de vos affaires."

J'aurais dû m'apporter un livre pour me cacher. Le double rectangle de papier remonté jusqu'à hauteur de mes yeux pour dissimuler le trouble qui m'habite. Disperser mes pensées aux quatre coins de la classe pour ne pas me faire surprendre à nouveau. L'indécence des émotions quand elles se jouent hors de la scène. Aussi incompréhensibles que l'instinct d'une bête qui se languit.

Leina tourne autour de lui sans arrêt. Encore Leina. Toujours Leina. Comme une malédiction. Comme une interdiction.

Je les vois souvent ensemble à traîner entre les casiers et dans les rues. Ils se sont rencontrés ici, à l'école. Pendant un cours peut-être. Ils marchent pendant des heures, le soir. Devant les magasins, dans le parc. Ils se frôlent, se roulent l'un contre l'autre sous les lampadaires. Riant des passants trop pressés. Riant de moi quand je n'arrive pas à bien me cacher. Ils s'embrassent aussi. En pleine lumière. Leur étreinte sauvage. Leurs mains qui disparaissent. Ils brûlent de désir. Elle l'aime. Elle est si belle quand elle l'aime, quand elle bouge, quand elle respire pour lui. Quand elle est là, devant lui, entre nous deux.

Je les suis parfois dans la froideur du soir. Les mains agrippées au volant de ma voiture pour ne pas basculer. Je reste prostrée devant le spectacle de leur insoutenable bonheur. La jalousie me ronge. Je n'arrive pas à me résigner à les laisser ensemble sans moi.

Elle veut jouer Caesonia. C'est ma meilleure actrice. Caesonia. Un rôle pour elle qui comprend tout, qui aime sans condition. Merveilleuse, Leina, dans la peau de Caesonia. Elle est toujours juste, émouvante, superbe. Elle a tout pour elle, Leina.

Jimmy n'est pas malade. Sa maladie, c'est elle. Pour ça que je ne peux pas la garder dans la troupe. Parce qu'avec elle, il est comme un petit garçon qui n'a pas l'habitude de rire. Il devient timide. Malhabile. C'est à peine s'il sait marcher. Il n'est pas fait pour être heureux. Jimmy n'est pas beau avec le bonheur dans les yeux. Il ressemble à tous les autres de son âge qui longent les murs avec leur rêve de tendresse secrète. Ses paroles résonneraient comme des miaulements alors que je veux des rugissements de lion pour faire trembler les spectateurs dans leur petit quotidien absurde.

Il ne saurait être Caligula s'il y a Leina. Mon Caligula ne peut pas être heureux pour les simples yeux d'une jolie fille. Jimmy serait incapable d'étrangler cette superbe Caesonia, avec cette tête de toutou langoureux. Ses mains refuseraient de se resserrer autour de son cou fragile. Il n'aurait qu'envie de fuir et de la mettre à l'abri du monde.

Il n'y a pas de place pour Leina et son amour. Il faut que je me débarrasse d'elle. Cruelle. Je serai cruelle. Pour que Caligula soit. Parce que l'amour, ce n'est rien. Il n'y a que l'art qui soit vrai. Tout le reste est une question de temps.

Je n'ai pas à me justifier. "Tu es insupportable!" Voilà ce que je lui dirai. "Tu es insupportable, Leina. Je ne veux plus de toi. Va-t'en!" Elle ne comprendra pas. "J'en ai assez de tes rires et de tes plaisanteries. Tu déranges tout le monde. Tu me déranges." Elle niera tout. Dira que je n'ai aucune raison de me plaindre.

Cruelle. Il faudra que je sois cruelle. Que ma voix soit sans appel. "Tu es mauvaise actrice. Tu déclames comme une idiote. On rit de toi." Elle sera touchée en plein cœur. Je ne verrai pas les larmes dans ses yeux. Je resterai cruelle. Pour mon Caligula.

Ils me regardent à nouveau. Mes pensées encore qui s'inscrivent sur mon visage qui est comme un livre ouvert. Ma colère qui monte. Ma détresse folle. "Cessez de me regarder!"

Ils continuent. Ils le font exprès maintenant. Il n'y aura donc pas de reconnaissance aujourd'hui? "Qu'est-ce qui vous prend? Faites vos dissertations! Vous entendez!" Ils s'emballent. Les voix montent. Ils rient. Ma voix ricoche sur les murs sans les atteindre. Rester calme. Mais mes moindres gestes sont démesurés, incohérents, risibles. Impossible d'empêcher mes mains de trembler. Je me sens trouée comme une grande chose mince qui tient à peine debout, qui va s'effondrer si ça n'arrête pas bientôt. "Cessez de me regarder! Vous entendez. Laissez-moi

tranquille!" Ils rient de plus en plus fort. "Taisez-vous! Taisez-vous donc!"

Sortir avant de craquer. Marcher lentement pour ne pas alerter les concierges qui sont prêts à sauter sur ce qui sort du cadre. Prendre une gorgée d'eau froide. Prendre conscience des murs blancs autour. Les portes ouvertes. Le corridor clair. Le néon. Personne qui me surveille. Rien ne m'accuse. Retrouver mon calme.

Penser à toi maintenant. Pour ne pas penser à lui qui menace de tout emporter. Penser que tu reviens. Que tu es quelque part sur la route. Que tu as hâte d'arriver et de me voir. Penser que ...

S'il ne revient pas? S'il avait pris ce train qu'il regarde passer tous les jours? Qu'est-ce que je deviens si Jimmy ne revient pas?

Dis-moi que tu n'es pas mort. Que tu deviens un homme pour moi. Que c'est pour moi que tu soulèves des caisses toute la journée, pour que je sois fière de toi. Que c'est pour moi que tu t'endurcis dans le vent salé de Vancouver. Berce-moi un peu quand tu rêves!

Penser à toi et déjà, tu vois, je reviens. La peur s'en va. Ils ne pourront plus me faire de mal.

Je les entends qui chahutent à côté. Ils pensent avoir gagné. Je rentre. De nouveaux signes sur mon visage. Ils se taisent. Ils

se sentent ridicules tout à coup. Ils retournent à leurs feuilles. Ils n'échapperont pas à la reconnaissance.

Jimmy! Est-ce que je rêve? Jimmy est là. Mon Jimmy magnifique. Plus magnifique encore qu'avant les vacances. Plus magnifique que dans mes souvenirs. Il est entré pendant que j'étais à la fontaine. Plus de chaise grise. Il a pris un crayon et un papier. Il écrit. Il m'écrit.

Folle d'avoir eu si peur. Il ne m'a pas oubliée. Il est revenu pour moi. Il n'est pas parti avec le train. Parce que je l'aime. Parce que je lui ai donné. Parce qu'il a une dette envers moi. Il va jouer. Caligula, ce sera lui et moi. Moi à travers lui. Il émergera de la pénombre dans toute sa splendeur. La salle sentira l'onde de ma passion, de ma colère, de ma puissance, à travers lui. Il les méprisera tous pour moi.

Il est là et j'aime le paysage blanc dehors, j'aime les murs. Le décor est à la fête tout à coup. Il est là et je suis heureuse. Je n'existe pas pour rien.

Ne plus penser maintenant. Le regarder être. Longtemps.

La cloche. Déjà! Il se lève et sort avec les autres qui emportent son visage. Les copies tombent devant moi.

Sa dissertation sur la reconnaissance! Cinq petites lettres froides. A peine une ombre sur le papier. "Merci!"

A cause de l'inquiétude, je suis comme quelqu'un qui regarderait un paysage avec les yeux fermés. Tout ce qui se passe autour de moi, c'est pareil. Je suis pas capable de m'apercevoir si c'est bien ou pas bien pour moi. Mes pensées vont dans tous les sens, comme un bateau qui aurait pas de capitaine avec de la panique à bord à cause des rapides qui s'en viennent. Plus ça tourne avec des images de ce qui pourrait se produire de terrible pour moi, plus j'ai peur. Pourtant il n'y a rien à faire pour le moment parce qu'on est couchés et qu'il faut attendre pour voir les problèmes qui vont arriver juste demain. Mais dans ma tête, ça cherche quand même des solutions qui existent pas parce qu'il est trop tard et qu'on peut pas revenir en arrière.

Pauline est rentrée maintenant. C'est sûr qu'elle a trouvé mon petit mot parce que je l'ai collé sur la porte de sa chambre. C'est sûr qu'elle est fâchée parce que je lui ai pas demandé la permission. J'avais tellement hâte de partir depuis plusieurs jours avec ma valise prête que j'ai pas réfléchi à ce que je faisais. C'est juste à la dernière minute, avec ma valise dans la main, que j'ai pensé que Pauline pourrait s'inquiéter. J'ai écrit un petit mot mais j'aurais pas dû.

C'est encore de ma faute parce que j'ai pas assez réfléchi. J'aurais pas dû être aussi contente de partir. J'aurais pas dû avoir autant de plaisir. J'aurais...

"Arrête de penser à Pauline il est trop tard!"

Tom a raison. Il est trop tard et ça donne rien d'y penser. Maintenant, on est à Québec. Puis il faut qu'on en profite parce que c'est des vacances.

Mais même si je me répète toutes sortes de phrases pour me convaincre que les choses sont toujours moins pires qu'on pense, comme Pierre disait, j'ai juste hâte que ce soit fini pour être tranquille avec les préoccupations. Puis à cause que j'ai hâte, je suis pas capable de m'amuser normalement. Tom est à côté de moi et veut me faire des gentillesses comme un homme avec une femme parce qu'il me trouve de son goût. Mais c'est inutile parce que même si on est couchés pour pas être dérangés, même si on est loin maintenant, même si c'est impossible qu'elle arrive ici pour me disputer, je vois juste le visage de Pauline. Puis elle est pas contente que je sois là parce que j'ai pas écouté ses interdictions.

Peut-être que c'est pour ça que les mains de Tom, c'est comme des araignées même si c'est les mêmes caresses que j'aimais avec Paul. Mais je peux pas dire non avec des mots à cause de la reconnaissance, parce que j'ai pas de raison de refuser. Une vraie femme, ça doit aimer les caresses des hommes.

J'étais tellement contente quand Tom m'a dit que c'était correct, qu'il payerait mon billet en attendant mon prochain chèque, que

j'ai pas pensé à rien d'autre qu'à partir. Tout le temps de Noël, j'ai pensé rien qu'à partir pour voir Québec qui est une belle ville avec des vieilles maisons françaises pour les touristes, avec de la belle ambiance.

J'aurais pas dû laisser un petit mot. "Je suis pas partie pour longtemps. Je reviens demain après-midi." Peut-être qu'elle s'en serait pas aperçue. Juste un soir. Elle serait rentrée avec la lumière éteinte et elle aurait cru que j'étais couchée. Elle vient jamais dans ma chambre.

A cause de ce petit papier que j'ai écrit pour pas qu'elle s'inquiète, je suis plus capable de m'amuser et d'être une femme comme les autres.

"Laisse faire ta soeur, viens, c'est fini pour ce soir, tu verras demain"

J'ai peur. Même si ça donne rien et qu'il est trop tard. Je voudrais pas que Tom me touche avec ces idées-là que j'ai dans la tête. J'ai pas envie. Je veux juste m'en aller. Mais c'est pas possible parce que c'est la nuit.

Tout allait bien pourtant. Tout le temps qu'on a roulé pour Québec, on a ri. Tom arrêtait pas de faire des blagues de sexe pour me faire gêner devant Rémi et Claudie. A la fin, c'était moins drôle mais on riait quand même. A cause de la bière et puis

aussi parce qu'on était contents d'être ensemble tous les quatre pour aller voir les Nordiques au Colisée.

C'était comme une grande fête de couleurs, au Colisée, avec les décos de Noël qui étaient encore là. J'étais étourdie tellement que c'était grand avec des gens partout. C'est sûr que je me serais perdue si j'avais été toute seule.

J'aimais voir le monde qui bougeait en regardant la partie. Les gens criaient des conseils et des bêtises aux joueurs pour qu'ils sachent quoi faire. Je pensais pas que les spectateurs étaient si savants du hockey. Ils comprenaient tout. Moi je saurais pas à qui il faudrait faire les passes mais eux ils savaient. Mais je pense pas que les joueurs écoutent beaucoup parce que tout le monde parle en même temps et puis ils disent pas tous la même chose.

Il y avait tellement de choses à surveiller en même temps que c'est comme s'il se passait rien. Il y avait pas de commentateur pour dire ce qui était intéressant. C'est pour ça que j'arrivais pas à voir ce qui se passait sur la glace. J'ai pas vu les buts.

Mais ça fait rien parce que c'était plus agréable que juste écouter chez nous devant la télévision à cause des odeurs et des couleurs. Au Colisée, on a l'impression d'être dans un événement qui arrive, alors que dans la télévision, c'est pareil aux histoires qui sont inventées par le cinéma pour faire semblant d'être vraies.

C'est peut-être à cause de la bière que ça s'est mis à aller mal. J'en ai trop bu, de la bière. Tom m'en donnait toujours une nouvelle avec chaque fois des images vicieuses en secret dans les oreilles pour me faire rire. Je me suis pas aperçue que j'en avais assez et que j'avais mal au cœur. J'ai vomi. Claudie m'a aidée pour les toilettes. C'est mieux de pas me rappeler les mots que les gens disaient de moi à cause du dégât.

Après c'était plus drôle du tout, les blagues de Tom, parce que c'est là que Pauline est arrivée dans ma tête avec ses yeux qui me regardent toujours comme une tache. Je disais "Arrête Tom" parce que j'avais encore peur de vomir. Mais il écoutait pas. Quand les Nordiques ont perdu, il s'est calmé puis on est partis.

Je le dirai pas à Paul que j'ai couché avec Tom même si c'est pas moi qui ai décidé et qu'on fait pas l'amour parce que Tom est pas capable à cause de la boisson qui donne juste des idées. Je voulais pas coucher avec lui dans le même lit parce que je l'aime pas avec des vrais sentiments d'amoureux. Mais Tom a dit à son frère que j'étais sa blonde. C'était pas vrai. "Je suis juste une amie". Ca lui faisait rien, son frère, que ce soit pas vrai. Il trouvait ça drôle. Ils se faisaient des clins d'oeil tous les deux. Claudie puis Rémi souriaient un peu pour leur faire plaisir parce qu'ils avaient pas d'autre place à coucher gratuitement.

J'ai hâte que Tom s'endorme pour qu'il me laisse tranquille. A cause de la boisson, il s'aperçoit pas des réticences dans mes

gestes pour montrer que je suis pas d'accord. J'aime pas ses mains qui sont sur moi. J'aime pas son odeur mauvaise de transpiration. J'aime pas sa peau qui est moite et blanche avec des taches de rousseur. Mais je peux pas dire non parce que je suis pas une ingrate. Puis peut-être que c'est à cause de mon inquiétude que j'arrive pas à l'aimer même s'il est gentil quand même.

Je suis fatiguée et j'ai mal à la tête. J'arrive pas à dormir parce que Tom arrête pas de vouloir même s'il est pas capable. Peut-être que quand Tom va s'endormir, je vais cesser de penser à Pauline qui déchire mes mots en petits morceaux avec ses mains pleines de rage. Peut-être que je verrai plus ses yeux et que j'aurai moins peur de ce qui va arriver demain. Peut-être que le sommeil va venir me chercher et que je vais être en vacances.

*

Pauline, c'est pas quelqu'un qui est rancunier longtemps. Elle fait des grosses colères puis après c'est fini parce qu'elle en reparle plus, même si ça continue peut-être dans sa tête avec du ressentiment. Elle reste dans la maison avec le silence dans sa chambre.

Mais quand ça arrive, c'est comme une tempête qui commencerait tout d'un coup, avec de la foudre et du vacarme qui est pas imaginable avec des mots. Sa bouche bouge et c'est terrible

autour. On dirait que tout va s'effondrer. Puis j'ai juste envie de plus être là.

Quand elle a vu les traces dans la neige qui se rendaient chez Rémi, l'autre jour, elle était fâchée mais j'ai eu de la chance parce qu'elle pensait à autre chose. Mais quand elle a eu le compte de téléphone avec les interurbains à Paul... Ses poings, c'était comme des coups de tonnerre sur la table. Elle criait. Elle a dit qu'elle en avait plus qu'assez de moi. Qu'elle était plus capable de me supporter. J'ai pas tout entendu à cause des émotions.

Pourquoi j'ai pas réfléchi aux interurbains qui sont comme des traces qui s'effacent pas? Pourquoi je réfléchis jamais assez avant de poser des actes?

Il faut que je revienne même s'il y a un orage qui attend que j'arrive pour me tomber dessus. J'ai pas d'autre chez-moi. C'est pour ça que j'ai hâte d'arriver. Pour que ce soit fini après et qu'on en parle plus. Parce que l'inquiétude, c'est pire que tout au monde à cause de l'imagination qui est toujours extravagante.

Mais c'est long pour revenir. On dirait qu'il y a deux fois plus de poteaux de téléphone qu'avant tellement qu'on en finit pas de se rapprocher.

On aurait dû arriver plus tôt. Rémi avait dit qu'on serait de retour avant la noirceur. Il l'avait promis. C'est Tom. C'est de la faute à Tom avec ses idées si on est en retard. Il était jamais prêt à partir tout de suite à cause de son mal de tête et puis de son frère qu'il voit pas souvent. Il s'est réveillé tard. Juste dans l'après-midi. Son frère était parti. Rémi a essayé de le réveiller avant pour qu'on perde pas notre journée mais Tom s'est fâché. Il a fallu attendre.

Ensuite, il y a eu de la neige. Beaucoup de neige avec des voitures dans le fossé qui nous faisaient peur à cause des accidents de face-à-face qui peuvent arriver dans ce temps-là. C'est pas drôle un accident de voiture en hiver quand il fait froid, avec des policiers et des ambulances qui crient pour que le monde fasse de la place. Les gens veulent voir parce que c'est intéressant, un accident, et que ça donne des frissons dans les cheveux.

Maintenant il fait noir. J'avais écrit que je reviendrais pas tard. Pauline va penser que je lui ai menti parce que c'est le soir et que j'arrive pas. Elle doit être furieuse avec sa bouche comme un volcan en ébullition.

Peut-être qu'elle a jeté mes affaires dehors pour faire du ménage de moi dans la chambre mauve. Peut-être qu'elle en a plus qu'assez pour de bon cette fois, avec un torchon pour enlever mes traces dans sa maison. Peut-être qu'elle voudra plus jamais m'ouvrir la porte et que je vais rester dehors dans la neige,

avec mon manteau qui est pas assez chaud parce que j'ai pas d'argent. Peut-être...

"Calme-toi on sait pas ce qui va arriver attends calme-toi!"

C'est devenu insupportable dans la voiture à cause de mon inquiétude qui est pas raisonnable. Plus on approche, moins je suis capable de rester calme sur mon visage et dans mes gestes. Puis tout le monde est fatigué parce qu'on s'est couché tard et parce qu'il y a la neige qui rend nerveux quand on est sur la route. C'est pour ça qu'ils répondent plus quand je parle. Ils ont plus envie d'écouter mes phrases qui voudraient être déjà arrivées. Et puis tout ce qu'ils disent pour m'aider à être patiente, ça suffit pas pour arrêter de m'énerver.

Il y a plus de poteaux maintenant. On y est arrivé. Dans la cour chez Rémi. Il y a de la neige partout ici aussi. Il fait pas vraiment froid mais je tremble quand même, avec des mots qui sont un peu gelés pour sortir de ma bouche. Je prends ma valise. Je veux pas prendre une bière chez Rémi avant de partir. J'ai hâte que ce soit fini pour dormir tranquille dans mon lit après la tempête.

Il faut que j'y aille tout de suite, parce que si je continue à pas me décider à avancer, je vais rester là.

Rémi m'a dit d'aller chez lui si ça allait trop mal avec la colère. Mais je pourrais pas rester chez Rémi longtemps parce que

je suis pas sa soeur ni sa blonde. Puis après, je saurais plus où aller.

"Inquiète-toi pas ca va bien se passer."

Je compte jusqu'à trois et j'y vais.

Un...

Il y a pas de lumière à la maison. Pauline est pas encore rentrée du travail.

Deux...

Je vais prendre un bain puis me coucher. Elle voudra pas venir dans ma chambre pour me disputer parce qu'elle vient jamais dans ma chambre à cause des raisons que je connais pas. Quand je vais me réveiller, peut-être que ce sera terminé et qu'on en parlera pas.

Trois...

Mais peut-être qu'elle m'attend dans le noir. Quand elle entendra la porte qui s'ouvre, elle sera là, tout d'un coup, devant moi avec ses yeux comme dans des éclairs. Puis...

Les choses sont jamais aussi pires qu'on pense, que Pierre disait devant le feu pour faire fondre l'inquiétude. Pierre a raison

parce qu'il connaît la vie. Les choses sont jamais aussi pires et ça donne rien de penser.

Alors j'y vais. Tout de suite. J'avance. Dans la neige molle qui a pas fini de tomber. Avec ma valise.

Des traces derrière moi. La neige jusqu'aux genoux. Comme une grande douillette blanche épaisse. L'entrée a pas été ouverte. La voiture de Pauline est pas là. Mes objets, dans la chambre mauve, sont pas dehors non plus, dans la neige.

Je rentre. Silence. Personne. L'odeur de la poussière. Il fait froid. A cause du vide. Je tremble. J'allume. Le visage de Pauline. Sur les murs blancs. Partout des murs blancs avec ses photos. Elle sourit.

On dirait que rien n'a bougé. Comme s'il s'était rien passé. Mon verre de jus que j'ai oublié sur la table du salon est encore là, même si Pauline tolère pas les traineries avec des gestes brusques pour dire qu'elle est pas contente. Peut-être qu'elle l'a pas vu.

"Je suis pas partie pour longtemps. Je reviens demain après-midi!" Mon petit mot que j'ai écrit. Elle l'a pas déchiré en morceaux avec ses mains comme un broyeur. Il est encore sur la porte. Elle l'a vu. C'est sûr qu'elle l'a vu. Elle voit tout. Pourquoi elle l'a pas pris dans ses mains pour en faire une boule

dans le fond de la poubelle? Pourquoi aussi elle a pas rangé le verre que j'ai oublié et qui a laissé un cerne?

Mon linge dans la garde-robe. Ma valise dans ma chambre. Prendre mon bain en vitesse. Avant qu'elle rentre. Pour chasser l'odeur de Tom sur moi. L'odeur de Québec et du Colisée.

Je me dépêche. Je frotte. Le savon et sa belle odeur maintenant.

Est-ce que ça se peut qu'elle soit pas rentrée hier? Elle rentre toujours pour s'enfermer dans sa chambre qui est barrée comme un coffre-fort.

Et si elle avait été malade? Tout le temps de Noël, elle était pas bien. A regarder par la fenêtre. A surveiller le téléphone qui sonnait jamais. Elle achetait de la nourriture mais elle mangeait presque rien. Elle était triste comme une dépression qui s'en vient. Je pense qu'elle dormait pas beaucoup non plus parce que je l'entendais bouger dans sa chambre comme une insomnie.

Voilà, c'est fini. Vider la baignoire. Me sécher. M'habiller. Je me sens mieux. On dirait que j'ai moins peur à cause de l'odeur de Tom qui est partie.

La tristesse, il faut s'en débarrasser parce que c'est pas bon pour les images d'avenir. Ensuite être toujours triste, c'est nuisible pour le coeur qui devient fatigué surtout quand on est un peu vieux comme elle à son âge. Il y a beaucoup de gens qui

meurent à cause de la fatigue qui est rendue trop loin dans l'épuisement.

Peut-être qu'elle a fait une crise de coeur. A l'école, devant ses étudiants, pendant qu'elle écrivait des mots au tableau pour donner de l'instruction. Puis moi j'étais partie m'amuser à Québec voir les Nordiques qui ont perdu, en plus.

C'est pas une bonne idée qu'elle soit morte parce que je m'en serais aperçue à cause des ondes. C'est pas possible non plus qu'elle ait eu un accident de voiture sur la route glissante. Ça se sent, quelqu'un qui est mort.

Qu'est-ce qu'elle est devenue alors, qui est pas normal comme tout le monde qui rentre chez eux après le travail?

Une voiture dans la cour. C'est elle. Elle descend. Avec son long manteau noir jusqu'aux chevilles. Et sa serviette pleine de devoirs sous le bras. Elle marche vite. J'ai pas le temps de faire semblant que je dors. Elle ouvre la porte.

"Qu'est-ce que t'as à me regarder toujours à espionner ma vie privée c'est pas de ton affaire."

C'est mieux de regarder l'annonce de Pepsi à la télévision, même si je la connais par cœur comme si c'était moi qui l'avais inventée. "Pepsi ça rafraîchit! Pepsi ça fait du bien!" Des filles qui rient à cause du Pepsi.

Elle se déshabille plus tranquillement que d'habitude. Il y a plus de Pepsi dans la télévision et elle a pas encore fini de ranger son linge. Maintenant elle s'en va dans sa chambre.

Elle a pas crié. Elle a rien dit non plus. Peut-être... peut-être qu'elle est pas rentrée hier pour voir mon petit mot sur la porte et que je me suis inquiétée pour rien parce qu'elle s'en est pas aperçue.

Les choses sont jamais comme on pense. Ce serait mieux de pas penser du tout parce que c'est juste des ennuis qui arrivent, surtout quand c'est des images qui font peur. C'est pour ça que j'ai pas fait un beau voyage avec Tom, qui est un peu gentil quand même parce qu'il voulait me faire plaisir. J'ai trop pensé pour rien. C'est mieux de penser moins et de réfléchir plus pour pas faire de bêtises.

*

On dirait que j'ai encore de l'inquiétude même s'il y a pas de raison parce qu'il peut rien arriver. Je suis ici, à la maison. Je fais rien pour me faire attraper par Pauline et la rendre de mauvaise humeur. Mais c'est comme si j'étais prise dedans, l'inquiétude, puis que j'arrivais pas à en sortir. C'est juste dans ma tête mais, en même temps, c'est autour de moi. Comme si j'étais attachée avec des cordes qui sont pas là.

Le téléphone sonne. C'est Paul qui a recommencé à m'appeler pour garder des bonnes relations avec moi, parce qu'il dit que c'est important de pas lâcher sa famille qui est quelque chose qu'on peut pas remplacer.

Mais je réponds pas aujourd'hui, même si Pauline le saurait pas et qu'il y aurait pas de conséquence pour l'interurbain. Je dirai à Paul que le téléphone était brisé, parce que j'ai pas envie de ses questions pour tout savoir même s'il écoute jamais les réponses. J'ai pas envie non plus qu'il me parle des injustices parce que je suis nerveuse à cause des inquiétudes.

Il doit être furieux avec le téléphone qui arrête pas de sonner. C'est sûr qu'il a pas assez d'argent et qu'il va dire des saletés sur Pauline avec plusieurs raisons pour être fâché après les professeurs qui ont trop de vacances puis qui ont des piscines chauffées.

Pauline a pas de piscine. Elle va pas dans le sud non plus. Pauline est pas comme il dit pour mépriser les autres. C'est quelqu'un qui est malheureux, avec personne pour parler. Alors que lui et Francine, ils s'amusent à cause du manteau de fourrure qui lui fait beaucoup d'impressions.

Je suis pas d'accord quand il dit que le gouvernement lui donne pas assez d'argent parce que Paul, c'est un gars qui a trop

d'idées pour dépenser. Mais c'est mieux que je parle pas parce qu'il dirait que je fais exprès pour le contredire.

Pauline est toute seule. Et moi aussi je suis seule avec elle. Lui, il a Francine qui est toujours là et qui veut avoir un enfant avec lui. Il m'a dit que ce serait moi la marraine. Il voulait me faire plaisir. Mais je pense que je suis pas intéressée d'être juste une marraine qui fait des cadeaux. Moi je veux qu'on m'aime tout le temps. C'est pour ça qu'un bébé, j'aimerais mieux en avoir un à moi. Les bébés, ils nous aiment tout le temps même si on est pas intelligent et beau. Les bébés, ils sont contents de nous voir juste parce qu'on est là et qu'on est leur maman. Mais Pauline voudrait pas que j'aie un bébé. Tout le monde dirait que je suis pas capable. Je comprends pas que ce soit si difficile d'avoir un bébé.

Il sonne plus maintenant. Il va recommencer demain. Peut-être que je vais répondre parce que je serai plus dans l'inquiétude qui m'enlève les bonnes idées positives avec des qualités pour tout le monde.

Peut-être aussi que demain, je vais avoir envie d'aller chez Rémi même s'il y a Tom qui est toujours là parce qu'il a rien à faire de la journée. Il travaille seulement le soir après l'école. Il va chez Rémi pour me voir parce qu'il veut sortir avec moi même si je lui répète que Pauline veut pas pour qu'il me laisse tranquille.

Je lui ai dit merci plusieurs fois, à Tom. Pour le voyage à Québec et puis pour ses politesses pour me faire plaisir. Je lui ai payé mon billet tout de suite quand j'ai eu mon chèque avec aussi de l'argent pour la voiture. Je suis pas une profiteuse puis une agaceuse d'hommes. Mais il faut toujours que je lui donne un "p'tit bec" si je veux m'en aller. Je veux pas lui donner des "p'tits becs". Puis j'aime pas quand il vient me trouver dans les coins pour parler de propositions dans l'oreille. Mais j'ai pas de raison parce qu'une vraie femme heureuse comme les autres, ça aime les caresses pour faire plaisir.

Je lui ai pas parlé que Pauline avait pas couché à la maison parce qu'il aurait encore dit des inventions. Je crois pas les histoires à Tom au sujet de Pauline.

Tom dit que c'est pas normal quelqu'un qui travaille tous les soirs à l'école. Il connaît pas de professeur qui travaille le soir à l'école.

"Ta soeur c'est un mâle qu'elle cherche." C'est pas vrai. Pauline, c'est pas une fille qui cherche un "mâle" comme il dit, avec un visage vicieux dans ce temps-là. Pauline a jamais eu d'homme dans sa vie parce que c'est une artiste qui a pas le temps pour ces amours-là avec des hommes comme les autres. Je veux pas qu'il dise du mal de Pauline qui travaille beaucoup et qui me demande pas de lui payer de pension. Il y a rien de vrai dans toutes ces histoires qu'ils inventent à la polyvalente parce qu'elle est différente avec ses attitudes. C'est pas vrai parce

que je le saurais. Des histoires comme ça, avec des jeunes et des hommes mariés, tout le monde le saurait. C'est pour ça que je le crois pas. Puis si c'était vrai il serait pas toujours à me poser des questions sur elle: si elle reçoit de la visite, à qui elle téléphone, qu'est-ce qu'elle fait? Pauline me dit rien.

Ca se peut pas qu'elle ait un amoureux. Si elle avait un amoureux depuis longtemps comme Tom dit, elle l'aurait vu pendant les fêtes. Quand on est amoureux, on se visite puis on se fait des cadeaux. Mais à Noël, Pauline, c'était la femme la plus malheureuse que j'aie jamais vue au monde. Plus malheureuse que toutes les femmes que j'ai vues dans les films. Elle marchait comme un ours en cage qui s'ennuie de son pays perdu. Il y avait rien qui l'intéressait.

C'était tellement triste à la maison, pas d'arbre de Noël ni de cadeau ni rien. Je pensais que, peut-être, on aurait pu faire un petit réveillon. Pas grand chose, mais avec une chandelle. Ou bien on aurait pu sortir ensemble. On est moins seul quand on est deux. Mais quand je m'approchais d'elle, sa bouche se mettait à bouger. Puis des fois elle criait des mots qui avaient pas de rapport. Je faisais rien puis elle criait quand même.

C'est pour ça que c'est pas possible tout ce que Tom dit de Pauline qui aimeraient les hommes. C'est pas une voleuse de maris des autres.

Mais ça fait trois semaines qu'elle est comme sur une autre planète, avec ses yeux qui sont comme de la vitre transparente. On dirait qu'elle voit pas ce qui se passe autour d'elle. Et puis sa bouche bouge plus, même si je suis là à la regarder. Mais c'est pas une raison pour dire qu'elle a un amoureux.

Si c'est vrai qu'elle a un amoureux pour être heureuse avec lui, elle va vouloir que je m'en aille, elle aussi, pour être seule avec lui et avoir plus de bonheur. Comme Paul avec sa Francine. Qu'est-ce que je vais devenir avec encore plus de solitude et pas beaucoup d'argent pour m'en aller?

C'est peut-être pour ça que je suis inquiète même si tout va bien avec elle, pour une fois, et qu'elle me chicane pas. Ça lui fait rien maintenant que je sorte, parce que l'autre jour, elle est entrée avant moi sans avertissement.

Faut pas que je pense à cause de l'inquiétude qui grossit comme les tas de neige dehors. Il faudrait que je bouge pour empêcher les pensées de s'énerver et pour pas être enterrée avec pas d'issue en avant. Mais je sais pas quoi faire. Peut-être que demain, l'inquiétude va être terminée et que je pourrai être normale comme tout le monde qui pense à rien pour être heureux.

L'impression étrange d'avoir déjà vécu ce qui se prépare. Un malaise sournois qui m'est familier et étranger à la fois. Je ne sais plus très bien ce que nous nous apprêtons à répéter exactement. Le passé ou l'avenir?

Est-ce ton souvenir qui hante encore les lieux? Je te revois l'an dernier à la même époque. Ton assurance grandissante quand tu te déplaces sous les projecteurs. Tu prends toute la scène. Le plancher qui craque sous ton passage. Notre exaltation à ce stade des répétitions où le succès semble assuré malgré nos différends. Nous y croyons tellement qu'aucune difficulté ne résiste.

Il ne reste rien de cette ivresse maintenant sur la scène déserte. Que la poussière qui a recouvert nos pas. Que le noir suspendu dans les rideaux effaçant nos images. Que le silence engloutissant nos voix à jamais.

Qu'est-ce donc que ce sentiment d'anxiété maintenant. Le trac, peut-être? Avant de prendre encore une fois mon rôle de metteur en scène. A moins que ce ne soit toutes ces morts qui s'accumulent derrière mon héros en laissant planer une fatalité dans l'air? L'impossible défi de la lune! La vanité de toute entreprise pour échapper à l'ordre du monde!

Tant de choses inertes à réanimer pour construire l'avenir de mon Caligula. Tous ces signes à disposer sous les réflecteurs pour le faire revivre alors qu'il est condamné à mourir bien avant d'avoir vécu sur la scène. Comme si les histoires finissaient avant de commencer. Quelqu'un a déjà tout planifié dans les coulisses.

Les comédiens se préparent derrière les rideaux. Ils vont sortir d'une minute à l'autre pour consommer le drame. Mais je ne suis pas prête. Il reste tant de travail à faire et de refus à contourner pour instaurer le règne de mon Caligula que je crains de ne pas y arriver dans les délais.

Je suis assise dans la pénombre de la salle. Seule en face de mon rêve à bâtir. Rien sur cette scène pour me donner l'envie de me battre, sinon ces bribes d'avenir que je projette en avant. Des espoirs qui prennent racine dans ce passé de toi.

Me souvenir de ton enthousiasme de l'an dernier pour éclairer cette surface cerclée de noir. M'accrocher à ce qui reste de notre énergie pour m'en nourrir afin de mener mon nouveau projet jusqu'à son terme final. Te revoir avec ton bonheur le soir de la première. Tu salues la foule. Tu ruisselles de sueur. On t'applaudit. Des fleurs qu'on jette à tes pieds. Tes parents sont si fiers de toi. Nos cris de victoire à la tombée du rideau. On s'embrasse, on s'aime à cause de cette grande joie qui nous unit tout à coup.

Mon mirage. Jimmy sera si heureux lui aussi lorsque la salle craquera sous les applaudissements comme un enveloppement d'amour infini. Son regard éperdu de reconnaissance pour ce bonheur qu'il n'aurait jamais soupçonné et qui est la plus belle chose qui existe. Il en voudra encore. Il ne me quittera pas.

C'est pour ça que je ne dois pas accepter les refus de qui que ce soit, ni me laisser dire des mots d'impossible comme les tu-n'y-songes-pas-Pauline-il-n'y-a-pas-de-budget ou les tu-n'y-ar-riveras-jamais. Puisque je continue, il faudra bien que tout se réalise. Peut-être même la lune. Surtout ne pas me laisser arrêter par les stupides considérations d'argent et les conseils des ex-soi-disant amis qui ne pensent qu'à sauver leur peau. Est réalisable tout ce qui se réalise. N'attendre après personne. Prendre. Exiger.

Voilà quelques comédiens qui entrent en scène maintenant. Ils sont magnifiques. J'aimerais que tu les voies avec leurs toges et leurs sandales. On dirait de vrais romains s'apprêtant à se rendre au cirque.

Je ne fais aucun compromis pour les accessoires et le décor. Je me sens l'âme prodigue d'une souveraine. Rien n'est trop beau pour mon Caligula. Je veux que tout soit vrai pour lui. Je ne peux pas supporter l'idée de le voir dans un univers de carton et de papier construction. Pour lui il faudra de vraies chandelles se consumant et se noyant en elles-mêmes bien après la tombée du

rideau, une vraie litière, un vrai miroir avec un vrai reflet de ce qu'il fut. On vivra ce passé de lui comme s'il n'y avait pas toutes ces années entre nous.

"Approchez, grossiers mortels, le miracle sacré s'opère devant vos yeux."

Le décor sera bientôt complété dans les entrepôts. Tu ne reconnaîtras pas la scène dénudée de l'an dernier. Si timide, si pauvre, si peu théâtrale! Cette année, elle sera grandiose. On se croira dans le palais de César avec ses colonnes décorées de feuilles d'acanthe. Les menuisiers n'en reviennent pas que j'aie autant d'idées. Ils ne posent pas de questions sur le budget ni sur le secret qui plane sur leurs activités. Ils m'ont promis de ne pas en parler et de ne réclamer leur salaire qu'après la première. Quand les patrons n'auront plus d'autre choix que de sortir leurs écus.

Ce sera une bonne leçon pour les avares qui gèrent l'argent de l'institution comme si c'était le leur. Ils ne veulent pas de ce scénario. Ils ne veulent pas payer. Ils se cachent derrière une morale dont l'art n'a que faire. "Trop difficile à comprendre, encourage les déviations, le désordre, l'anarchie." Ils n'acceptent pas non plus que j'aie éliminé les filles. C'est contre leur principe démocratique. Je leur dis "C'est le texte". Mais ils veulent que je change d'histoire. Ils veulent une fin heureuse.

André a pris parti officiellement contre moi. Il m'abandonne après toutes ces années. Pour le trésor public. Pour son image publique.

Je n'écouterai les raisons raisonnables de personne. Je refuse d'être raisonnable. Je réquisitionne tout ce qu'il y a de plus beau et de plus dispendieux. Décors, costumes, accessoires. Je ne demande plus de permission. Je veux, j'ordonne et tout se réalise. Tout est possible, tu vois. Quand ils sauront le prix de mes ambitions, il sera trop tard. Tout sera consommé.

Voici un autre groupe qui sort des coulisses à présent. C'est notre première répétition avec les costumes. Ils n'ont pas l'habitude de bouger avec des robes. Ils marchent vite. En mouvements saccadés et imprévisibles. Le tissu se moule autour de leurs jambes. Leur corps sans souplesse, comme une masse oscillant sur une jambe puis sur l'autre avec une légère inclinaison du tronc pour les propulser vers l'avant. Ils sont si gauches! Ne sachant pas où mettre leurs mains tellement embarrassantes tout à coup. Pas de poches pour les cacher. Ils croisent les bras, en avant, en arrière, les décroisent. Ils sont pris au dépourvu, réalisant la difficulté d'utiliser ces longues choses rondes qui plient, qui bougent presque indépendamment de leurs pensées. Trop de signes à manipuler, à contrôler. Ils devront dorénavant en tenir compte dans leur maintien. S'en servir comme langage.

Et leurs épaules nues. Ils en sourient sans conviction pour dissimuler leur malaise. La blancheur choquante de leur peau sous l'éclairage, au milieu de l'hiver, comme un sacrilège. Cette sensation d'avoir froid sous le chaud rayon des réflecteurs, sensation de nudité avec une crainte obscure d'être vus dans leur intimité.

Quelque chose en eux me fait penser à la limace. Un je-ne-sais-quoi qui vient de son corps entêté. Comme une volonté secrète habitant en elle, se mouvant à travers elle. Ses membres comme des tentacules n'ayant d'autre finalité que d'être là et de se mouvoir dans le vide. Ses gestes gourds, maladroits. Tas de chair tremblottante qui me la fait exécrer encore davantage. Je ne comprends pas comment vit cette chose qui a le même sang que moi dans ses veines. Comment elle respire. Pourquoi elle respire. Ca s'échappe d'elle. Ca pourrait se répandre partout.

Il faudra que tout cela disparaisse. Cette grossièreté qui leur colle à la peau. Leur apprendre à marcher, se tenir debout, se regarder, placer ses pieds, ses yeux, ses mains. Faire parler le corps en harmonie avec la parole.

Que de travail à faire pour transformer cette nature incompatible avec mon idéal. Que de métamorphoses à opérer pour en faire de vrais romains. Leur peau qui ne connaît ni le soleil ni la chaleur écrasante du midi. Leur regard qui n'a jamais vu de chars tirés par des chevaux ni de femmes déambulant dans les rues avec des cruches sur la tête. La vie trop rapide ici. Les guerres

trop loin. La mort comme une histoire qui n'arrive qu'aux autres. Les mouvements, les actions, les décisions trop soumises aux horaires des autobus et des télévisions.

Comment changer tout cela en si peu de temps? Ils sont si nombreux encore. Et nous sommes en retard sur l'horaire. Ils devraient déjà savoir leur texte, leurs déplacements. Mais ils sont là, insouciants, incapables de réaliser les efforts à fournir. Attendant que je souffle les répliques. Leurs personnages, fragiles comme des fantômes, disparaissent au moindre incident. Toujours ils redeviennent eux-mêmes, avec leur incroyable jeunesse qui ne connaît pas assez les souffrances de l'amour et de la mort. Quel gâchis chaque fois.

Ils sont comme des terres en friche qu'il faut ouvrir, brasser, travailler sans cesse pour les faire produire un peu. Je parle, j'explique. Intérieurité du personnage, extériorité de la communication, échange, vibration, émotion. Les mêmes mots chaque année, que je répète comme une chanson pour endormir l'indicible naturel qui ne doit pas monter sur la scène et qui devra mourir en eux avant la première.

On a commencé à répéter le soir pour rattraper le temps perdu. Difficile de rejoindre tout le monde. Toujours un qui a mal quelque part, qui a oublié, qui a un imprévu. Les explications qu'il faut reprendre. Et le temps passe et l'histoire n'avance pas.

Qu'est-ce qu'ils font là-bas, en avant? Le texte! Ils ont pris le texte pour s'en faire un ballon qu'ils se lancent l'un l'autre avec leurs pieds. Le texte réduit à un va-et-vient qui les amuse. Le texte devenu papier sans âme avec des paroles ridicules maintenant. Paroles qui volent dans l'indifférence de leurs rires. Mon scénario sur lequel je mets tant d'espoir pour sortir de mon désert. Tu imagines! Ils s'amusent de mon scénario.

"Arrêtez", que je leur dis. C'est insupportable.

Ils m'écoutent. Se ravisent et cherchent d'autres divertissements en attendant les traînards dans les coulisses.

Il faut sans cesse que je crie pour les ramener à l'ordre. Mais il faut aussi que je rie, que je les encourage pour qu'ils ne me lâchent pas car parfois, ils regrettent les gymnases. Leurs membres demandent plus de mouvements. Alors je leur invente des rêves qui leur ressemblent pour qu'ils s'accrochent: fierté, défi à relever, développement de la personnalité. Je dois voir à tout et à tous en même temps. Etre la mère, la soeur, l'amie, la responsable. Toujours il faut que je garde l'équilibre entre la colère et la patience. Je suis si fatiguée le soir que je n'ai plus la force de penser à toi ni la patience de supporter ne serait-ce qu'une minute le visage de la limace.

Elle a touché à mon scénario. Je l'ai surprise un matin. Ses mains pataudes sur le paquet de feuilles oublié près de la porte

d'entrée. Ses yeux globuleux sur les mots, saisissant les mots. Les entrant dans sa tête pour les comprendre à sa façon de bête. Ces mots sublimes qui lui parlent à elle aussi. Avec la même générosité qu'à moi. Mes mots qu'elle s'accapare à mon insu. Qu'elle me vole. Lui arracher les papiers! Pas le droit de toucher à mes papiers.

C'est parti tout seul. Un grand mouvement avec le bras. Puis la masse compacte de son visage contre le revers de ma main. Elle est disparue aussitôt. Je suis sortie avant qu'elle réapparaisse avec le rouge sur sa joue.

Je ne dois pas la laisser faire. Tu comprends? Sinon elle s'insinuera partout, dans mes pensées même. Elle gâchera tout. Pour cette raison que je la repousse. Pour la réduire. Pour l'empêcher d'être là et de tout salir. Pour cette raison que je mets de la colère entre elle et moi.

L'impossible n'existe pas. Cette petite phrase comme un refrain que je me récite pour échapper au découragement qui est comme un piège me laissant à la merci du destin. L'impossible n'existe pas. Et puisque je le veux, ces étudiants blêmes qui s'amusent de leur robe deviendront des romains. Ils deviendront vieux et auront peur de l'avenir, craignant le pire pour eux et leur famille, redoutant les mauvais tours de la vie. Ils souffriront. Je les persécuterai s'il le faut, pour chasser leur jeunesse et leur candeur. Ils auront le visage terne, poussiéreux et inquiet comme s'ils arrivaient tout droit de la Rome de Caligula.

Et quand Jimmy entrera, mon Jimmy à moi, si magnifique, la scène s'illuminera. Il faudra intensifier l'éclairage pour qu'il soit plus éclatant encore. Il sera attendu car sa beauté soudaine sera un cadeau pour sauver cette ville de sa crasse. Il sera le sauveur dans la nuit grise du quotidien.

On sentira un malaise, dans la salle. Une sorte de discordance inquiétante entre ce que les spectateurs verront et ce qu'ils sont capables de concevoir de la beauté. La démesure de mon rêve incarné dans les traits d'un jeune homme. Alors ils voudront participer eux aussi à la célébration de cette beauté troublante. Ils la voudront dans leur vie pour ne plus être des misérables qui vieillissent, qui ont faim, froid, qui sont malades et souffrent et meurent.

Mon Caligula rivalisera avec tout ce qu'ils pourront jamais produire à leur Maison de la Culture. Le meilleur spectacle qu'ils auront jamais à nous donner est celui de leur bêtise actuelle. Qui sera couronné roi de cette farce? Leur dauphin est mort subitement. Ils veulent tous être directeur maintenant. Les prétendants au trône battent une campagne de popularité qui est à vomir de honte. Ils ne cachent même plus leur fantasme.

Tu devrais voir l'arsenal qu'ils ont déployé pour nous faire accepter le surplus de dépenses non prévues pour leur monument. Parce que ces messieurs-dames ont eu des idées de grandeur. Elle sera belle, notre Maison de la culture. Elle leur coûtera très

cher. On parle d'une souscription pour couvrir les frais supplémentaires. Les gens sont furieux.

On en parlera, de mon Caligula. Longtemps après sa fin. Ce sera du grand théâtre. Par lui, je serai consacrée. Ils applaudiront ma témérité, ma persévérance, mes talents d'illusionniste. Voilà mon scénario pour le futur. L'impossible n'existe pas.

Folle! André dit que je suis folle. Il méprise mon projet lui aussi. Il pense que je n'y arriverai pas. Que je vais me rendre malade. Il dit que je devrais prendre des vacances au plus tôt. Il me conseille même un psychologue parce qu'il croit que cette pièce me monte à la tête et que je ne sais plus faire la différence entre cette histoire et la mienne.

Il appelle ses menaces des conseils d'ami. Aller au Mexique me reposer sur le bord de l'océan, qu'il dit. Oublier le théâtre, l'école, ma stupide soeur. Tout laisser tomber pendant quelque temps.

NON!

Je ne prendrai pas de vacances puisque je suis sur le point d'avoir raison sur tous les minables qui m'entourent. L'impossible n'existe pas. Encore quelques semaines à les tenir. Encore quelques semaines à m'accrocher à ce passé de toi si plein de belles images et l'avenir se jouera dans toute la splendeur de mes désirs.

"Réveille-toi Pauline il rit de toi tout le monde rit de toi c'est pas des jeux pour une femme de ton âge tu pourrais au moins te cacher."

NON!

Je n'accepte plus les remarques, les commentaires, les opinions. Ni d'André, ni de personne.

Ils sont tous là, maintenant. Des formes blanches s'agitant dans la lumière tels des fantômes nouvellement sortis du néant, s'amusant de leur transparence. Ils s'énervent, se bousculent, se moquent des jambes poilues des uns, des épaules de femmes des autres. Improvisent des scènes d'amour grotesques.

Leina et Jimmy. Ils ne sont pas là. Je ne vois pas leur visage à travers ces spectres caricaturaux. "Où sont Leina et Jimmy?"

Ils ne répondent pas. Leurs haussements d'épaules, leurs sourires coupables. Autant de signes pour dire que le couple est derrière, qu'ils...

Me méfier de leur silence plein de sous-entendus. Ne pas les laisser semer le doute dans mon esprit pour qu'ils s'amusent ensuite de ma colère. Je ne m'emporterai pas aujourd'hui. Je n'entrerai pas dans leur jeu de devinettes. Leina et Jimmy se préparent dans leur loge respective. Chacun de son côté du

miroir. Elle, ajoutant un peu de rouge sur ses lèvres. Lui, ajustant une dernière fois son ceinturon. Ils pensent tous deux à la scène qui les attend. Ils pensent à moi qui m'impatiente. Ils s'en viennent. Ils se dépêchent. Ils vont sortir des coulisses.

Les spectres se moquent. Ils chuchotent. Ils s'amusent. Je ne réussis pas à jouer l'indifférence. Les soupçons me défigurent comme le ferait un maquillage de bouffon. Les obliger à se taire. "Commencez les réchauffements!" Ils se mettent en marche l'un derrière l'autre. Lentement d'abord. Très lentement, pour prendre conscience de tout ce qui peut signifier dans leurs mouvements.

Les fous rires se propagent. Leur occuper la bouche alors. Les faire pratiquer leur diction. Tout le corps pris par l'exigence des divers rythmes à suivre pour qu'ils m'oublient, pour qu'ils deviennent semblables à des machines. "Les chemises de l'archiduchesse...."

Chasser les images de poitrines, d'étreintes, de baisers. Je n'irai pas voir dans les coulisses aujourd'hui. Je n'avancerai pas non plus à pas de loup pour surprendre leurs ébats. Ne pas plonger dans l'obscurité en m'approchant d'eux. Tous mes sens à l'affût des indices. Le bruit de leur respiration derrière le mur, leurs odeurs entremêlées. Les savoir tout près, tout près. Puis soudain, leurs visages me découvrant, me confondant. Et moi, ensuite, qui ne saurais que balbutier des excuses incompréhen-

sibles. "La répétition! Nous attendons..." Eux alors me méprisant pour mes sentiments que je n'arrive pas à dissimuler. La peine. La honte. La jalousie.

Je reste ici. Dans la salle, à l'abri derrière mes papiers. Surtout ne pas leur montrer le spectacle de ma colère. "Marchez! Plus vite que ça maintenant! Et la diction, plus fort, qu'on vous entende partout." Pour que Jimmy et Leina soient alertés par "la chemise de l'archi...." Pour qu'ils se dépêchent. Pour qu'ils sortent.

Ce n'est pas sérieux cette histoire avec Leina. Il en profite en attendant d'être à moi. Il apprend à être un homme. Comme toi, à l'autre bout du Canada, draguant les filles pour te trouver au fond d'elles. Jimmy, c'est pareil. C'est en attendant. C'est à moi qu'il appartient.

Il ne s'est encore rien passé entre nous. Pas un seul de ses cheveux. Des frôlements de tissus seulement. Imperceptibles. Mais bientôt... Dans quelques semaines... Un soir, comme celui-ci, juste nous deux. Quand Leina ne sera plus là. Quand nous triompherons à la face du monde. Plus que quelques longues semaines et tout sera prêt à consommer.

Il l'oubliera. C'est sûr, il l'oubliera parce que je suis là et que je l'aime. Leina partie, il deviendra mon empereur à moi seule. Je lui donnerai tant qu'il ne pensera plus à elle. Je serai toutes les filles.

Il n'aura pas peur de mon désir. Il aime déjà mon désir puisqu'il le provoque délibérément. Cette façon qu'il a de poser les yeux sur moi. Une intensité obscene qui me trouble profondément. Pas pour l'argent que je lui prête qu'il me rend visite à mon bureau. C'est pour moi. Moi seule. Moi la femme. Moi qui l'aime. Moi et tout ce que je lui suggère de nos étreintes futures. Il n'aura pas peur de se montrer à moi quand le moment viendra. Il se laissera admirer, caresser.

Le voilà. Jimmy. Il avance sur la scène nue. Mon Jimmy majestueux. Sa démarche lente, féline. Sa peau dorée. Comment jamais comprendre ce qui me saisit. Cet indicible qui s'offre et se dérobe à travers son corps. Où commencent donc ma fascination et mon éblouissement? Le mouvement de ses cheveux peut-être? Ou cette façon qu'il a de tourner la tête et de s'absenter en lui-même?

Il vient vers moi. Il marche vite. Il a l'air contrarié. Menaçant même. Les autres nous regardent. Il n'y a plus de chemise ni d'archiduchesse. Il y a moi au fond de la salle qui suis maintenant sous les projecteurs de leurs regards curieux. Moi prise au piège de la colère de Jimmy, qui fonce dans ma direction avec ses poings fermés.

Ne pas entrer dans ce jeu. Pas mon rôle d'être châtiée par Caligula. Faire semblant de ne pas savoir qu'il est là. Je

cherche quelques phrases sur mes feuilles pour me soustraire à sa présence. Il est tout près maintenant. Je pourrais le toucher. Ca cogne dans ma tête. Je lève les yeux. Surprise feinte. Feinte manquée.

Il me parle de Leina. Il dit d'arrêter mon petit jeu d'intimidation, de la laisser tranquille, sinon... Il menace de tout lâcher et de me le faire payer cher si je continue de la harceler.

Il retourne prendre sa place dans la lumière. Le voilà qui attend, qui quette les coulisse, qui a hâte de la voir. Les autres qui reprennent leur ronde formant un mur mouvant entre lui et moi. "La chemise de l'archidu..."

Elle lui a tout raconté. Il y a quelques jours. Je la fais demander à mon bureau. Pour la dissuader encore une fois. Pour qu'elle abandonne. Alors je lui dis de ne pas revenir aux répétitions. "Il n'y a pas de place pour toi Leina." Elle me laisse parler. Elle dit que c'est une blague. "Pas une blague." Elle ne me croit pas. Elle s'agite. "Pourquoi?" Pas de place, je te le répète. "Pourquoi?" Parce que je ne veux plus de toi. "Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?" C'en est assez de ses questions. Je ne veux plus d'elle. Elle argumente. "Qui fera Caesonia?". Ça ne la regarde plus. "Vous ne pouvez plus changer le texte maintenant, trop tard aussi pour une autre fille." Je répète "Pas de tes affaires! Va-t'en!"

Le désarroi dans les yeux de Leina qui travaille si fort. Je ne dois pas céder à la pitié. Cruelle. Il faut que je sois cruelle pour mon Caligula qui n'arrive pas à s'imposer. Je pense à Jimmy qui sera si beau sans elle. Quand il sera enfin empereur sur la scène. Vers moi qu'il se tournera désormais. Moi qui lui soufflerai sa puissance.

Aucun argument ne tient devant la vision de ce futur. Je ne veux plus d'elle. C'est irrévocable. Des cris dans mon bureau. Nous sommes rouges de colère toutes les deux. "Tu es une mauvaise actrice, voilà! Tu vas tout gâcher!"

Les gens qui nous épient à la porte. Elle me traite de jalouse, de mégère, de cinglée. Je la chasse. Je n'en peux plus. Elle refuse de partir. Elle dit qu'elle se présentera quand même! À chaque répétition! Elle sera là!

Leina. Ils se taisent tous pour la regarder entrer. Ils ne la reconnaissent plus avec cette robe blanche. Son corps, son visage transformés par le tissu, Ses cheveux dont elle a fait une natte. Gracieuse. Sa démarche fine, naturelle. Elle va vers lui. Il la regarde comme s'il la voyait pour la première fois. Cette petite femme comme une envie de vivre. Comme un rêve de bonheur qui se réalise. Tous ils sont pleins d'envie. Voudraient être son enfant, ou son amant. Etre à elle. Perdus en elle. Si belle Leina. Trop belle.

Et moi dans le noir. Moi au milieu de chaises vides. Encore des chaises vides. Réduite à caresser des papiers. Cette éternelle béance au centre de moi comme une infirmité pour toujours.

Revenir en arrière. Puiser encore et encore dans cette idée de toi comme une source intarissable. Dis-moi que c'est bien moi que tu as aimée ce soir-là, sous les réflecteurs, quand la salle a éclaté sous les applaudissements! Dis-moi que tu as compris à cet instant que j'avais raison! Dis-moi que pour cette minute de gloire, tous les sacrifices étaient justifiables!

Il n'est pas nécessaire d'avoir fait quelque chose pour mourir, dirait Caius. Ce n'est pas important que ce soit juste ou non, parce que s'il n'y a pas la lune, rien n'a de sens. Leina doit disparaître. Elle est de trop entre lui et moi. Elle est de trop sur la scène.

Le plaisir sur le visage de Leina qui pense avoir gagné sur tous les tableaux. Le battement de ses paupières pareilles à un fin voile de soie qui monte et descend. Toutes les voluptés de la terre qui se montrent et se cachent pour mieux faire rêver ses admirateurs. Le contentement de Leina qui se sent si belle sous l'éclairage. La pâleur de Jimmy qui la dévore des yeux.

Je briserai cet amour parce que l'amour, ce n'est rien.

Qu'elle profite du temps qui lui reste. "Quelques heures gagnées

sur la mort c'est inestimable." Elle est avertie. Elle partira par la force. Bientôt. Très bientôt.

Jimmy restera parce que l'impossible n'existe pas. Il m'aimera quand il connaîtra enfin le moment sublime que je prépare pour lui. Il me pardonnera parce qu'il verra lui aussi que j'ai raison. Il n'aura plus envie de partir parce qu'il saura qu'il n'y a rien de mieux de l'autre côté de l'horizon.

"Tout le monde en place! On commence."

J'aimerais pouvoir rester toujours ainsi. Roulée en boule avec des couvertures par-dessus la tête pour pas voir qu'il fait clair dehors. Ce serait comme si j'étais un bébé dans le ventre de sa mère avec de la belle chaleur. Personne pourrait me trouver et je manquerais jamais de rien.

Mais je suis pas un bébé dans un ventre et il faut que je sorte de mon lit qui est tout chaud même si j'en ai pas envie à cause de toute cette neige que la tempête va nous amener encore une fois. C'est comme si les maisons étaient dans un sac de sucre à glacer. Comme des beignes qu'on brasse. Brasse. Brasse. Jusqu'à ce qu'il y ait que du blanc.

C'est pas bon pour la sécurité, une tempête, parce qu'on voit pas en avant ni en arrière ni à côté. Si j'étais dans une voiture, peut-être que je me frapperais avec une autre voiture ou bien que j'entrerais dans un fossé sans que personne me voie. Et la neige m'enterrait pareille à une morte sous la terre. Je resterais longtemps parce que personne me chercherait. Même Paul, il s'inquièterait pas pendant plusieurs jours parce qu'il a sa Francine.

Je sais pas conduire. C'est pour ça que c'est pas utile de penser que je pourrais entrer dans un fossé ou bien avoir un accident.

Puis je vais jamais nulle part. Juste chez Rémi et au dépanneur au coin de la rue.

Mais c'est pas seulement la tempête qui me fait un si mauvais effet sur l'énergie. Depuis que je suis revenue du Carnaval de Québec, je fais plus rien pour bouger et je suis toujours fatiguée. Je me sens comme un animal malade qui se cacherait dans son trou pour pas se faire attraper. Un animal qui est morfondu et qui arrive pas à reprendre son souffle. Comme si mes poumons étaient devenus trop petits. Pourtant j'ai pas sauté ni couru. Je suis pas malade non plus. Je sais pas ce que j'ai.

Je pourrai pas toujours rester cachée parce que c'est pas normal de rester dans son lit toute sa vie. Il y a plus rien dans le réfrigérateur ni dans le garde-manger. Ensuite il y a la maison aussi, qui est sale parce que personne fait le ménage. Chaque fois que je vois le tas de poussière qui est de plus en plus épais, je me dis aujourd'hui je vais laver la maison. Je prends une chaudière. Mais j'arrive pas à me décider à commencer. Alors je me rasseois parce que je suis trop découragée.

Si je me lève pas tout de suite, je voudrai plus sortir de la chaleur. Mais il fait si froid en dehors des couvertures. Pauline diminue toujours le chauffage avant de partir. Comme si j'étais pas là. Peut-être qu'elle m'a complètement oubliée parce qu'on se voit plus du tout, maintenant que ses répétitions sont commencées et qu'elle supporte plus rien.

Quand elle rentre tôt, elle s'enferme dans sa chambre et elle parle toute seule. Je pense qu'elle répète un rôle. Mais je comprends pas pourquoi puisqu'elle est la metteur en scène. Les metteurs en scène, ça fait répéter les autres pour qu'ils sachent les mots par cœur. Ca leur dit quoi faire et pas faire pour se faire comprendre du public. Peut-être qu'est être metteur en scène aussi, c'est un rôle.

Mais j'ai hâte que ce soit fini, sa pièce, parce que c'est devenu plus vivable avec elle. Tout le temps elle crie après moi pour que je fasse ceci ou cela. Je suis jamais à la bonne place. Je veux lui faire plaisir mais j'arrive à rien d'autre que de faire du dégât dans mes gestes. Mes bras sont comme des rouleaux de pâte qui se mêlent tout seuls. Je sais que c'est pas de ma faute, parce que c'est à cause de son théâtre qui lui fait trop de soucis. Elle y pense tellement fort tout le temps, à son théâtre, qu'il y a des fois où on dirait qu'elle sait plus où elle est.

Je savais pas que c'était aussi difficile de faire du théâtre, parce que c'est juste faire semblant. C'est pas des vrais sentiments mais peut-être qu'à force de faire semblant, c'est comme si c'était devenu vrai.

C'est mieux qu'elle me voie pas, parce que ça la rend violente avec des coups maintenant. Elle m'a frappée une fois. Juste parce que j'ai voulu ramasser ses papiers à côté de la porte. Je l'ai pas entendue arriver. Quand je l'ai vue il était trop tard pour me sauver.

J'ai beau regarder par la fenêtre, je vois juste du blanc tellement que les tas de neige sont gros. La maison va être enfermée dans l'hiver. Puis moi je suis enfermée dans la maison.

Je vais plus chez Rémi à cause de Tom qui est toujours là. Puis Rémi travaille le soir maintenant. Il est concierge à la polyvalente avec Tom. Claudie aussi s'est trouvé un travail de caissière dans un supermarché. Moi je fais rien parce que je sais rien faire. J'étais pas bonne à l'école. J'aimais pas l'école parce que c'était gênant d'avoir toujours des mauvaises notes devant les autres.

Dans ma tête, c'est comme une tempête de neige. Je sais pas ce qu'il faut faire ni où aller. Tout va trop vite. Je me force pour aller plus vite mais j'y arrive pas. Il doit bien y avoir une place dans le monde pour les gens qui sont pas vites pour comprendre. Une place où il y aurait juste des gens pas vites. Si je savais où, c'est sûr, je prendrais le train avec ma valise puis je m'en irais. Mais je sais pas si ça existe une place comme ça. J'en ai jamais entendu parler. Même à la télé où ils savent tout sur les autres pays puis sur les autres planètes, ils parlent pas de ça. Peut-être que ça existe pas puis que j'aurai jamais de place pour moi. Je servirai jamais à rien.

C'est pas bien de laisser les idées courir parce qu'après je

vais être tellement triste que je serai plus jamais capable de bouger.

Je sors un bras. Puis l'autre. Il fait si froid. Tout le dedans de mon corps a froid en-dessous de la peau. Je me lève. Je tremble. Je m'habille. Je me dépêche de m'habiller parce que si je ne m'habille pas tout de suite, je vais rester là debout dans ma chambre comme les sculptures de glace à Québec. Mes vêtements sont froids comme la peau d'un mort. Je me frotte avec mes mains. Je cours un peu pour que la chaleur vienne me trouver. Je cours, je cours.

Ensuite, je vais faire comme les jours où j'étais si heureuse avec Paul. Je vais me regarder dans le miroir et me faire un sourire, puis me coiffer, puis ouvrir la télévision, puis me faire à déjeuner. Peut-être que si je fais bien semblant comme Pauline avec son théâtre, je vais être heureuse pour vrai et qu'il va faire chaud.

Je force ma bouche à faire une demi-lune, comme les belles filles à la télé qui nous montrent leurs produits. Mais ça ressemble juste à une grimace. Je suis pas belle avec les yeux gonflés. Il y a personne qui voudrait mes produits à moi.

Depuis que je suis revenue du Carnaval de Québec que c'est comme ça. Il y a plus rien de beau qui m'intéresse. Ni à la télé ni ailleurs. J'ai même plus faim. Je trouve que tout est sale. Et

moi aussi je suis sale. Je me lave, je frotte et c'est encore sale.

C'était des vacances pourtant. Trois jours de vacances. Mais quand on est revenus je me sentais plus fatiguée qu'avant. Je me disais que c'était peut-être parce que je voulais pas revenir chez Pauline qui est toujours partie et qui m'aime pas, même si c'est pas de ma faute. C'est tellement beau Québec pendant le carnaval. Il y a de la musique et puis des clowns. Avec le château de glace puis les sculptures comme dans les histoires de fées.

C'était le même Québec que d'habitude mais c'était pas pareil que lorsque j'y allais avec Paul. Moi et Paul, on visitait puis on trouvait que tout était beau. Paul me disait toi et moi on serait faits pour passer notre vie ici. Puis je pensais que c'était vrai et que les rues se faisaient belles pour nous. C'était comme quand on entre dans une maison puis qu'on a l'impression que tous les objets nous connaissent. C'était un autre chez-nous.

Peut-être que c'est parce que Paul était pas là que je trouvais que tout était noir avec des gens laids et pas sympathiques. J'ai reconnu le monsieur qui vendait des petits bonshommes. Mais il était si vieux tout à coup. Il souriait avec un sourire pas joyeux. Peut-être que son sourire était pareil aux autres années mais que je m'en suis pas aperçue parce que j'étais si heureuse avec Paul.

Ca se peut pas que ce soit Québec qui ait changé. Québec, c'est une vieille ville qui change pas. Et puis, il y avait tous les gens autour de nous qui s'amusaient. Ils aimaient regarder le bonhomme avec sa tuque puis sa ceinture fléchée. Rémi et Claudie, eux, ils s'amusaient beaucoup. Ils chantaient. Tom aussi chantait. Il essayait de me faire rire. J'y arrivais pas. Je pensais juste que j'avais hâte de revenir à la maison pour me cacher dans ma chambre.

Peut-être que je voulais pas y aller à Québec, cette année. A cause de Tom qui avait promis qu'il me laisserait tranquille avec l'amour. J'aurais pas dû y aller parce que je le croyais pas complètement avec ses promesses de plus me toucher. Mais ils m'ont dit "On va au Carnaval de Québec viens avec nous on va s'amuser".

J'ai dit Pauline voudra pas. Je peux pas. J'étais sûre que Pauline voudrait pas. Puis il fallait que je lui demande la permission pour partir aussi longtemps. Si Pauline veut, j'y vais, que je leur ai dit. J'étais sûre qu'elle dirait non. J'ai pris une grande respiration pour rester calme et j'ai dit que j'aimerais aller au Carnaval de Québec.

Pauline a dit oui. Elle a dit "Oui vas-y à Québec grosse imbécile pis restes-y jusqu'à la fin du monde que je te revoie plus la face". J'ai pas pleuré parce que c'était une bonne nouvelle. C'est drôle que des fois, les bonnes nouvelles nous donnent envie de pleurer.

Peut-être que c'est les sculptures de glace qui m'ont fait un mauvais effet sur le moral en arrivant. Tom avait jamais vu le carnaval avec les sculptures. Il était comme un fou de les voir, tellement il les trouvait belles. Il courait partout autour de moi avec des "Oh" et des "Ah"! Moi aussi je trouvais que c'était beau de voir toutes ces formes qui sortent de la neige. On dirait pas qu'il y a tant de beauté cachée dans la neige.

Mais il y avait une sculpture qui était pas belle. Une sculpture de laideur avec de la violence de tous les jours qu'on voit pas parce que c'est dans la nature. Ils devraient pas donner la permission de faire des sculptures qui montrent des affaires de la vie parce qu'après, ça nous dérange puis on est plus capable de voir de la beauté.

C'était des loups. Trois loups qui étaient maigres et laids avec leur grande bouche pleine de dents pointues. On voyait leur langue sortie tellement qu'ils avaient faim. Ils allaient manger un petit animal qui pouvait pas s'échapper. Le petit animal était un peu brisé à cause de la neige qui était pas assez solide. Il avait tellement peur qu'il restait en boule sans bouger.

C'est sûr, c'était pas la faute des loups parce que c'est comme ça dans la nature. Les loups mangent les petits animaux qui arrivent pas à se défendre. Mais c'était triste que le petit animal soit pas capable de se sauver puis que les loups puissent

pas manger autre chose. Les petits animaux devraient rester dans leur terrier pour pas se faire manger. Seulement il faut bien qu'ils sortent pour pas mourir enfermés.

J'aurais pas dû aller à Québec avec Tom qui a pas tenu sa promesse. J'aurais dû rester ici, à la maison. Mais l'hiver est tellement long avec la neige qui est pas encore prête à s'en aller pour laisser arriver le printemps.

Le téléphone maintenant. C'est Paul. Je sais que c'est Paul parce qu'il y a seulement lui qui appelle et puis il appelle souvent. Je réponds pas parce que je suis trop triste pour avoir de la peine aujourd'hui.

J'aimerais entendre sa voix grave comme une belle chaleur sur moi. Il dirait "Salut Aline comment ça va tu vois je pense encore à toi". Mais il écouterait pas quand je lui dirais "Ca va pas bien Paul, je sais pas ce que j'ai". Et puis j'aurais des grosses larmes qui couleraient. Mais lui, il entendrait pas mes mots ni les larmes dans ma voix parce que c'est pas à moi qu'il pense quand il m'appelle. C'est à elle, la Francine qui lui coûte cher.

Je pourrais pas lui parler de Tom qui a fait des choses pas bien avec moi dans la chambre de son frère, parce qu'il dirait que c'est ma faute et qu'il m'avait avertie, avec plein d'adjectifs de méchanceté pour me punir.

Je répondrai peut-être demain, quand la tempête sera finie. C'est mieux d'attendre que ce soit tranquille dehors et dans ma tête parce que les mauvaises idées qui passent, ça salit tout ce qu'on voit. Puis même les souvenirs sont salis.

*

Mes doigts! Tout me glisse des doigts! C'est trop rond! Trop lisse! J'arrive pas à m'accrocher! Arrêter de trembler! Je me dépêche! Je suis si essoufflée! Je réussis pas! Je suis pas capable! Ca glisse! Il approche!. Arrêter de trembler! Vite! Il est là maintenant! Tout près! J'entends ses pieds dans la neige qui craque!

Ca y est! Le bruit dans la serrure! J'ai réussi à mettre le loquet. C'est verrouillé. Il pourra plus ouvrir la porte.

Pourquoi je suis pas restée à la maison aujourd'hui? J'avais besoin de rien.

C'est à cause de la température. Parce qu'il fait beau puis que le neige fond un peu. Tout le monde sort quand il commence à faire beau parce qu'on a hâte au printemps. Puis moi aussi j'avais envie d'aller dehors prendre une marche pour voir la neige qui va partir bientôt. Comme tout le monde. Juste prendre une marche. Mais j'ai eu soif d'une liqueur. Pourquoi j'ai eu soif? Je suis entrée dans le dépanneur en pensant juste que

j'avais soif. Puis là, il est trop tard parce que j'ai encore fait une bêtise. Je fais toujours des bêtises.

Il frappe! J'ouvrirai pas! Non, j'ouvrirai pas! Je réponds jamais à la porte parce que Pauline veut pas. Il doit pas entrer ici. Je veux pas! C'est une maison qui aime pas le monde comme lui avec des désirs d'homme comme les autres.

Il pousse! Il donne des coups dans la porte! Ca craque! "Ouvre Aline ouvre!" Je peux pas ouvrir! Pauline veut pas! "Ouvre ou je défonce!" J'ai peur!

"Arrête! Fais pas ça! Brise pas la porte! Je t'en prie! Brise pas la porte! Tu peux pas entrer! Pauline veut pas!"

Il frappe plus. Mais il est encore là, sur le perron. Je le vois par le petit oeil dans la porte. Tom tout noir avec ses mains dans les poches. Avec ses lunettes qui guettent. Il attend. Il partira pas. Je sais qu'il partira pas parce que c'est quelqu'un qui insiste quand il veut quelque chose.

Je dois pas m'énerver parce que c'est pas bon pour le coeur et que ça donne rien. Il peut pas entrer! La porte est verrouillée avec le gros loquet de cuivre. J'ai plus besoin de trembler! Le loquet est là! Je le vois bien, le loquet qui est tourné! C'est un loquet qui est solide! Personne peut entrer ici à cause du loquet!

Mais j'ai peur quand même, avec mes jambes qui sont molles comme des spaghetti dans l'eau bouillante. Si je me calme pas je vais devenir molle de partout puis je me tiendrai plus debout.

J'aurais dû me sauver ou me cacher tout de suite quand j'ai reconnu sa casquette dans le dépanneur. Mais je pensais pas qu'il voulait me parler puis me suivre. Je pensais juste que c'était une belle journée qui annonce le printemps. Les gens sont heureux quand il commence à faire beau. C'est normal de sortir. J'ai fait semblant de pas le voir. Mais quand je suis allée payer à la caisse, il s'est placé à côté de moi. Il a dit "Faut que je te parle!" Je sentais son haleine et son odeur de cigarette sur ses vêtements, avec les mauvais souvenirs qui vont avec. J'ai pas le temps, que j'ai répondu. C'était pas vrai, mais je voulais pas le voir. "T'as bien deux minutes. Je te vois plus qu'est-ce que tu as tu te sauves?" J'ai pas le temps. Une autre fois. Puis je suis partie. J'ai couru puis je me suis aperçue que lui aussi, il courait.

"Je veux juste te parler ouvre Aline je resterai pas longtemps puis après je m'en vais je te jure je m'en vais."

Je veux pas voir ses yeux qui s'apercevraient que j'ai peur. Il faut pas parce qu'après, il serait trop tard, et je pourrais pas dire non à rien ni me sauver parce qu'il est plus fort.

"Tu pourrais au moins dire ce qui va pas en pleine face plus d'un mois qu'on s'est pas vus qu'est-ce qui te prend j'ai rien

fait de mal t'es une femme puis moi un homme puis c'est normal mais parle donc."

J'ai pas de réponse parce qu'il a raison. Mais je veux qu'il s'en aille. Je sais pas pourquoi je l'aime pas. Les hommes puis les femmes, ils vont ensemble et ils ont des enfants et ils sont heureux. Mais lui, je peux plus le supporter. Je veux plus jamais qu'il me touche. A cause de lui, Québec sera plus une belle ville comme avant, parce que je vais toujours penser à lui puis à sa voix dans le noir pour me dire que c'est normal la première fois. Je vais toujours penser à sa bouche puis à ses mains.

Je veux pas. Je dis non. Non, pas ça. Je t'en prie. Il écoute pas. Il continue.

"D'accord j'ai pas le tour avec toi je sais pas bien m'y prendre je pensais pas que c'était si dur les filles d'habitude..."

Je pourrai peut-être plus aller à Quebec que j'aime parce que ce serait comme si j'étais encore dans la chambre avec Tom.

"Donne-moi une autre chance je te promets que ça va aller mieux Aline tu m'entends réponds je vais être plus patient on va aller à ton goût on prendra le temps..."

J'écoute pas. Je fais semblant que c'est du bruit.

"Tu penses que je suis rien qu'un écoeurant c'est ça dis le un écoeurant d'homme tu penses que je suis pas assez bien pour toi t'aimerais mieux ton beau Paul c'est ça ton beau Paul t'arrêtes pas de nous casser les oreilles avec ton Paul belle famille oui puis après ça lève le nez sur le monde normal t'es rien..."

Du bruit comme des voitures qui passent devant la maison pour réveiller les gens qui dorment. Je bouche mes oreilles. Seulement du bruit.

Il s'en va. Il a compris. Je suis toute seule avec la maison silencieuse maintenant. M'asseoir. J'arrête pas de trembler. Me mettre en boule dans mon lit sous les couvertures. Me reposer. C'est ça. Jusqu'à ce que l'énergie revienne et qu'il s'en aille dans ma tête. Après, ça ira mieux puis je pourrai penser à autre chose pour bouger.

*

Je sais pas si c'est possible que les petits animaux se fassent pas toujours manger par les grosses bêtes qui ont faim. Rémi dit que c'est à force de recevoir des coups de dents et de griffes que les petits apprennent à se protéger.

Mais peut-être que moi, j'apprendrai jamais, parce que j'arrête pas de faire des bêtises. Rémi m'avait dit que ce serait mieux de plus parler à Paul. Pierre aussi il disait de pas l'écouter.

Puis je comprenais les explications avec leurs mots. Mais j'ai continué même si je savais que Paul, tout ce qui l'intéresse, c'est l'argent. C'était pas possible de plus entendre sa voix jamais et de faire comme s'il était mort. Je pensais que peut-être tout le monde se trompait sur lui et qu'il changerait.

Le téléphone sonne plus maintenant. Et puis je peux sortir aussi souvent que je veux parce qu'il y a plus de tempête et que Tom va plus chez Rémi depuis qu'il a compris. Mais c'est pire qu'avant, avec l'angoisse. Pire que toutes les bêtises que j'ai déjà faites parce que c'est de ma faute et que Pauline...

Ca donne rien de penser des images qui font peur. Rémi dit que ça se peut pas tuer quelqu'un pour cinq cents dollars.

Je voulais pas prendre l'argent de Pauline. C'est pas mon idée. Puis je disais non à Paul. "C'est pas bien de prendre l'argent de quelqu'un qui le sait pas." Mais lui, il voulait pas entendre. Il veut jamais entendre ce que je dis. Francine a perdu sa job et il avait tellement besoin d'argent qu'on dirait qu'il était dans un crise de nervosité. Je disais "Attends la fin du mois, je vais t'en donner". Il écoutait pas et disait " Vas dans la chambre de Pauline elle a sûrement une cachette. Il répétait "Elle a pas besoin de tout cet argent qu'elle gagne". Il était de plus en plus impatient."La vie est mal faite toujours les mêmes qui ont tout."

Je parlais plus. Alors il s'est fâché. Plus fâché que toutes les autres fois dans le téléphone. Il arrêtait pas de dire que je suis une égoïste qui pense rien qu'à elle, puis que je suis tellement sans cœur que je le laisserais mourir de faim même si je lui ai tout donné mon argent. "Si tu m'aimes faut que tu fasse quelque chose pour me sauver je suis ton frère et t'as pas le droit de pas m'aider Pauline a de l'argent trouve-le ils vont nous mettre à la porte je vais être dans la rue c'est ça que tu veux que ton frère jumeau soit dans la rue comme un chien tu trouves ça drôle que je sois dans la rue t'entends réponds qu'est-ce qui te prend réponds!"

"Je peux pas!"

Il a su que j'étais allée à Québec. C'est un ami à lui qui m'a vue avec Tom à côté des sculptures. Il a su et... Il a su et il a dit... il a dit que j'étais une sale garce menteuse et... Quand il a dit toutes ces choses-là, que j'étais une putain et une ordure, il criait tellement fort pour dire tous les mots que sa voix est devenue éraillée avec des toussottements. Alors j'ai dit oui. Oui, Paul. "Trouve l'argent de Pauline puis dépêche-toi!" J'ai dit "Oui, Paul."

Je suis allée dans la chambre de Pauline. J'étais jamais entrée dans la chambre de Pauline parce qu'elle veut pas. Puis si j'entrais, c'est sûr qu'elle s'en apercevrait parce que je fais toujours des bêtises. Je voulais pas entrer chez Pauline. J'avais

peur de voir ses yeux partout qui me regardaient même si c'est juste des photos.

Je voulais pas avec la main sur la poignée de la porte. Mais j'entendais les mots de Paul dans ma tête et je voyais les images de Tom, là bas, à Québec. Ses mains qui descendaient sur mon ventre. Fallait que je trouve l'argent pour que les images arrêtent de descendre.

Je suis entrée dans la chambre de Pauline. Je me sentais comme la femme, dans l'histoire de Barbe-Bleue, qui va échapper sa clé dans une flaque de sang qui se lave pas. Y'avait tellement de bruit tout à coup dans la maison que j'avais du mal à respirer. Mais c'était pas vrai tout ce bruit parce qu'il y a même pas d'horloge pour faire des tic-tac. C'était juste mon cœur qui faisait tout ce bruit par en-dedans.

Il y avait pas de flaque de sang mais c'était en désordre avec des papiers et de la poussière. La poubelle était pleine de papiers. Des papiers en couleur avec des mots écrits dessus. C'était comme des lettres d'amour qu'on voit dans les films. Celui qui est amoureux essaie d'écrire une belle lettre et il réussit pas parce qu'il se trompe toujours de mots. Alors il chiffonne son papier puis il le jette à la poubelle. Puis quand la poubelle est pleine, les mots manqués traînent par terre autour.

J'ai touché à rien. Je voulais qu'il y ait pas d'argent pour pas faire de mal à Pauline, mais en même temps je voulais en trouver pour que Paul parle plus jamais de Québec.

Il y avait cette enveloppe sur le bureau. Elle était pas cachetée. Une enveloppe blanche. Il y avait de l'argent dedans. Cinq cents dollars. Je pouvais plus m'en aller sans prendre l'argent parce que Paul l'aurait entendu dans ma voix.

Pauline s'est pas encore aperçue que j'ai pris son argent même si ça fait plusieurs jours. Chaque fois qu'elle entre dans sa chambre, c'est comme si la terre arrêtait de tourner. A cause des cinq cents dollars. Un jour, c'est sûr, elle va prendre son enveloppe et quand elle va mettre ses doigts dedans pour prendre les billets... quand elle va voir qu'elle est vide... Elle va sortir de sa chambre et elle va me regarder puis...

Rémi dit qu'il faudrait que je lui parle avant qu'elle s'en aperçoive. C'est sûr, il a raison avec ses conseils, parce que je suis pas une voleuse. Mais j'ai peur avec des images comme si j'étais un insecte. Comme un gros "barbot" qu'on trouve en-dessous d'un tapis, avec des ailes qui servent à rien puis des pattes noires humides, puis qui marche pas assez vite pour se sauver. Peut-être que Pauline va me tuer.

J'ai hâte de recevoir mon chèque à la fin du mois qui est tellement loin qu'il aura peut-être pas le temps d'arriver. Si la

fin du mois arrive, je vais pouvoir la rembourser. Je prendrai seulement des billets de cent dollars comme elle et je les remettrai dans l'enveloppe. Je refermerai la porte et elle saura jamais.

Puis peut-être que je vais avoir compris pour toujours et que j'aurai plus jamais besoin de me cacher. Comme les petits animaux.

Qu'est-ce qui vient de commencer? Qu'est-ce qui vient de finir? As-tu vraiment cédé la place à Jimmy ou est-ce que je t'ai recréé sur son visage à partir de ce qui me manque de toi? A moins que ce ne soit toujours la même histoire qui continue.

Comment savoir ce qui vient de se passer alors que quelque chose de moi est encore là-bas, sur la scène où je suis belle et pleine? Si près de lui dans ma tête, tout contre lui, cherchant le contact le plus sensible pour le trouver.

Les signes m'échappent. Comme avec André, autrefois, sous l'éclairage timide des réverbères de l'autre côté de la fenêtre. Comme avec toi, juste avant que le soleil ne perce le rideau de la chambre mauve. La réalité du corps avec le visible et l'invisible. Insaisissable moment présent où les signes s'abolissent dans une proximité hors langage.

C'est bien moi, dans la loge, qui ne sens plus le sol sous mes pieds à cause de toutes les visions qui frissonnent encore. C'est bien moi cette femme avec des yeux perdus. Avec ma peau rougie. Moi qui ne sais plus ce que je fais ni où je vais. Moi qui veux rester dans le silence, hors des signes, pareille à une enfant entêtée qui refuse de comprendre que c'est fini, qu'il faut revenir entre ces murs crémeux qui me soulèvent le cœur. Je refuse ces vêtements insignifiants laissés tout à l'heure sur le

fauteuil avant d'entrer sur la scène. Qu'un seul désir: retourner là-bas. Ne jamais revenir de là-bas. Plus jamais de cet ici maintenant.

Est-ce que c'est ça, l'amour? Perdre la notion du temps, de tout? L'impression de dériver au large des côtes du monde? Est-ce qu'on existe encore quand on aime? J'aime. Je l'aime.

Mais c'est moi aussi, cette femme qui se regarde dans la glace. Femme austère qui veut me ramener à la raison. Je la déteste. A cause d'elle, je ne peux pas courir vers lui. A cause d'elle, je dois ramener mon esprit dans cette pièce minable, dans ce corps terne sans charme. Elle et encore elle devant moi, à agiter les signes pour que je m'en aille. Pour que je sois sage. Pour que je renonce à tout.

Je dois quitter. Accéder à une autre logique. L'horloge me pousse hors de mon rêve avec sa mécanique infernale. C'est le moment de partir. C'est écrit dans les chiffres. Les chiffres ne font pas de compromis. Ils me disent que je ne peux pas rester ici, que je dois retourner dans ma maison empoisonnée. Avec la limace! Retourner pour remplir mes obligations. Car c'est ce soir que je règle les comptes. Impossible de remettre à plus tard. Fatalité des horloges.

Lui tourner le dos encore un moment. Imaginer que je ne suis plus elle. Une femme qui n'intéresse personne. Une femme qu'on évite, qui fait peur. Plus d'ami. André qui donne des ordres pour

me tenir à distance. On me tolère à peine dans les réunions. Tout ça parce que je veux vivre un peu plus. Et il faudrait que je sois aimable! Que je dise merci au monde parce qu'il tourne mieux sans moi!

J'ai tout manqué. Ils l'ont terminée, leur Maison de la Culture. Sans moi. Contre moi. C'est une construction magnifique. Majestueuse. Une énorme masse tendue vers la lune, surplombant toute la ville qu'elle illumine déjà. Comme un phare, nuit et jour, qui me rappelle mon échec.

Ma pièce est mauvaise. Mes acteurs sont incapables de comprendre les mots qu'ils récitent bêtement. Ils ne savent pas ce que c'est que la lune. Ils n'en veulent pas, de la lune.

Ma tête est devenue un champ de bataille où sévit un chaos complètement insensé. Il n'y a plus de stratégie pour retenir ce qui tient encore debout. Il n'y a pas davantage de plan de retraite si je coule. La raison cède du terrain de jour en jour. Je m'enfonce vers lui. Il n'y a de sens que parce qu'il y a lui. L'impossible n'existe pas.

Je continue malgré tout. J'avance pour ne pas crever. Parce que je n'ai plus rien à perdre. Parce que c'est ma seule façon de le rejoindre. À travers ce personnage de papier en quête de la même lune. Lui, comme toi, un vaste ensemble de signes à maintenir en place et à réinvestir sans cesse.

Est-ce que j'ai rêvé ses mains dans l'échancrure de ma robe? Est-ce que j'ai rêvé ma peau captant sa chaleur. Est-ce que j'ai rêvé ses gémissements? Pourquoi ne sommes-nous pas encore là-bas en dehors des mots?

Il a dit à tantôt. Est-ce que je dois rester ici à l'attendre? Est-ce qu'on se rejoindra dehors? Qu'est-ce qu'il a voulu dire? "A tantôt!" De l'amour encore?

Cette femme encore dans la glace qui me pousse avec son visage de désolation. Cette autre de moi qui m'exhorte à quitter la place tout de suite. Je ne veux pas l'écouter. Rester ici. Attendre "A tantôt!" Je l'efface avec les crayons rouge et noir qui traînent sur la table. Briser ses yeux. Déchirer sa bouche. De larges traits de couleur pour la cacher. Qu'elle me laisse vivre! Ne plus être raisonnable. Le toucher encore.

Toi non plus tu n'es pas d'accord avec cet amour qui vole jusqu'à toi à travers l'autre. Tu sais bien que c'est toujours la même histoire qui continue. Avec le désir et le vide. Tu sais que c'est toi aussi que j'ai pris à travers Jimmy. Toi aussi que je reprendrai chaque fois que j'en aurai l'occasion. Et tu t'entête à ne m'offrir que le spectacle de ton affolement. Tu t'agites. Mais je ne te laisserai pas fuir. Je te forcerai à m'aimer. Des signes partout pour que tu restes. Les forcer à signifier pour me combler à nouveau.

Jimmy n'a pas quitté la scène. Jimmy a aimé mon amour.

Rassembler les fragments du tableau maintenant. Me rappeler ce qui est arrivé avant les mots. Il est seul sur la scène avec son costume de velours rouge. Le costume de la fin. Les autres comédiens ne viendront pas. Ils ont trouvé des excuses. Je suis contente qu'ils aient des excuses aujourd'hui, pour ma première sous projecteurs. Pour ma première avec lui.

Je marche vers la lumière. Il est devant moi. Je tremble. Quelque chose me dérange. Le décor peut-être qui est enfin en place avec tout le poids de passé et de futur qui planent dans ses structures. Impression étrange. L'idée de scène, sans doute, inseparable de l'idée d'un public grouillant dans le noir. Mais nous sommes seuls. La polyvalente est déserte à cette heure.

Mon malaise vient peut-être de lui. Tout ce qu'il lit à travers moi. Ma transparence. Ce qu'il y a de bon et de mauvais.

Et ce costume qui n'est pas fait pour moi. Sensation de nudité dans l'étoffe légère. Comme une mauvaise conscience. Leina si naturelle avec cette robe. Le tissu flottant doucement au rythme calme de sa démarche souple et généreuse. Moi? Trop raide avec ma chair dure toute en nerfs et en muscles tendus. Je fais une piètre maîtresse pour Caïus. J'essaie de faire onduler mes hanches. Tout est maladroit chez moi. Pourtant, d'habitude... devant mon miroir dans ma chambre... quand je m'imagine devant la foule admirative. L'aisance et la grâce. Mais, ici, je me vois

incapable de me déployer. Prise dans mon corps et dans ma gorge à cause de lui qui me fige dans le moment qui passe.

J'avance. Je ne peux plus retourner en arrière. Il est trop tard maintenant.

Je dis Leina ne viendra pas ce soir. Leina ne viendra plus. Il sait. Une histoire de drogue. Elle a été expulsée de l'école. Il sait aussi. La première est pour bientôt. On n'a plus le temps pour une nouvelle actrice. C'est moi, maintenant, Caesonia.

Il allume les chandelles et éteint les lumières. Je suis troublée. Cette absence de couleur tout à coup. Absence de signe et de référence. Un univers peuplé d'ombres. Seulement lui et moi au milieu de nulle part avec l'incontournable de notre présence.

Il me laisse parler. Ma voix est incertaine et pleine d'anxiété. J'explique. C'est presque la fin pour Caligula. Caesonia, dernier témoin de sa pureté, doit mourir. Sa vielle maîtresse qui l'aime et le protège.

Je veux que ce soit la plus belle scène, pour faire oublier les maladresses de mes comédiens et sauver la pièce de la médiocrité. La mise à mort de mon personnage comme consécration et rachat de mon entreprise.

Je répète la tendresse et la honte et l'impossible et tout ce qui nous lie d'indicible dans l'amour. "Commençons!" Il reste couché sur sa litière. Je crois alors qu'il ne veut pas jouer à cause de sa peine pour Leina qui n'est pas là. Je suis prise au dépourvu. J'hésite à le brusquer. J'explique à nouveau pour l'apprioyer. Plus de douceur dans ma voix.

"Commençons!" Il se lève et se met à marcher autour de la scène, autour de moi. Il marche lentement, prend possession de la lumière. Le cercle se referme.

Après, je ne sais plus. Je le revois qui parle. Vague intuition de ne pas connaître le texte. Je ne suis pas sûre de faire les bonnes répliques. Nos deux voix emplissent la salle tour à tour. Il est si près de moi que je ne comprends pas ce qui se passe. Son odeur. Son haleine chaude sur ma joue. Je devrais dire ça suffit, remettre la distance entre nous, remettre nos masques. Mais j'aime son jeu. Je désire son jeu plus que tout au monde. Je désire que ça ne s'arrête jamais.

"Il faut en finir, car le temps presse. Le temps presse chère Caesonia!"

Il s'approche. Si près alors. Ses mains autour de mon cou. De longs frissons dans mon dos. Tellement longtemps que son image me tourmente. Et le choc soudain de sa présence contre moi. Je dis non dans ma tête, mais ma main se pose déjà sur lui, descend sur lui. Avide. Vorace. Je dis non, mais c'est trop tard.

Jimmy ne se sauve pas. L'image reste là quand je la prends. Il se laisse éprouver les sensations que je lui donne. Il accepte tout.

Les chandelles se consument. Leur parfum chaud se répand sur la scène. Enivrant. Evanescant. La lumière calme vacille, danse, frémit au rythme de nos mouvements. Les ombres sur son visage que je ne vois jamais que d'un côté à la fois. Mais la cire coule trop vite. Elle tombe par terre. Goutte après goutte, elle s'agglutine pour former des stalagmites bosselés et disgracieux.

Il souffle les flammes les unes après les autres. La dernière emporte son sourire. "A tantôt!" Et il disparaît dans le noir.

A peine un son, pour trancher entre le plein et le vide, entre le début et la fin. Un son trop bref, filant entre ses dents blanches, puis la noirceur.

A quoi pense-t-il lorsqu'il me laisse ainsi sur la scène, sans répondre à ma tendresse? Mon dernier baiser dans l'absence déjà. Son pas léger et joyeux quand il s'éloigne. Un pas de victoire. Et ce sourire accroché sur ses lèvres que je connais trop! Sourire du moqueur. Du menteur!

J'ai froid tout à coup. Je grelotte. Qu'est-ce que je fais appuyée sur le chambranle de la porte dans cette robe d'étrangère?

re? Ma peau tavelée de larges plaques rouges autour du cou, comme autant de traces de lui. Marquée par lui.

Qu'est-ce que j'ai fait? J'ai perdu la tête. Je n'ai pas voulu ça. Je te jure que je n'ai pas voulu ça. Pas de cette façon. C'est lui qui a dirigé le jeu. Il connaît ma faiblesse. Je suis incapable de lui refuser quoi que ce soit. Sa présence comme un abîme.

Je le vois bien maintenant, il joue. Où que j'aille pour me soustraire, il se place devant moi. Devançant mes mouvements. Me provoquant délibérément pour m'entraîner dans mon propre délire. Ce garçon connaît les ruses de la séduction. Toujours il est là. Contre moi. Son regard pareil à un attouchement. J'entends sa respiration forte comme le chant de mon propre désir. Je n'arrive pas à penser. Il me poursuit. Il le fait exprès. Je suis sa proie, moi qui le prends.

Je dois m'en aller d'ici. Vite. Reprendre mes vêtements, mon sac. Retourner chez moi. Chasser ces images et en remettre qui joueront un autre jeu. Il ne s'est rien passé. Rien passé. Une répétition. C'est ça que je dirai si on me questionne pour me confondre. Seulement une répétition. Longue, épuisante, décevante. Préparer ma réplique et refaire encore et encore les gestes de sincérité jusqu'à ce que ça devienne naturel, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien qui rappelle le mensonge. Jusqu'à ce que ça devienne vrai.

Tu le sais, toi, n'est-ce pas? Les répétitions, le soir. La fatigue. Toujours il y a une partie de nous qui refuse de jouer. Si difficile, le théâtre qui prend trop de notre vie. Ensuite on ne sait plus très bien ce qu'est la vie.

J'ai rêvé. Voilà. J'ai rêvé d'une scène d'amour où le personnage principal me ressemble. Je sors du rêve maintenant. Je remets mes vêtements, replace mes cheveux, efface les traces. Il ne s'est rien passé.

Mais pourquoi cette inquiétude encore? "A tantôt!" ne veut pas passer. "A tantôt!" Cette arrogance encore? Qu'est-ce que j'aurais dû lire?

Le scandale vient seulement d'éclater pour Leina. Il ne peut pas savoir. La nouvelle étonne. Leina, pas de cette espèce-là, qu'ils disent tous. On n'y croit pas. On dit que ce n'est pas possible, pas elle. Mais les objets parlent. Cette boîte de poudre blanche sortie de ses effets personnels. Ils sont nombreux à l'avoir vue tomber.

Elle nie tout. Dit que c'est une erreur. Mais on ne peut pas se défendre contre les objets qui accusent.

Il ne m'a pas jouée. Pas moi! Il me doit trop.

Il serrait si fort autour de mon cou. Son rire étrange.

M'en aller. Tout de suite. Mon manteau. Mes clés.

Jimmy!

Juste devant moi. Avec sa grandeur d'homme bien réelle dans l'embrasure de la porte. Avec sa force d'homme. Il attendait derrière. J'étais prise et je ne le savais pas. J'étais là, à rêver avec cette figure de carnaval devant moi dans la glace et lui me quettait, prêt à me jeter le mal qui est en lui, pareil à une épaisse toile grise. Il ne me laissera pas passer. Je le vois dans son regard. Le même que sur la scène. "A tantôt!" Nous sommes tantôt.

Pourquoi ne suis-je pas partie les jambes à mon cou? Il est trop tard maintenant! Tantôt est arrivé.

"Tu t'en allais sans me dire au revoir tu m'aimes déjà plus!"

"Je n'ai pas le temps, je m'en vais. Laisse-moi passer"

"T'as bien encore une minute on t'a préparé une belle surprise moi et les copains ils sont tous là c'est le cadeau d'adieu de Leina pour te remercier pour ce que tu as fait pour elle."

La porte! Je n'ai pas fermé la porte de l'auditorium. J'ai oublié la porte. Je ne savais pas qu'il y aurait... Nous devions être seuls. Mais ils étaient là. Tous. Dans le noir. A regarder

en silence. Pour ça les chandelles. Pour ça qu'il a éteint les lumières. Pour les cacher. Pour qu'ils voient. Mon corps oubliant la scène. Ma chair frissonnante, indécente, emportée par ses propres remous.

"Qu'est-ce que tu as t'es toute blanche?"

"Je ne comprends pas ce que tu dis. Il faut que je m'en aille. Je suis en retard."

"Laisse tomber ton petit numéro on sait pas comment mais on sait que c'est toi pour Leina!"

Mon bras pris entre ses doigts. Il veut que j'avoue. Je ne peux pas. Ce n'est pas de ma faute. C'est la vie qui est comme ça. J'argumente. Tous les risques que j'ai pris pour lui. Mes preuves d'amour. Il rit.

Rien pour moi dans ce garçon. Que de la colère et du mépris. Je me suis trompée. Pas bien su déchiffrer les signes.

Quoi dire maintenant pour que les images cessent de s'effondrer? Mes paroles comme du sable mouvant. Je bafouille. Je jure que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas moi, pour Leina. Je le supplie de me laisser partir. Il n'écoute pas. Son rire emplit tout l'espace. Il m'entraîne vers la salle.

Fuir! Mes membres pris de panique. Ils ont vu. Ils m'attendent avec leurs yeux de vérité. Mon amour comme une chose poisseuse. Non! Je me dégage, je cours, cours. Tellement de murs à traverser. Murs, murs. Ma voiture dehors. Trop loin les portes. Ma maison. Plus vite. Il est derrière moi. Il me rattrape.

NON!

Mon bras! J'ai mal. Il m'agrippe, me ramène, me secoue. Je rampe. Je râle. Comme une bête. Partir. Je veux partir.

Sa main qui claque. Douleur. Mon visage me fait mal. Des sanglots. Comme une enfant. J'ai trop peur, trop mal. Je suis perdue. M'en aller. Je veux m'en aller. "Laisse-moi partir!"

Il ne rit plus. Il me hait. Il a envie de me frapper encore à cause de ma faiblesse. "Finis ce que t'as commencé!" Il me serre si fort! Toute sa force concentrée dans ses doigts qui forcent ma chair. Et la rage qui emplit sa bouche. Je me sens si petite maintenant. Si fragile. Si laide. Ne plus bouger. Ne plus exister.

"Arrête tu m'écoeures!"

Sa main, encore, qui s'apprête à s'abattre. Mon visage qui fait mal. Je crie. Il est furieux. Il pourrait me tuer.

J'arrête. Je sais pas comment, mais j'arrête. Je tremble mais j'arrête. C'est promis. Je ne pleure plus. Je continue puisque j'ai commencé.

Il me pousse dans le noir. On descend vers le bas, vers la scène où ils m'attendent pour la conclusion.

Je ne distingue pas encore très bien la salle. Mes yeux ne se sont pas encore adaptés aux ténèbres où ils m'attendent avec leur vengeance. Maintenant, je les sens. Leur respiration. Le froissement de leurs vêtements. Leurs chuchotements. L'air est plein de leur présence.

Ils nous ont vus entrer. Le silence. La densité terrible de cet instant. Suffocant. Tout en menaces suspendues. La complicité même des objets indifférents à ma détresse. Le temps retenu. Le temps lourd. Une éternité qui s'annonce.

Jimmy a lâché mon bras à présent. Je ne me sauverai plus. Je n'en aurai ni la force ni le courage. J'attends que tout finisse.

C'est leur moment de triomphe. Ils n'ont plus à se dissimuler. Ils sortent des coulisses, les uns derrière les autres. Un peu craintifs d'abord, à cause de cette autorité que j'exerce sur eux depuis plusieurs mois.

Ils se regroupent et deviennent courageux. Ils sont tout autour maintenant. Comme une grosse masse de chair mouvante s'agitant

de plus en plus rapidement. Les bouches s'ouvrent, articulant des mots insipides. Mille méchancetés passent dans leurs yeux. Mes marionnettes vont se mutiner d'un instant à l'autre. Qui jettera la première pierre? Qu'est-ce qu'ils attendent? Qu'on en finisse!

Ils s'encouragent les uns les autres. Les voix s'élèvent. Ils me narquent. Disent que j'ai du talent, que je suis plus vivante dans les scènes de mort. Ils rient. Ils le répètent sans arrêt pour s'exciter. Leurs paroles insolentes vont dans tous les sens. Ils bourdonnent. Ils ont aimé mon jeu. Ils s'esclaffent. Ils aimeraient jouer avec moi. Ils rient tous d'une même voix. Ils ont pris des notes sur les techniques.

Cette familiarité! Cette arrogance! Ils me pressent de leur présence abjecte. La moiteur de leurs corps. Ils ont bu. Une main monte sur ma cuisse. Je ne dis rien.

Ils projettent de jouer la scène de ce soir en séances privées. "Une initiative culturelle." Ils rient. Ils aiment dire ce mot en roulant longtemps le "r" et en montant le ton pour la finale. Ils aiment s'entendre. "Culturrrrel". Comme un roulement de tambour. Dans quelques minutes, ce sera la générale, qu'ils me disent.

Jimmy nous observe. Froid. Il me guette dans son coin. Chacune de mes émotions. Je serai digne pour lui.

Les lumières s'allument. La blancheur immaculée des draperies. Le lustre brillant des accessoires d'argent. Les chandelles

brûlent à nouveau en répandant leur parfum sans âge. Mon seul vrai décor. Mon dernier décor, comme l'autel de mon sacrifice. A quelle divinité m'offre-t-on? Au nom de quelle justice?

Sur la scène, deux garçons s'observent. L'un, on le voit bien à son impassibilité, sera l'objet de l'entreprise de séduction. Il a l'attitude hautaine et trop sûre d'elle-même de ceux qui ne savent pas le prix qu'il en coûte à ceux qui s'offrent. Rien que du mépris sur les lèvres pour la fragile offrande. Il est comme ces idoles de plâtre intouchables qu'on vénère pour exorciser je ne sais quel mal informe qui fermente au fond de soi.

L'autre, habillé en femme, se déploie autour de lui en une série de gestes artificiels pour émouvoir, pour se faire voir . Il est ridicule, grossier, provocant, choquant dans sa mendicité. Intolérable vision d'une écorchée vive.

"Tu trouves-pas que c'est bien réussi comme imitation, on dirait toi tout craché."

Moi? Cette caricature de femme alanguie? Moi, cette chose pitoyable? C'est quelqu'un d'autre! Quelqu'un qui n'existe pas. Qui n'existe plus. Quelqu'un qui est mort quelque part dans le temps.

Qu'on me rassure! Jimmy? Il ne dit rien. Ne fait rien. Pour me punir.

C'est cela qu'il veut? Que je me souvienne avec leurs signes s'ordonnant autour de ces images dénaturées? Mes paroles, mes gestes. Des grimaces absurdes, ridicules. La tendresse devenue contorsions des mains, du corps. Mouvements risibles. Risible mon être qui cherche l'amour. Ma poitrine s'offrant à son regard impassible. Poitrine maigre, sans charme. Il ne veut pas de moi, mais je m'entête avec mon envie intractable. Je prends sa main pour qu'il me caresse. Je le guide. "Aime-moi!" Et lui qui m'effleure à peine. Qui me laisse m'abuser. Attrance perverse pour mon amour. Il cède au plaisir. Cette partie de lui que je sais et qu'il consent à me laisser pour le servir. Pour me confondre.

Comme tout est laid sous cet éclairage immonde. L'amour que l'on donne et que l'on prend, dégoûtant quand il sort de la nuit. L'amour n'est pas fait pour être montré. Il fallait jouer.

Le spectacle est fini. Ils ne s'en vont pas. Ils se tournent dans ma direction. Ils me retiennent! Jimmy est parti. Jimmy m'a laissée avec eux. Le bruit de la porte qui se referme dans le noir.

Ils veulent m'entraîner sur la scène. Ils veulent que je joue avec chacun d'eux. Que je joue mon amour encore. Leurs mains se répandent sur moi comme des tentacules. Nous n'étions pas encore "tantôt". Quand ce "tantôt" finira-t-il?

Ils sont sur moi. Ils ne pensent qu'à eux. Qu'à leur force qui s'éveille. Qu'à leur hâte d'être des hommes, hâte de vieillir, d'être plus puissants que leurs pères. Hâte de posséder.

Ils ne rient plus. M'encerclent. Trop nombreux pour me sauver. Ils me bousculent. Leurs mains toujours qui cherchent à me forcer. Et ces mots crus qui les excitent quand ils se forment dans leur bouche.

Je ne suis plus courageuse. Jimmy n'est plus là. Je crie autant que je peux. Je crie. Pour n'importe qui ou n'importe quoi qui me sortira d'ici.

"Qu'est-ce qui se passe ici?"

Un concierge. Il nous a vus. Eux, comme des rapaces. Mes vêtements en lambeaux. Moi, ruant, rageant, frappant avec mes pieds et mes poings, usant mes dernières forces à me débattre.

Je suis sauvée.

Ils ont disparu. Dissipés dans les fissures de la scène. Evaporés dans le décor.

"C'est fini allez-vous-en maintenant!"

Il souffle les chandelles. La salle retourne dans le noir. Dans le silence avec tous les possibles qui s'endorment. Comme s'il ne s'était rien passé. Comme si l'histoire continuait, propre et belle. Mais les signes ont été à jamais violés. Il ne pourront plus mentir. La scène serait-elle donc finie?

Je suis seule maintenant. Sur le trottoir. Avec mon sac à main et ma valise rouge. En face d'une grande maison que je connais pas. Il faut que j'y aille parce que c'est plus possible de faire autrement à cause des événements qui se sont précipités tous ensemble comme un cyclone sur moi pour me jeter dehors.

Mais juste une valise, c'est pas beaucoup pour arriver dans le monde qu'on a pas l'habitude. C'est ça que je lui ai dit, à Rémi, avant qu'il me laisse ici. C'est pas suffisant, une valise, même s'il y a toutes les choses qui sont à moi avec des souvenirs et des utilités pour installer un chez-moi, parce qu'il y aura personne pour s'occuper de ma sécurité.

Il a dit de me calmer et qu'il y aurait pas de problèmes. Il avait sa grosse voix. Rémi dit que je suis capable. Que je vais m'organiser une petit vie tranquille avec juste des choses que j'aime pour moi. Que je vais être beaucoup mieux qu'avant et qu'il y a aucune raison de m'énerver.

C'était pas pour se débarrasser de moi qu'il m'a laissée devant la porte avec ma valise parce que Rémi, c'est mon ami. C'est parce qu'il avait plus le temps et qu'il devait aller travailler pour son "shift" de jour. C'est parce qu'il dit aussi que c'est important que j'affirme mon autonomie tout de suite et que c'est

une bonne chose de vivre avec des gens qui me connaissent pas pour que je m'aperçoive que je suis pareille aux autres.

C'est sûr, je peux pas habiter chez Rémi. C'est quelqu'un qui aime être seul. Et puis Claudie, elle aimeraient pas qu'il y ait une autre femme qui vivrait chez lui même si je dérangerais pas leur intimité. Ca lui faisait rien que je couche chez lui un soir mais il dit que si je reste trop longtemps, je serai pas capable de devenir autonome. Je savais pas que j'étais pas autonome. Je pensais juste que j'étais pas assez intelligente pour faire comme tout le monde qui gagne de l'argent et qui ont des maisons à eux à mon âge.

J'avance vers la porte. C'est une grosse porte lourde en bois, avec des lignes verticales. Comme une porte de donjon. Ou comme une porte de fée dans les livres de contes.

Ma valise est lourde à force de rester au bout de mon bras sans bouger, parce que j'arrive pas à me décider à monter sur le perron, parce que je sais pas si c'est un beau rêve qui commence ou si c'est un cauchemar.

C'est une maison qui est tellement belle, avec de gros arbres solides tout autour qui ont leurs branches comme une couverture dans le ciel pour empêcher les orages de passer. C'est pas possible que ce soit pour moi. Pas après ce qui vient de se passer avec Pauline. C'est pas bien de rêver à des choses qu'on

est pas capable d'avoir, parce qu'après on est plus malheureux qu'avant.

Ils vont dire non, c'est sûr. Ils vont me poser des tas de questions que je saurai pas quoi répondre. Qu'est-ce que je vais devenir après, quand ils vont voir que c'est seulement moi et que je suis quelqu'un de mêlée dans mes réponses qui fait seulement des bêtises? Qu'est-ce que je vais devenir s'ils disent non?

Il y a beaucoup d'eau dans les rues à cause de la neige qui fond. Mes bottes vont être juste bonnes à jeter à la poubelle. Qu'est-ce que je vais devenir quand j'aurai plus d'argent et plus de souvenirs à vendre pour manger? Il y a tellement de jours qui sont difficiles quand on est sans abri comme les clochards qui ont plus de sécurité du tout sur la tête avec rien à manger, ni de lit pour dormir et qui meurent dans les coins sans personne pour les voir.

Je dois pas penser trop loin dans le temps. Rémi dit d'arrêter de penser parce que je me fais peur sans raison. Il dit que je dois pas imaginer des complications qui sont une sorte de cancer qui enlève du courage. Il dit que c'est pas difficile de s'arranger parce que ceux qui mettent des pancartes ont l'habitude de parler aux gens qu'ils connaissent pas. Tout ce qui les intéresse, c'est de savoir si je peux payer. Puis là, je viens juste d'avoir mon chèque. Ce matin. Une journée trop tard.

La pancarte est derrière la vitre. "CHAMBRE A LOUER". Ils ont pas encore trouvé quelqu'un pour coucher dans leur chambre.

Et si c'était pour moi, même si j'ai fait une très mauvaise action contre Pauline. Si Rémi avait raison et que je serais mieux qu'avant.

Je monte sur le perron. J'avance ma main. Mon doigt sur le bouton. La sonnette à l'intérieur. Un long bruit qui entre dans les pièces. Quelqu'un doit entendre maintenant. Je reste là. Sans me sauver. J'attends. Ma valise au bout de mon bras comme quelqu'un qui est normal.

"Qu'est-ce que c'est?"

Des yeux noirs qui brillent. Qui me regardent par-dessus des petites lunettes. Un peu de fumée autour du visage à cause de la pipe. Des cheveux noirs à travers les blancs. Un monsieur avec un gros ventre qui est pas grand dans le cadre de la porte. Un vieux monsieur qui bouge doucement avec un sourire tranquille.

"C'est... c'est pour... vous savez..." Je trouve pas mes mots. J'arrive jamais à rien. Il est là et il attend et je trouve que des sottises dans ma tête.

"Pour la chambre?"

Je fais signe de la tête. Oui. C'est pour la chambre. Il me demande de le suivre. Je touche à rien pour pas salir et pas briser. Beaucoup de lumière et de fenêtres ouvertes. La cuisine. Le salon. La chambre. C'est en haut. Une belle chambre avec une garde-robe et deux bureaux. Un grand lit.

Il m'explique. C'est un vieux monsieur qui prend des chambreurs pour être moins seul et pour faire de l'argent pour les fins de mois. Il prend juste des gens sérieux. Il s'appelle Tardif. Il a un drôle d'accent.

"Ca vous va?"

Juste ma tête encore. Oui.

"On paie d'avance!"

Je paie. L'argent est dans mon sac. "La chambre est à vous!" Il enlève la pancarte. Il me donne une clé. "On soupe à six heures!"

La porte derrière moi. Je sais pas quoi faire. Il a dit que c'est ma chambre. Ma chambre à moi. Je paie et puis j'ai une chambre puis personne va me dire quoi faire puis pas faire. Personne veut que je m'en aille. Je peux rester là. Je paie et c'est tout. C'est peut-être ça, l'autonomie. Payer pour avoir le droit d'être quelque part sans que ça dérange.

M'asseoir sur le lit. C'est mon lit. J'ai payé. J'ai un lit à moi. Je vais dormir dans ce lit ce soir. Dans cette maison avec du soleil et des belles couleurs heureuses! Dans cette rue pleine d'arbres et d'enfants! De l'autre côté de la fenêtre, il y a la rivière qui est encore gelée à travers les arbres. Il y a aussi des tas d'oiseaux qui crient et qui se donnent des coups de bec pour avoir des graines.

C'est moi que je vois maintenant dans le miroir, au milieu de cette belle chambre que je ne connais pas encore. Moi, cette personne avec des yeux fatigués et un visage qui est blanc comme Pauline à force de pas voir beaucoup de monde.

Peut-être que je dors et que lorsque je vais me réveiller, je serai encore là-bas, dans la chambre mauve, avec Pauline qui est à quelque part dans la maison, même quand elle n'est pas là pour vrai.

Et si c'était pas un rêve et que j'étais vraiment chez moi sans personne pour me surveiller. Et si c'était pour moi, cette belle fenêtre avec la vie qui recommence de l'autre côté. Et si c'était suffisant juste une valise, pour passer le temps avec du bonheur tous les jours, comme tout le monde.

*

"Viens voir Aline ça y est c'est commencé." Ca s'est mis à bouger tout d'un coup. Avec un bruit qui ressemble à un tonnerre. C'est la débâcle! C'est la première fois que je vois la débâcle. Je croyais pas que c'était comme ça, avec tout ce bruit. Des tas et des tas de glace qui partent en même temps. La rivière se réveille. Comme si elle en pouvait plus de toute cette glace grise sur son dos et qu'elle l'amenaît ailleurs pour s'en débarrasser.

On dirait pas que c'est si fort la glace qui dort sur la rivière, parce que c'est juste de l'eau qui est gelée. Des petites gouttes d'eau prises ensemble. Les gens vont dessus pour marcher ou faire du ski ou de la motoneige et ils laissent comme des cicatrices sur la belle neige blanche. Puis, tout d'un coup, tout se met à bouger et les cicatrices disparaissent. Parce que c'est le printemps qui vient tout seul, comme ça, sans personne pour décider. Puis après on dirait qu'il y a jamais eu d'hiver ni de froid!

C'est un peu étourdissant de regarder les grandes plaques épaisses qui sont comme des blessures qui s'ouvrent et se ferment dans l'eau. Les morceaux se cognent les uns contre les autres. Les plus petits veulent aller vite mais ils sont obligés d'attendre parce qu'ils peuvent pas passer avant leur tour parce que la rivière, c'est comme un grand serpent qui avance lentement avec son long ventre dans la terre.

Quelqu'un qui serait sur la glace parce qu'il aurait pas écouté les signes de la vie qui emporte les morceaux, il mourrait c'est sûr. Même s'il avait une grosse voiture ou n'importe quoi pour empêcher la rivière de couler. Je pense que de l'eau, c'est plus fort que tout.

Il faudrait qu'il y ait des débâcles aussi pour le monde. Pour que les saletés de l'hiver puis aussi toutes les saletés de la vie s'en aillent en même temps. Après on en parlerait plus et on recommenceraut comme s'il s'était rien passé. Mais avec les gens, on dirait que les glaces partent pas. Elles restent là puis grossissent tellement qu'on sait plus comment elles ont commencé. Ensuite on est plus capable de les faire partir.

Il y a des morceaux qui sont restés pris et qui empêchent les autres de passer. Une grosse montagne qui passe pas. Juste en face d'ici. Monsieur Tardif dit que c'est parce que la rivière est plus étroite.

Des tonnes de glace qui peuvent tout briser. Si ça partait pas? Peut-être que ça déborderait et que ça écraserait la maison. Puis nous aussi on serait écrasés. Puis l'eau ferait des inondations comme on voit dans les mauvaises nouvelles à la télé, avec des canots dans les rues.

Monsieur Tardif rit de me voir énervée avec de la misère à respirer. Il dit que j'ai pas le pied marin. Il trouve que c'est

pas grave avec sa pipe qui fume doucement. Il dit que la glace réussit toujours à passer. Il a l'habitude de la rivière quand c'est la débâcle. Il regarde la glace qui se débat dans l'eau et il trouve que c'est le plus beau spectacle du monde.

C'est poétique comme il parle avec des crevasses de vie dans ses mots pour parler du mouvement des glaces. Il aime l'eau de la rivière quand elle se fâche parce que ça fait du bien pour la vie qui est trop sale et qui avance plus.

C'est quelqu'un qui a beaucoup d'idées, Monsieur Tardif. Les autres chambreurs l'appellent le philosophe. Il parle pas souvent et c'est intéressant. Il a une voix douce qui me fait penser à un ruisseau. Avec lui, il y a rien qui est grave. "Tout finit par passer." Il dit toujours ces mots-là qui sont positifs. J'aime quand il parle de la vie qui est comme une rivière qu'il faut laisser couler parce que si on veut l'arrêter, c'est encore pire. Ca coule toujours, même si on fait des barrages pour pas être dérangés par elle. Mais l'eau qui est sale, il vaut mieux s'en occuper parce qu'elle fait du mal à ce qu'elle touche.

Peut-être que je comprends pas tout parce que je trouve pas que c'est toujours pareil à une rivière, la vie. Avec Pauline, qui est ma soeur, on dirait que les glaces passeront jamais. Même s'il y avait douze soleils en même temps. Peut-être que c'est de la glace comme dans le grand nord qui reste gelée toute l'année parce qu'elle est pas normale.

Monsieur Tardif dit que les morceaux de glace peuvent pas s'apercevoir qu'ils dégèlent parce qu'ils ont pas le temps. Ils sont trop occupés à trouver une place.

Il dit ça pour me faire plaisir. Il sait que je suis inquiète de Pauline parce que je suis pas capable de la rembourser. L'autonomie, ça me coûte cher et il me faudra trop de temps pour économiser.

Je sais pas comment me faire pardonner pour avoir pris son argent. Puis pour le reste de sa colère, je sais encore moins parce que personne m'a dit pourquoi elle m'aimait pas.

Je pouvais pas lui écrire pour faire des excuses et des promesses de la rembourser parce que je sais pas assez écrire. J'aurais fait des tas de fautes qu'elle déteste. C'est pour ça qu'elle est professeur de français. Pour qu'il y ait moins de fautes qui salissent les feuilles dans le monde.

Je pouvais pas non plus lui téléphoner parce que j'aurais pas été capable de dire quelque chose qui lui aurait fait plaisir.

Puis maintenant il est trop tard et il faudra attendre qu'elle aille mieux avec des idées claires.

Je pense que c'est de ma faute si elle a eu son accident. C'est peut-être pour ça que je suis malade même si je suis contente de ma nouvelle vie chez M. Tardif. Depuis que j'ai pris son argent

que c'est comme ça, avec l'envie de vomir puis plus d'énergie. Tout marche à l'envers dans mon corps. Je sais pas si les docteurs pourraient guérir une maladie à cause des remords qui veulent pas s'en aller.

C'était important cet argent. Je sais pas pourquoi parce qu'elle en a ailleurs, dans son compte de banque. Mais celui-là, dans l'enveloppe blanche sur son bureau, c'était pas pareil, même si ça faisait peut-être longtemps qu'il était là avant que je le prenne. Peut-être qu'elle savait pas quand le garçon aux cheveux blonds viendrait le chercher.

Elle lui a donné l'enveloppe. Elle était tellement fatiguée qu'elle s'est pas aperçue qu'elle était vide. On aurait dit qu'elle s'était battue. Ses cheveux étaient tout mêlés sur sa tête. Sa robe déchirée. Ses mains tremblaient. Je pense qu'elle avait pleuré aussi, à cause de ses yeux rouges enflés. J'ai pas posé de questions. Elle a juste demandé s'il y a quelqu'un qui était venu. J'ai dit oui. Un garçon blond. Le même garçon qui est revenu pour prendre l'enveloppe avec de l'argent dedans. Je l'ai vu par la fenêtre. Un grand garçon blond avec des bras très longs sur ses cuisses. Il a sonné plusieurs fois. Il avait pas l'air content. Mais j'ai pas ouvert.

Si j'avais su que l'argent était pour lui, j'aurais ouvert la première fois et je lui aurais expliqué que c'était pas de la faute à Pauline. Que Pauline le savait pas que l'enveloppe était

vide parce que c'est moi qui ai pris l'argent pour Paul. Il aurait attendu une journée que mon chèque arrive.

Quand le garçon a ouvert l'enveloppe et qu'elle a compris qu'il y avait rien dedans, Pauline est devenue blanche. Plus blanche que l'enveloppe. Alors ses yeux, c'était comme un vent qui se lève. Un vent d'orage qui va se jeter sur moi tout en même temps. Je voulais pas être là mais j'étais là quand même, comme une créature épouvantable qu'on découvre soudainement, avec des effets pour faire peur à la télévision. Quand les gens voient tout à coup quelque chose qui était à côté d'eux, mais qui était caché. Comme un gros rat noir avec une longue queue qui arriverait par le renvoi des toilettes pendant qu'on fait un besoin.

C'était juste cinq cents dollars. Je pouvais pas savoir que c'était important. Je voulais pas faire de mal à Pauline.

C'était des secondes qui étaient longues. Le garçon était encore là et il voulait que l'argent arrive. Elle a dit "Je comprends pas je te jure je croyais reviens demain j'aurai l'argent." Il était furieux parce qu'il pensait que Pauline l'avait fait exprès. Il disait des mots terribles de vengeance. Il a presque arraché la porte en partant.

Après, il y a eu un silence. Ensuite, elle a crié comme quelque chose que j'ai jamais entendu. On aurait dit plusieurs bruits en même temps. J'étais assise sur le sofa. Elle frappait partout

avec ses mains. Sur moi aussi. Dans la figure et sur la poitrine. J'étais pas capable de bouger. C'était comme les tempêtes dans mes cauchemars. Comme des vagues plus grosses que des maisons qui se jetaient sur ma tête pour me faire disparaître.

Elle est allée dans ma chambre et a tout jeté par la fenêtre. Puis je suis partie en courant. Y'avait tellement d'affaires laides qui voulaient entrer dans ma tête que si je m'en allais pas, je pense que je serais morte. Je suis allée chez Rémi. Il était pas encore arrivé de son travail. Il faisait froid mais ça m'était égal de mourir dehors, debout comme quelqu'un qui est attaché à un poteau.

Quand Rémi est revenu, il a pas été surpris. Il a dit "C'est pas ta faute Aline c'est pas ta faute". Il m'a pas expliqué. Il a juste dit "Ta soeur a des problèmes". J'ai pleuré. C'était comme une rivière. Mais la glace est pas passée.

Je connais pas les problèmes de Pauline. C'est trop compliqué pour moi. Son théâtre, puis son école avec les étudiants, puis les autres affaires que Tom parlait et que je pensais que c'était pas vrai. Si j'avais pas écouté Paul je suis sûre qu'elle aurait pas eu son accident.

Rémi me raconte rien parce qu'il trouve que c'est pas des belles histoires. Il m'a juste dit qu'elle est à l'hôpital puis qu'elle a eu un accident de voiture.

"Regarde Aline les glaces sont déprises"

Monsieur Tardif, il connaît bien la rivière. Le barrage est défoncé. Il y a un canal qui s'est fait au milieu de la montagne et tous les morceaux vont partir un après l'autre. Demain, il restera plus rien de l'hiver.

*

"Ce sera plus comme avant." Il dit aussi qu'il y aura plus de chicane. Que c'est fini. Qu'on commence une autre vie. Mais j'ai un peu peur quand même parce que c'est pas possible de faire comme s'il s'était rien passé du tout. Même si j'ai pas tout compris au fur et à mesure que les événements arrivaient et que je me rappelle pas de tout, mon corps va se souvenir quand je vais entrer dans la maison tout à l'heure. A cause des impressions qui ont pas besoin de mots pour s'accrocher, comme les odeurs ou la chaleur. Le corps, c'est comme une mémoire secrète qui cacherait les souvenirs.

Pauline sera pas là. Elle sort juste la semaine prochaine. Mais ça fait rien parce que les maisons, c'est comme les personnes. Puis cette maison-là, c'est une maison qui a pas de lumière puis pas d'air nouveau qui entre. Puis une maison qui a toujours le même air, c'est pas bon pour les microbes. C'est monsieur Tardif qui connaît plein de choses de la vie qui m'a expliqué la circulation. Les maisons, pour lui, c'est comme les rivières.

Les bourgeons commençaient juste à s'ouvrir avec leur parfum tout neuf caché dans leur enveloppe trop petite. Je voulais pas revenir parce que j'étais bien avec Monsieur Tardif et les autres chambreurs qui m'aimaient puis qui me disaient "bonjour-comment-ça-va". Ils me demandaient mon opinion pour changer la télévision de poste et ils disaient "s'il-te-plaît" pour n'importe quoi. On écoutait le hockey puis quand les arbitres sifflaient mal ou que les adversaires faisaient des buts, on se fâchait tous ensemble. Comme une grande famille.

Mais Rémi a dit "Elle a que toi au monde". Il a pas insisté mais quand je le regardais, je voyais Pauline dans ses yeux, avec ses morceaux cassés sur son lit d'hôpital. Elle est toute seule avec juste le plafond à regarder parce qu'il y a personne pour la visiter. Rémi est allé, pour me faire plaisir, à cause de mon inquiétude.

Elle est très malade, ma soeur. Elle pourra pas bouger pendant longtemps à cause du plâtre partout comme une statue. Peut-être qu'elle pourra plus jamais travailler. C'est sûr, elle a besoin de quelqu'un à la maison.

J'ai dit oui. J'ai appelé Rémi et j'ai dit oui, je vais y aller, même si j'ai encore peur. Rémi dit qu'elle peut pas parler à cause de ses broches et que c'est pour ça que ce sera plus jamais comme avant. Et aussi parce que c'est elle qui a demandé que j'y aille, avec des mots sur un papier.

J'ai dit oui aussi parce que je pouvais pas toujours rester chez Monsieur Tardif même s'il est gentil et que je l'aime beaucoup comme un grand-père. Je pouvais pas rester parce que le test à dit oui.

Je pensais que c'était à cause de la chicane avec Pauline puis de son argent que j'ai volé. Ca arrive quand on est trop bouleversé qu'il y a plus rien qui fonctionne bien. Mais ça s'arrangeait pas et c'était pas normal. C'est pour ça que je m'en suis doutée un peu et que j'ai passé un test.

Je l'ai dit à Monsieur Tardif qui m'a félicitée en m'embrassant sur les joues. Mais il a dit qu'il était trop vieux puis qu'il faudrait que je m'en aille rester ailleurs même s'il m'aimait beaucoup. C'est dommage qu'il soit si vieux. Mais je suis tellement heureuse que tout ce qui va arriver de pas beau, c'est moins grave.

J'ai envie de le dire à Rémi parce que je suis contente et que c'est mon ami. Il regarde la route qui avance et il sait pas que j'ai une bonne nouvelle. Il voit les lignes blanches puis il pense à n'importe quoi. C'est drôle que je sois si heureuse à côté de lui et qu'il s'en rende pas compte. C'est dommage que les sentiments ce soit quelque chose d'invisible.

"Je vais avoir un bébé!"

Il a presque arrêté au milieu du chemin avec les voitures en arrière qui klaxonnent. Les gens se retournent puis ils se demandent ce qui se passe avec nous pour être surpris dans la voiture. Je ris de voir Rémi avec des yeux ronds que j'ai jamais vus. Dans sa tête, il y a plein d'images qui passent pour comprendre. Il sourit, maintenant. Un sourire tellement grand que je vois toutes ses dents. "T'es enceinte?" Je dis oui. "Tu vas avoir un bébé?" Je dis oui! On rit ensemble.

Je vais avoir un bébé pour moi toute seule. Puis mon bébé, il va m'aimer puis je vais être une bonne mère. Personne va faire du mal à mon bébé. Puis il va devenir grand et fort comme un arbre. Et il va être fier de moi parce que je vais être sa mère puis parce que je vais le protéger et lui expliquer la vie qui est comme une rivière qui coule.

Je veux pas que Rémi le dise à Tom. Il me promet. Il faudra pas le dire à Pauline non plus. Je le lui dirai plus tard.

On approche de la maison. On dirait que ça fait des années que je suis partie alors qu'il y a juste un mois. Peut-être que c'est à cause de la neige qui a fondu et qui a laissé seulement de l'herbe jaune pour recommencer.

Elle est triste, la maison à Pauline. J'avais pas pensé qu'elle était si triste. C'est une maison abandonnée avec pas d'amour à l'intérieur.

Je dois entrer maintenant. C'est comme si l'hiver qui a été si long et si difficile recommençait. Avec la glace et la neige qui cachent les couleurs de la terre et ses parfums mouillés. Mais c'est dans ma tête parce qu'il fait soleil aujourd'hui.

C'est sombre. Comme dans une grotte. Ça sent mauvais. Toutes sortes d'odeurs mélangées d'urine puis de nourriture séchée. La vaisselle est dans l'évier. Pas lavée. La maison est sans dessus-dessous. Avec du linge sale qui traîne dans la poussière. Avec du papier et des livres déchirés dans tous les coins. Qu'est-ce qui est arrivé à Pauline?

Le journal est resté sur la table. Il est ouvert à la page qui parle de la nouvelle Maison de la Culture et de son inauguration. Peut-être que c'est là qu'elle voulait aller, le soir où elle a eu son accident.

Il y a tant à faire que je sais plus par où commencer. Ouvrir les fenêtres et les portes. Faire entrer le soleil et le printemps pour chasser les souvenirs qui sont restés dans l'air avec les microbes.

Ca sera plus jamais comme avant parce que j'ai un beau secret et que je serai plus toute seule sans personne pour m'aimer. Plus jamais comme avant parce que c'est le printemps et que tout recommence.

Il y a des moments de grâce où j'arrive à m'échapper du décor et de ma propre consistance. Moments indicibles où je flotte comme foudroyée d'allégresse. Au-delà de tout désir, de tout langage. Une totalité sans reste dans l'immobilité parfaite du silence.

Mais il y a les moments d'enfer de plus en plus nombreux depuis mon retour. Moments du réveil où je me consume en de longues hémorragies sans fin. Tout s'engloutit par les brèches qu'aucun langage ne peut colmater. Tout, même toi. Ma langue alors se brise contre les mots qui ne signifient plus. J'erre dans la douleur sans image pour me soustraire à son emprise. Plus d'autre réalité que ce besoin viscéral que le mal cesse. A n'importe quel prix.

Elle va revenir tantôt. Je le sais à cause de mon corps qui se réveille. Des picottements partout. Ensuite viendront les grandes tranchées. Mon corps découpé à nouveau. Déchiré. La douleur s'infiltrera dans toutes les fibres, emportant mon courage et les quelques images auxquelles j'arrive encore à m'accrocher pour ne pas perdre tout repaire.

Alors elle apparaîtra devant moi avec ses capsules à la main pour me délivrer. Aline. Insupportable Aline qui me sauve de la catastrophe trois fois par jour.

Elle est sortie sans verrouiller la porte. Je n'ai pas entendu le bruit de métal étouffé dans la serrure qui me permet de dormir tranquille. Mon inquiétude plus grande quand elle me laisse à la merci du premier venu qui se tromperait d'adresse ou entrerait délibérément pour me trouver dans mon lit, sans défense. L'inquiétude me vole des minutes de repos.

Je ne cesse de lui répéter, du bout des lèvres, le plus fort que je peux. "Verrouille la porte!" J'insiste, mais ma voix traverse son crâne sans laisser de trace. Elle fait signe qu'elle comprend mais c'est inutile.

Elle est incapable de penser qu'il y a des êtres qui me veulent du mal. Des êtres peut-être tapis dans l'ombre à attendre le signal de son départ pour m'assaillir de leur vengeance. Elle ne fait pas le lien avec le téléphone qui sonne à toute heure du jour. Personne au bout de la ligne. Pas le lien non plus avec les craquements autour de la maison le soir quand le soleil se couche. Elle sort. Elle rentre. Va chez le voisin pour un oui ou pour un non. Toujours quelque chose à demander. La porte s'ouvre et se ferme.

Je la revois encore, la première fois, telle une apparition dans l'embrasure de la porte, avec son visage de pâte molle. Le dosage de mes médicaments est plus élevé ces jours-là. Mes souvenirs sont mouvants, pleins de brume. Je lui trouve mauvaise mine. Ses cheveux plats. Ses yeux de chien malade. Sa tenue négligée. Les mots sortent mêlés de sa bouche. De quoi parle-t-elle? Elle

récèpte en changeant l'ordre des sons. Je comprends qu'elle veut aller chez Rémi. Le voisin. Le concierge. Celui qui sait, qui m'a vue, qui se rappelle. A l'hôpital aussi, alors que je suis un tas de chair sanguinolente. J'ai peur de ses souvenirs. Un petit son qui sort de ma bouche. "Non!"

Ses grosses joues rouges de petite fille contrariée qui s'allongent. Elle s'en va. J'entends ses pas lourds qui s'éloignent puis font soudain demi-tour. La revoilà à nouveau dans la porte. Elle recommence à dire ses mots mêlés. Je répète: "Non!" Elle revient encore. Il y a moins de mots cette fois. "Non!" Elle dit qu'elle y va quand même, qu'elle ne sera pas longtemps.

Elle n'en fait plus qu'à sa tête maintenant. Elle prend tellement de place que bientôt, il ne restera plus rien pour moi. C'est de plus en plus évident au fur et à mesure qu'ils réduisent mes doses. Je leur dis "C'est trop tôt, j'ai trop mal! Il m'en faut davantage. Trois fois par jour, pas assez." Ils n'écoutent pas ce que je dis. Ils écrivent le verdict sur un papier qu'ils remettent à Aline. Ils craignent que je devienne dépendante. Trois fois par jour. Aline suit rigoureusement leurs ordres. Pour mon bien.

Tu devrais voir comme elle grossit alors que moi je me sens fondre dans ma carapace. Cette nourriture qu'elle me sert qui est infecte. Je me laisserais mourir de faim mais elle me surveille. Elle reste à côté de moi, à m'imposer cette horrible chose liquéfiée que je dois aspirer plusieurs fois par jour. Pour mon

bien. Toujours la même couleur livide, le même goût terne. Je ne sais pas ce que c'est.

Il paraît qu'on s'habitue à tout. Je ne vomis plus. Mais ça n'a rien à voir avec l'habitude. C'est parce qu'il y a toi, quelque part, qui manges avec tant d'appétit, que j'ai envie de t'accompagner pour te voir dévorer poulets, steaks, fruits. La douceur de la chair tendre, juteuse, savoureuse, allant et venant comme une caresse dans la bouche. Comme un long baiser. Alors je mange avec toi où que tu sois. On trinque à ma santé. Je ne pleure presque plus.

Je ne te parle pas de ce qu'elle fait à ma maison. Impossible d'oublier sa présence au milieu de mes objets maintenant. Elle bouleverse tout comme si elle s'installait pour toujours, apportant chaque jour des bricoles dont elle s'entoure, défaisant mon ordre, imposant sa marque sur tout ce qu'elle touche. Qu'est-ce qu'elle a fait de tous mes papiers, ces appels à l'aide que tu n'as jamais entendus? Est-ce qu'elle a lu? Encore heureux qu'elle ait laissé la photo de nous à côté de mon lit.

Elle est si lente, si paresseuse que j'aurai bien le temps de retrouver la forme avant qu'elle ait réalisé toutes ses ambitions. Elle veut plâtrer, peindre, planter des arbres, des fleurs, refaire le décor. Mais elle suffit à peine au roulement journalier et à prendre soin de moi. Quand j'aurai réappris à marcher, je la chasserai. Tout ce qui est arrivé depuis qu'elle est entrée dans ma maison! A cause d'elle.

Le plus terrible c'est la lumière. Dès son lever elle déshabille les fenêtres, offrant l'intérieur à tous les regards. Mon intérieur. La rue entre et s'empare de mes secrets. L'air de la rue, le bruit de la rue, ses voitures, ses piétons, tout se propage jusqu'à moi. Malgré moi. Le gazouillis du quotidien qui n'en finit pas de recommencer bêtement et de me répéter la vie minable qui m'entoure. Même mes pensées sont régies par sa loi. Elle me rapporte tous les battements du monde. Les guerres, le suicide des baleines, la couche d'ozone, le sida, le chômage, le prix du beurre. Je lui dis que ça ne m'intéresse pas. Qu'est-ce que j'en ai à faire, des malheurs de la cité? N'est-ce pas assez difficile de vivre? Qu'est-ce que leur carnaval de sons et de sang, quand le mal invisible me possède dans toute son horreur?

Impossible de l'empêcher de répandre sa laideur. C'est une nature dépourvue de raison. Comme si elle était programmée pour reproduire à l'infini. Pour rien. Je n'ai pas le droit de me fâcher quand elle viole mes interdits. Ses yeux se mouillent. Peur qu'ensuite elle prenne sa valise et m'abandonne. Je la laisse m'envahir. Pour lui faire plaisir. Pour qu'elle reste encore.

Chez moi, ça n'existe plus, tu comprends. Je suis chez elle. A sa merci. Un carrefour de bruits, de mouvements. Les voix, les visages viennent, partent, indifférents. Peut-être qu'on va mourir. Tués par des fous ou désintégrés par le soleil ou écrasés

par la terre. Est-ce qu'il y a encore de la beauté, de la pureté?
Est-ce que tu existes toujours?

Mon dernier retranchement est cette prison de plâtre où je réussis encore à m'absenter quand le brouillard me recouvre. Je regarde la photo de nous et je te recrée au-delà de ton Vancouver sale et humide.

Mais comment te rejoindre quand elle me laisse avec cette porte ouverte sur la rue grouillante. Avec ces fenêtres comme des trous m'imposant les pulsations du monde à longueur de journée. Avec le train encore dont j'entends déjà les battements lointains. Il est si près quand il passe. C'est toujours à cette heure qu'il passe. Quand le mal pénètre dans ma chair. Des sensations diffuses que je sens renaître de très loin et sur lesquelles je n'ai aucun pouvoir.

Aline est sortie. Si elle ne revenait pas! Si elle n'apportait plus les capsules!

Il y a longtemps qu'elle est partie. Mais elle n'a pas oublié. C'est sûr, elle n'a pas oublié. Elle sait que c'est l'heure quand le train arrive en gare. Seulement, elle veut finir sa partie de cartes. Ses stupides cartes! Ses yeux cherchant les as ou les rois ou les deux. Rien d'autre ne compte au monde que de prendre les levées. Pour remporter une victoire. Elle pense "C'est l'heure". Mais elle voit les chiffres sur le papier où il

est écrit que ce n'est pas encore le bon compte. Elle se dit "Tantôt, j'irai tantôt".

Je me tourne vers toi pour ne pas penser qu'elle n'a pas envie de revenir. Me concentrer pour abolir le temps qui a effacé l'autre partie de ton visage.

Parfois, quand la nuit est bien noire, dehors, et qu'elle a fermé la fenêtre, je retrouve les ondes de ton corps qui passent tout près de moi. Tu me regardes. Tu souris. Tu ne vois pas mes blessures. Je pourrais te toucher. Mais si j'esquisse un mouvement, tu disparaîs, emporté par la douleur. Alors je ne bouge pas. Je te laisse approcher. Un jour tu seras si près que je sentirai ton souffle sur ma joue.

Mais quand ça s'ébranle dans mon corps, comme en ce moment, quand les vibrations me traversent des pieds à la tête en agitant toute la maison, quand j'arrive à peine à respirer, la ville grise où tu te caches se fait si dense avec ses hangars et ses édifices serrés les uns contre les autres que je n'arrive pas à percevoir ton ombre. Où es-tu? Est-ce que tu penses parfois à moi qui me nourris de ton souvenir pour ne pas couler sous le poids de ma croûte blanche? Fais-moi signe. Un seul signe. J'ai peur de mourir. J'ai besoin que tu sois là, que tu ne sois pas que cette forme plate sur un rectangle de papier, enfermée derrière une vitre. Ne me laisse pas seule avec les visages qui me demandent des comptes. Ils sont si nombreux quand l'heure arrive.

Qu'est-ce qu'elle fait? Elle n'est jamais là quand j'ai besoin. Elle n'entend pas mes appels. Imbécile! Qu'elle s'en vienne tout de suite! Je veux qu'elle laisse ces cartes mortes sur la table, ces stupides bouts de carton. Je veux qu'elle courre vers moi, qu'elle ouvre les flacons, qu'elle fasse passer les dragées entre mes dents. Qu'elle vienne!

Elle reste là. Sur sa chaise. Les jambes croisées sous la table. Ils rient. Leur bouche articule des paroles. Les mots portent sur le cœur et le pique qui ne vont pas ensemble. Il y a erreur. Elle le fait exprès. Pour me faire enrager. Elle ne fait jamais que ça, me faire enrager. Pourquoi ne la met-il pas à la porte? Je veux qu'il la mette à la porte. Qu'il pousse sa masse. Qu'il referme le loquet derrière elle. Qu'il dise "Va-t'en et ne reviens plus jamais".

Elle reprend les cartes. Recommence à les battre tranquillement. Prend une gorgée de bière. Et moi? Et moi! Aline! Non! Reviens! La douleur, Aline! Tu le sais, la douleur, quand elle arrive. Elle est plus forte que moi. Plus forte que tous les désirs du monde. Elle ne me laisse rien, brisant mes racines, méprisant ma fierté, emportant ma résistance.

Aline! Je t'en supplie! Reviens! C'est d'accord! Je supporterai tout! Je ne me fâcherai plus! Laisse tes cartes! C'est pas vrai ce que je dis quand je m'emporte! Des mensonges, Aline! Je ne sais que mentir! Qu'est-ce que je peux faire d'autre? Tout est si laid! Aline!

Elle cherche encore. Les as, les rois. Les cartes pour gagner. Elle ne voit pas la dame de pique dans le coin qui grimace, qui pleure. Elle est toute à sa victoire de carton.

Ne pas imaginer qu'elle ne viendra pas. Imaginer qu'elle s'inquiète de moi, qu'elle court, que ce n'est pas sa faute si elle tarde. Rester calme. Elle s'en vient. Sa main sur la poignée de la porte, son pied traversant le seuil.

Plus rien n'existe quand ça se met en branle. Rien sinon cet appel à Aline qui s'articule dans mon ventre. Tremblement. Transpiration. Souffrance. Souffrance. Je la guette. Je l'espère dans tous les craquements. Elle comme mon seul et unique absolu.

Aline! Reviens, je t'en supplie! J'admets tout ce que tu voudras. Aline! Je ne suis plus cette femme jalouse, amère, colérique. Je ne suis qu'une plaie ouverte. Je n'ai jamais été que cela. Une estropiée. C'est pour ça qu'il faut que tu me pardones. Reviens. Ce n'est pas moi qui ai triché. C'est une autre. Une pauvre folle qui n'en pouvait plus de perdre. C'est elle qui a tout fait. Elle qui a tramé contre Leina, qui a abusé de ce jeune homme sur la photo, qui l'a entraîné chez elle alors qu'il ne pouvait pas se défendre, qui s'est accrochée à son histoire d'amour, qui a fermé toutes les issues pour retenir son illusion.

Je ne sais pas pourquoi elle a fait toutes ces choses qui m'accusent. Par désespoir, peut-être. Par rage. A quoi bon chercher?

J'ai si mal qu'il faut que tu pardones. Je ne sais pas si c'est un accident. Est-ce qu'on sait toujours ce que l'on fait? Est-ce qu'on choisit vraiment de se donner la mort? Y a-t-il jamais autre chose que cette souffrance insupportable à l'intérieur? Tout serait si facile s'il y avait la lune. Si l'amour durait toujours. Pourquoi les choses ne vont-elles jamais comme elles devraient? Pourquoi y-a-t-il toujours une Leina? J'ai mal, Aline! Si mal! Ne m'abandonne pas ou bien fais-moi mourir.

La porte. Elle s'ouvre, se ferme. Des pas. Plus de force pour appeler. Tout ce qui me reste de courage pour ne pas sombrer dans la démence. C'est elle. Elle dépose des sacs de papier sur la table. Je dis son nom. "Aline!" Elle vide ses sacs. "Dépêche-toi, Aline!" Le bruissement du papier recouvre ma voix. Tous les bruits du monde abolis par ce bruissement de papier. Elle circule dans la maison. Va de la cuisine au salon. "Aline!" Tourne en rond. Elle vient. La voilà! "Aline!"

Ses larges pieds l'un devant l'autre. Mon salut est dans sa main entrouverte. Mon salut en forme de lune. Les petites rondelles glissent dans ma bouche. Ne plus m'inquiéter maintenant. Elle est là. Aline veille. Aline, solide comme une montagne. Sa respiration lente. Je m'apaise. Je remonte. Les secousses diminuent. Tantôt il n'y aura plus qu'une sensation lointaine comme un écho.

Elle reviendra plus tard. Pour ma toilette. Après son émission de questions et de réponses. Après que les calmants auront apaisé

mes douleurs. Plus facile de me tourner et me retourner dans la moiteur de l'engourdissement. Le contact de ses mains comme des attouchements amoureux. Diffus. Agréables.

Elle connaît bien mes secrets et mes fragilités maintenant. Les infirmières ont expliqué. "Doucement attendez qu'elle se détende voilà comme ça ne pas négliger ce qui se cache entre les plis pas trop fort pas là." De longues explications qui parlent de cette chose brisée étendue sur le lit. Moi. Les voix, jamais les mêmes, répètent une procédure simple qu'Aline n'arrive pas à saisir. Elle a peur au début. Peur de me toucher. Peur de me voir. Peur d'aller trop vite, de me faire mal. Ses mains maladroites se posent aux mauvais endroits. Les infirmières sourient pour l'encourager. Mes yeux mouillés. J'ai mal dans mon corps et dans mon âme. Je ne peux pas me plaindre parce qu'elle va s'enfuir, m'abandonner. Je suis une enfant entre les mains d'une mère insécurie. Elle me dénude. Elle me lave. J'ai honte.

Je sais bien ce qu'elle pense, Aline, ces jours-là, quand elle entre dans ma chambre avec son silence plein de reproches. Elle reste à côté de moi avec les drapées dans ses mains, à chercher la vérité sous mon masque de plâtre. Quelqu'un lui a parlé de moi. Le téléphone, peut-être. Rémi? Quelqu'un d'autre qui sait ou croit savoir. Qui lui raconte avec une voix horrifiée. Elle tarde le moment de me donner mes capsules. Elle fait mon procès dans sa tête, avec mon salut entre ses doigts. Elle voit mon corps affolé dans la nuit. Elle voit ma course contre l'impossible. Elle ne comprend pas. Alors son regard remonte à la

surface de mon corps. Où est la vérité dans ce qui n'existe plus? Elle voit ce que je suis devenue. Une infirme. Les petites lunes glissent entre mes dents.

Après les calmants, tout est tellement moins difficile. Je somnole. Je retrouve la beauté du monde. Moment de grâce. Comme si un rayon m'élevait au-dessus de tout. Tamisant la crudité du jour. Me redonnant ma splendeur perdue.

La revoilà. Déjà! Mais il est trop tôt. Son émission n'est pas terminée. J'entends la voix qui questionne à la télé. Est-ce qu'elle saurait déjà toutes les réponses? Des frissons encore qui courrent sous ma peau. La douleur qui rôde du côté de la fenêtre. Le visage accusateur de Leina que j'entrevois dans la fente de la porte encore.

Elle a peut-être oublié quelque chose. Non! Elle vient pour moi. Avec sa bassine d'eau, avec ses serviettes sur l'épaule. Je dis pas tout de suite. "Je ne suis pas prête!"

Je ne peux supporter qu'elle me regarde quand je suis réveillée. Trop difficile l'opération de nettoyage sans la tendresse adoucissante des tranquillisants. Elle sourit. Une expression que je ne reconnaiss pas sur son visage habituellement animé de mimiques inquiètes. Un air amusé cette fois-ci. Une sorte de tendresse dans ses gestes. Elle prépare quelque chose. Elle dit qu'elle a une surprise pour moi.

Elle soulève mes couvertures et retire les morceaux amovibles de la carapace. Cette sensation de nudité quand je suis consciente. Pas un détail ne saurait lui échapper.

Mais elle regarde sans voir. Sa tête est ailleurs, derrière l'habitude qui fait disparaître la réalité de toute chose. Elle défait ma couche. En chantonnant. Procède à ma toilette. Cette odeur forte qui monte de mes dessous. L'eau coule entre mes cuisses. Maigres cuisses faméliques comme des chicots sur une grève. La souillure naturelle générée par mon corps avec ses effluves immondes.

M'envoler vite. M'envoler pour ne pas sentir, pour ne pas savoir. Laisser le monde se débattre avec ses disgrâces. Prendre une pose d'absence. Mon corps comme la statue d'une divinité.

"C'est un matin d'innocence qui se lève sur ton visage. L'admirable front pur que tu as, Cherea. Que c'est beau un innocent, que c'est beau!"

Faire disparaître Aline dans un nuage. Son visage réduit à quelques traits abstraits. Mouvement lent sur un fond blême. Impressions informes. Plus rien maintenant. Aline dissoute dans les miasmes de l'air. Son chant comme un grésillement sourd. Ses mains sur moi pareilles à des frôlements de papillons.

L'air dense est parfumé de l'odeur de terres étrangères. Mon corps étendu sur une passerelle flottant paresseusement entre

deux escarpements rocheux. Des oiseaux planent sous moi. Des faucons en quête d'une dernière proie avant la nuit. J'entends des clochers d'églises qui sonnent pour la messe. Un mariage peut-être. Ou une mort. Ding! Dong! Le soleil s'endort. C'est l'heure de rendre grâce.

Le temps s'est arrêté. Plus d'avant ni d'après. Plus de nord ni de sud. Plus que moi. Maintenant. Dans le silence.

On bouge. C'est toi, à l'autre bout des cordages. Avec tout ce qu'il y a de renouvelé dans ton corps. Une casquette rabattue sur tes yeux pleins d'ombre. Tes cheveux longs comme une fille, rassemblés en une large queue descendant entre tes omoplates. Tu es devenu un homme avec des épaules d'homme, avec des poils d'homme. Tes mains ont caressé des femmes qui t'ont aimé. La rondeur de leurs seins. Leur douceur. Leur volupté secrète. La fluidité de leur sexe au bout de tes doigts. Tu aimes l'odeur des femmes dans la pénombre. Leur nudité sans fard. Chair palpitable, généreuse, animale. La plénitude des femmes quand elles désirent. Cette souvenance qui émane d'elles quand le monde s'abolit en elles.

Mais je ne veux pas que tu sois heureux avec tes souvenirs qui réveillent ton désir à nouveau. Je veux que tu sois plein de vide. Qu'à travers tous les corps pris, ce soit moi que tu aies toujours cherchée. Je veux avoir été toutes les femmes qui t'ont séduit avec leur sourire et à qui tu as donné ta chaleur. C'est

moi que tu voulais atteindre entre leurs jambes. Moi que tu n'as jamais trouvée qu'à demi.

Tu es revenu pour me prendre à la source. Tu vois au-delà de mon plâtre, au-delà de mes blessures. Je suis ton astre, ton absolu. Mais tu hésites à cause de ta très longue absence. Tu penses "Je n'aurais pas dû partir". Tu penses "C'est elle que j'aime". Tu penses "Je ne la quitterai plus". Tu te sens coupable. Sentiment d'un désastre provoqué à cause de toi. Un désastre gratuit. Bête comme la vie. Tu sais maintenant que tu fais partie d'un système, que tu n'es pas libre d'aller et de revenir parce qu'il y a ceux qui t'aiment et souffrent.

Approche! Tu ne sais donc pas que je t'ai pardonné. Que je n'ai jamais cessé de te désirer. Que c'est toujours toi que j'ai cherché dans mes mensonges et dans mes folies. C'était toi aussi, dans Jimmy. Un rêve éveillé que j'ai poursuivi contre toute raison pour te retrouver dans ma propre fébrilité. Toi, mon histoire d'amour qui refuse de finir.

Viens! Emmène-moi! Dis-moi que tu reviens pour toujours et je serai guérie. Mes sens se tendent dans ta direction pour capter ton retour.

Les vibrations s'enregistrent dans mon corps qui s'agit comme l'aiguille d'un sismographe. Tu es tout près. L'intuition de ta présence qui approche. Approche!

Je t'entends. Froissement de tissus. Tes talons qui frappent le sol. Approche! Tu es tout près. Approche encore! Te voilà au-dessus de moi. Descendant sur moi. Devenant une chaleur sans contour qui m'englobe. Tu vas m'embrasser et emporter tout le mal depuis ton départ. Ton souffle sur ma joue. Si près.

"...ine!"

Cette voix! Ton regard se détourne tout à coup. Cette froideur que tu installas entre nous à nouveau. Et ce mouvement soudain qui te ramène en arrière. Je vois ton visage en entier, à présent. Ta barbe de quelques jours. Tes rougeurs juvéniles. Tu es soucieux. Effrayé par quelque chose d'inavouable que tu as vu sur mon visage. Des signes qui m'échappent. Tu as honte peut-être. Honte pour moi? Honte de moi? Tu n'arrives plus à me regarder à cause de cette chose qui a brisé le charme. Tu as pitié.

"...line!"

Cette voix encore. Tu t'éloignes. C'est tout ton corps que je distingue. Qui bouge en gestes nerveux. Tu as remis ta casquette. Ce piétinement d'impatience. Reste! C'est moi, ton astre blanc! N'ai-je pas assez souffert? N'ai-je pas assez attendu? Tu fronces les sourcils. J'en ai trop fait. Tu me trouves vulgaire. Je te dégoute. Ton regard horrifié encore qui me rejette comme une chose corrompue. Tu ne vois plus que ma mendicité. Reste! Je

t'aime! Je prendrai soin de toi! Je serai tout pour toi! Aime-moi! Sauve-moi!

"Pauline!"

Ne pas écouter la voix qui me tire dans le vide! Tout près du précipice. Toujours plus près. Retiens-moi. Je n'ouvrirai pas les yeux. Je ne me réveillerai pas. Tu vas me sauver, me ramener au milieu de la passerelle. Je t'en supplie, reste!

Mais tu penses à Leina. Sa peau fraîche. Ses lèvres pleines. Tu repousses ma main tendue. Tu te détournes.

"Réveille-toi Pauline!"

Ta casquette orientée vers le sud, face au vent qui t'emporte. Tu es parti. Plus que quelques morceaux de couleurs disparaissant à l'horizon.

Tellement seule. Comme une roche creuse s'enfonçant dans une glaire poisseuse. Sensation d'étouffer.

Je suis réveillée maintenant. Tu es encore là, cristallisé, sur la photo où tu me regardes. Tu reviendras bientôt. À la prochaine dose. Tu t'échapperas à nouveau de la mince feuille de papier et peut-être m'amèneras-tu loin de ma prison pour toujours.

Aline est à côté, guettant mes paupières qui frissonnent. Une frénésie inhabituelle dans l'air. Elle ne cesse de bouger. La voilà qui tourne autour du lit. Un pressentiment étrange.

"Pauline réveille-toi c'est ton jour aujourd'hui!"

Son gros visage rond. Incontournable. Toujours aussi surprenant. Qu'est-ce donc qui la fait bouger?

"Bon anniversaire ma grande soeur!"

Elle a mis des ballons. Pendant que je dormais. Des signes de fête. J'ai quarante ans. Elle veut que je la regarde, que je sourie. Clic! Ma bouche crispée sur la pellicule de son appareil. Mon visage ravaqué écumant d'une rage silencieuse. Photo de moi comme une cicatrice dévisageant mon histoire.

Mon anniversaire. Qu'est-ce que j'ai besoin d'un anniversaire? Qu'est-ce que j'ai besoin qu'on me rappelle que le temps passe, que tu m'oublies, que notre photo jaunit, que tout continue sans moi?

Je refuse mon anniversaire. Je n'ai pas d'âge. Je veux rester avec toi dans cet espace clos où je suis éternellement belle et désirable par toi.

Elle a un cadeau. Une grosse boîte rectangulaire.. Le paquet laisse des marques sur ses avant-bras. Son dos arqué vers

l'arrière pour contrebalancer le poids. Elle est si excitée qu'elle arrive mal à défaire l'emballage. Elle dit que ça va me faire plaisir. Que ça va m'aider à me sentir comme tout le monde qui ne sont pas malades.

Une horloge grand-père. Une horloge d'un brun très foncé. Enorme. Avec des aiguilles comme des flèches pointées vers moi.

Elle s'inquiète de mon visage. "Elle sonne toutes les demi-heures." Elle ne trouve pas les signes de la joie escomptée. Elle balbutie. "C'est un cadeau pour te faire plaisir pas d'horloge dans la maison tout le monde a une horloge dans la maison tout le monde veut savoir quelle heure il est tu n'es pas contente?" Des larmes dans les yeux d'Aline. La colère dans les yeux d'Aline. Je souris. "Merci, Aline!"

Elle ramène l'horloge pour la suspendre dans la cuisine. Elle revient avec un plateau. Elle veut manger avec moi. Parce que c'est mon anniversaire. Parce qu'elle a quelque chose à me dire. Elle est si nerveuse. Ses mains partout. Qui font des cercles. Qui bougent. Bougent. Incapables de se fixer dans les airs.

Ce bruit de verre cassé. Juste à côté de moi. Si près que c'est peut-être moi qui viens d'être cassée. Notre photo. Brisée contre le sol. Le collage n'a pas tenu. Ton visage désormais écarté du mien. Regardant vers la porte. Tu me quittes encore. Tu me laisses ensevelie sous les éclats épars.

Aline emporte les morceaux. Tu ne reviendras plus. Plus d'image pour me retenir.

L'horloge sonne, sonne, sonne...

Je dois rien faire. Je dois juste rester là et attendre. J'aurais envie de sortir sur la galerie, sans crier, avec un sourire pour leur expliquer que ça sert à rien de faire du tapage parce que Pauline les entend pas. Peut-être qu'ils s'en iraient. Peut-être qu'ils comprendraient. J'ai rien fait, moi. Je suis pas au courant de ce qui se passait à l'école qui fait que tout le monde est fâché contre elle. C'est pas de ma faute ce qui arrive.

Mais Rémi dit que c'est pas une bonne idée de leur parler quand ils sont en groupe pour s'énerver. Il dit que ça les exciterait puis qu'après, ce serait pire. Ensuite ils se rappelleraient plus pourquoi ils font tout ce bruit et ils continueraient quand même à cause de l'habitude qui se développe quand on les encourage. Ce serait comme dans les vieilles histoires de famille qui se chicanent depuis tellement longtemps que plus personne se rappelle pourquoi. Rémi, c'est quelqu'un qui connaît bien les jeunes qui sont pas prévisibles quand ils sont plusieurs ensemble.

Depuis une semaine, ils viennent tous les jours puis on dirait qu'ils sont plus nombreux chaque fois, parce que je les entends frapper de tous les côtés en même temps maintenant. Ils sont pas là pour moi parce qu'ils me connaissent pas. Ils sont là pour

faire de la peine à Pauline. Ils sont fâchés après elle à cause des histoires que le monde raconte dans les magasins ou dans les salles d'attente, où on a beaucoup de temps pour parler des autres pour pas s'ennuyer. Ils sont tellement fâchés que c'est pour ça qu'ils rient et qu'ils jettent des cailloux.

Puis le matin il y a des tas de déchets partout sur le terrain, comme s'il y avait eu une tempête tellement il y a du désordre. Il y a rien chez les voisins qui sont propres. Et il faut que ce soit moi qui ramasse. Et ça prend du temps pour réparer les saletés.

C'est mieux d'attendre que ce soit fini. C'est mieux de me reposer pour pas que mon bébé soit nerveux dans mon ventre. Ils entreront pas ici. Ils veulent juste s'amuser. Ils veulent juste lui faire peur, parce que quand on est jeune, on aime faire peur aux adultes pour avoir moins peur soi-même, parce que la vie est dure quand on est jeune à la maison avec les parents qui sont jamais contents qu'on soit pas pareil à eux dans les ambitions.

C'est pour ça que j'essaie de pas m'énerver. Parce que Rémi, il a déjà été jeune aussi dans un groupe où il était pas le chef. C'est lui qui m'a raconté comment il faisait des mauvais tours, mais qu'il voulait faire de mal à personne pour vrai. Je sortirai pas dehors puis j'appellerai pas la police à cause de l'expérience de Rémi qui est mieux que les conseils dans les livres.

Je les vois pas parce qu'ils se cachent dans l'ombre, mais je les entends même si je ferme les fenêtres. Le bruit est plus fort chaque soir à cause de l'exemple pour les autres. Un jour, ils vont casser les vitres, c'est sûr. Un jour, ils vont défoncer les portes et entrer, et aller partout dans la maison pour briser, comme les ouragans dans les films qui arrachent les murs.

Je dois pas m'énerver pour pas faire peur à mon bébé. Parce que quand je suis trop énervée, j'arrive pas à dormir puis je pense qu'ils sont encore là à cogner sur la maison pour l'ouvrir comme un gros ventre. Et puis c'est comme si les bruits dans ma tête, qui sont juste des imaginations, étaient plus vrais que quand ils frappent avec leur colère.

Le tapage s'arrête toujours avant que Rémi revienne de son travail, parce que les jeunes ont de l'école le lendemain. Et puis parce qu'il fait trop froid quand la nuit s'en vient.

Pas m'énerver. C'est juste pour faire peur, que Rémi a dit. C'est juste du bruit. Du bruit, c'est pas grave. Le lendemain, c'est comme s'il était rien arrivé avec la rue qui est redevenue tranquille. Il y a juste les gens qui passent et regardent les déchets sur la pelouse. Je les ramasse après la toilette de Pauline. Puis j'efface aussi les écritures sur les murs. Si quelqu'un vient voir la maison, il pourra pas savoir que les jeunes sont méchants.

Je vais rester là, dans ma chaise, puis me bercer. Je me lèverai pas pour regarder par la fenêtre. Ni pour aller à la porte quand ils sonnent. Il va rien se passer. Rémi l'a dit. Quand ils auront fini, j'irai me coucher en pensant à de belles choses qui me font plaisir.

C'est moins pire quand c'est le jour parce que c'est juste le téléphone. Je réponds puis il y a personne qui parle avec seulement des respirations pour faire peur. Ou bien il y a une voix qui dit des saletés. Quand je savais pas que c'était pour Pauline, je croyais que quelqu'un voulait me faire du mal. Mais maintenant je sais que c'est pas à moi qu'ils parlent, même si c'est moi qui réponds. Je dis que ma soeur est malade puis qu'il faut pas la déranger. Je raccroche et c'est fini.

Je pourrais débrancher puis on serait tranquille. Mais c'est au cas où il y aurait un appel important, comme pour la maison qui est à vendre.

C'est drôle que les gens font toutes ces saloperies pour la punir et qu'elle s'en aperçoive pas dans son lit. C'est comme s'ils s'adressaient à un sourd ou à un mort ou à une statue. C'est sûr que ça donne rien parce qu'ils parlent tout seuls. Mais même si ça donne rien pour faire de la peine à Pauline, je pense que ça leur fait du bien quand même à cause des mots mauvais qui sortent de leur tête plutôt que de rester en-dedans. Peut-être que c'est pas important que les choses soient vraies et que faire semblant, c'est suffisant.

C'est comme quand je parle à Paul parce que je m'ennuie tellement que j'ai plus envie de manger. C'est sûr que ça donne rien de parler dans le vide toute seule dans ma chambre, avec seulement les murs mauves autour de moi. Mais quand les mots sont sortis, on dirait que ça fait de la place pour la nourriture et pour les autres idées positives.

C'est moins pire que les autres soirs. Ils sont moins nombreux que d'habitude pour crier. Mais c'est à cause de la pluie qui tombe lentement. Les jeunes aiment pas se faire mouiller et rentrer chez eux avec du froid.

C'est mieux que Pauline soit mêlée parce que ça la rendrait malheureuse dans sa maladie qui est déjà tellement triste. Elle est presque toujours dans sa tête maintenant. Surtout depuis son anniversaire où j'ai encore fait des bêtises avec son cadre à côté d'elle. Elle parle toute seule et je comprends encore moins qu'avant. C'est sûr, il y a ses broches dans sa bouche pour compliquer le langage, depuis l'accident. Mais c'est surtout parce qu'elle parle trop vite ou bien trop lentement. Ou bien c'est une lanque que je connais pas et qui est morte, comme on entend dans les films de primitifs qui se battent pour avoir du feu.

Peut-être qu'elle parle à la même personne à qui elle écrivait les lettres d'amour qui traînaient partout dans sa chambre. Si j'avais l'adresse de ce quelqu'un, je lui enverrais toutes les

lettres qui font un gros paquet ensemble. Puis il viendrait, c'est sûr, parce qu'on peut pas laisser une personne comme elle qui fait pitié avec sa maladie toute seule, même si je suis là puisque je fais tout ce qu'il faut. Mais ça l'intéresse pas tout ce que je fais pour que ce soit plus agréable de souffrir. Ses yeux restent fixés dans les airs à regarder des objets qui sont pas là et que personne pourrait jamais lui donner même s'il avait beaucoup d'argent et d'amour pour elle.

Je comprends des mots parfois, avant ses médicaments. Mais son visage a plusieurs expressions en même temps. Peut-être qu'elle veut plus habiter ici. Peut-être qu'elle veut qu'on s'en aille. A Vancouver. Elle répète toujours ce mot-là, quand elle s'aperçoit que je suis à côté d'elle. "Vancouver". Elle a ses yeux sur moi qui sont pas normaux avec trop de noir au fond.

Rémi m'a montré Vancouver sur la carte du Canada. C'est de l'autre côté des montagnes puis des grandes plaines où ils font pousser du blé. C'est tellement loin qu'on dirait que ça se peut pas pour vrai, que c'est juste dans les films au bord de l'océan que ça existe.

C'est sûr que ça lui donne rien de rester, Pauline, à cause de son travail où ils veulent plus d'elle. Ils lui ont envoyé une lettre pour lui dire qu'elle était indigne et qu'elle était déshonorante et qu'il fallait plus qu'elle revienne. J'ai mis la lettre devant ses yeux pour qu'elle lise. Je savais pas ce que c'était, parce que je suis pas indiscret. Elle est devenue rouge

et puis son corps a fait de la température. J'ai appelé à la clinique puis ils comprenaient pas. Ils sont venus lui donner une piqûre. J'ai jeté la lettre puis j'en ai plus parlé pour pas que la température monte encore.

Depuis qu'ils ont commencé à faire du tapage pour nous faire peur, j'ai plus envie de rester ici, même s'il y a Rémi qui est mon ami et que je pense encore à Paul qui va être encore plus loin. D'entendre les gens fâchés tous les soirs et de voir toujours des déchets, ça me fait un mauvais effet sur le moral, même si c'est bientôt l'été et que j'ai pas de problèmes. Je ramasse et je ramasse tous les jours mais il y en a toujours autant le lendemain, même si le camion des poubelles a ramassé les sacs dans la rue. Je comprends pas qu'il y ait autant de déchets dans une ville. Je veux pas que mon bébé grandisse dans les ordures.

Ensuite, je peux plus sortir et laisser Pauline toute seule. Si quelqu'un entrait pendant que je suis pas là... Quand je vais faire les courses, je me dépêche tellement que j'oublie des choses.

Mais Vancouver, c'est juste des Anglais qui sont là avec d'autres langages que je connais pas, comme les Japonais qui achètent toutes les maisons. Je l'ai vu dans un reportage à la télévision. Il y a beaucoup de petits Japonais avec des yeux noirs là-bas, qui arrivent avec les bateaux qui traversent des marchandises. Quand ils sont arrivés, ils s'installent au travers du monde qui

se rendent pas compte qu'ils sont là parce que c'est des gens discrets. Mais après ils demandent beaucoup d'argent à ceux qui veulent rester dans leurs logements à louer.

Je sais pas où on va déménager, mais on va déménager parce que c'est plus supportable ici. C'est pour ça que je peux pas débrancher le téléphone. Si quelqu'un veut visiter, il faut que je le sache pour faire un peu de ménage pour que ce soit plus beau. Une maison qui est propre et qui sent bon, c'est plus intéressant. C'est le monsieur de l'agence immobilière qui a dit ça. C'est mieux que ça sente bon comme de la galette ou des tartes pour donner de l'appétit pour rester ici.

C'est drôle que les odeurs, ça rend les objets différents. C'est comme Pauline. Je pensais pas que Pauline avait des odeurs, parce que c'est une fille qui est intelligente puis cultivée avec des idées qu'on rencontre pas dans les endroits ordinaires. Mais depuis qu'elle a des odeurs comme les autres, c'est comme si elle avait jamais été intelligente comme je le pensais puis que tout ce temps-là, je me suis trompée sur elle. On dirait que les odeurs, ça dérange l'intelligence. Peut-être que si on pouvait sentir les odeurs du monde qui ont des grandes idées avec des belles phrases de poésie à la télévision, peut-être qu'on les trouverait pas intéressants car on verrait que ce serait des gens comme les autres sur la rue qui sentent mauvais parfois. Et puis ça vaudrait pas la peine de les écouter.

Le bruit descend maintenant. Ils sont fatigués de frapper. Puis moi aussi je suis fatiguée de penser à toutes sortes de choses pour pas m'énerver et pas courir d'un bout à l'autre de la maison. Il y a plus que des petits coups. C'est pas grave, des petits coups, parce que ça veut dire que c'est presque fini et que je peux aller dormir tranquille. Puis demain, il restera seulement à réparer les dégâts.

*

Je l'ai laissé avec Pauline parce que j'avais plus de réponses pour ses questions. Il veut tout savoir sur l'argent dans l'enveloppe, puis sur le garçon blond, puis sur le théâtre et des tas d'autres choses que je sais pas. Toujours il répétait les questions avec une voix qui me faisait penser à la Gestapo dans les films où les Allemands sont méchants, avec leurs bottes noires puis leurs grands chiens rasés. Mais il ressemblait pas à quelqu'un qui voulait me faire du mal pour vrai, parce qu'on est pas en Allemagne où il y a des Juifs qui se cachent. C'est juste qu'il était impatient avec des soupirs parce que son patron serait pas content de mes réponses qui sont pas assez intéressantes pour écrire l'histoire de Pauline.

Il écrivait mes paroles sur un papier. Mais à cause de ses yeux qui m'observaient tout le temps, j'avais l'impression de cacher des informations importantes pour la loi puis de commettre un crime. J'étais plus sûre de rien. Puis en même temps, j'avais

peur de dire du mal de Pauline qui fait pitié dans son lit, qui peut pas se défendre.

Je trouve que les mots, c'est pas assez pour faire comprendre ce qui se passe dans la vie. Puis je pense qu'on peut pas écrire la vie sur des bouts de papier même quand on est intelligent puis instruit.

Mes réponses prenaient pas assez de place dans le carnet. Peut-être qu'il voulait écrire toutes les pages de réponses. C'est normal qu'il ait voulu parler à Pauline, parce que c'est son histoire, à elle, puis qu'elle la connaît plus que tout le monde. Mais Pauline va rien lui raconter parce qu'elle est pas capable à cause de sa tête qui est tellement perdue qu'il n'y a plus que des sons qui sortent de sa bouche.

Je lui ai dit avant d'entrer "Ca donne rien de lui parler parce qu'elle comprendra pas à cause de ses médicaments". Mais il a pas voulu me croire parce qu'il trouvait que ça faisait assez longtemps que l'accident était arrivé et que Pauline devrait être guérie.

Il me regardait d'une drôle de façon quand il l'a vue sur son lit qui avait pas connaissance qu'on était là tous les deux à côté d'elle. Pauline dormait les yeux ouverts, avec un sourire comme une grimace. Elle était comme d'habitude quand je rentre dans sa chambre. Mais on aurait dit que je la voyais pour la première fois, avec sa peau qui est pas normale. Même pour

quelqu'un qui est malade. Peut-être que c'est à cause du policier qui est un étranger dans la maison et qui veut mettre des mots sur elle que je la voyais presque comme une morte tout d'un coup. Pas capable de s'apercevoir qu'on est là puis que le monde existe puis que elle aussi, elle existe, avec son visage où il se passe rien à cause de sa tête qui est comme une prison fermée à clé, où personne peut entrer.

Il lui avait déjà fait une visite à l'hôpital, après l'accident, pour savoir ce qui s'était passé. Mais là, il trouve qu'elle est beaucoup dégradée. C'est pour ça qu'il pense que c'est pas possible et que c'est des intrigues pour pas répondre à la justice qui laisse rien passer.

Il a commencé à lui parler de pas jouer la comédie parce que ça servirait à rien avec lui. Pauline bougeait pas avec son sourire de grimace même quand il a dit que les procédures judiciaires étaient commencées.

J'aime pas les mots de procédures qui me font penser à des bruits de chaînes qui traînent par terre. Je suis partie à cause de mon moral qui réagit avec des images laides qui sont pas bonnes pour mon bébé. Puis je peux pas les aider tous les deux à se comprendre pour pas qu'il y ait des frustrations. Mais c'est pas grave parce que même s'il lui fait des menaces de menottes, Pauline, ça lui fait pas peur.

Le téléphone maintenant.

"Aline"

Paul. Sa belle voix. Qui monte et descend comme s'il y avait rien de changé. Comme s'il était pas à l'autre bout de la ligne et que je pouvais le toucher si je tendais la main. Sa belle voix comme s'il y avait pas eu les mots pour l'argent et tout le silence entre nous depuis ce temps-là.

Je m'asseoie. Mes jambes toutes molles. Ecouter la belle voix de Paul qui passe dans le téléphone. Proche et loin en même temps. Plus d'idées non plus dans ma tête. Paul est là. Mon Paul. Je me rappelais plus comment il me manque et que je m'ennuie de lui, maintenant que je l'entends.

"Aline t'es là c'est moi Paul!"

J'ai promis à Rémi que je lui parlerais plus. Je réponds pas parce que Rémi a dit qu'il me fait trop de peine. Rémi a dit que c'est juste l'argent qui l'intéresse. Rémi, il sait ce qui est pas bon pour moi avec des conseils. Je laisse ma bouche fermée. Je mets ma main sur ma bouche pour pas laisser passer les mots.

"Aline qu'est-ce qui se passe t'es là réponds"

La belle voix de Paul. Mon Paul. Qui me fait penser à de la douceur quand on a plus besoin de penser ni de réfléchir. Tellement longtemps que je l'ai pas vu. J'aimerais lui dire que

je vais avoir un bébé, qu'on va déménager, que je m'occupe bien de Pauline, comme une infirmière. Je voudrais lui dire pour qu'il soit fier de moi. Peut-être qu'il a changé et qu'il demandera plus d'argent. Peut-être qu'il y a plus Francine.

"T'es là Aline c'est Paul réponds qu'est-ce qui se passe?"

Sa belle voix qui est disparue. Il est en colère maintenant. Je l'entends qui frappe sur la table.

"Mais qu'est-ce qui se passe réponds j'ai le droit de savoir c'est rendu que je fais rire de moi qu'est-ce que c'est que ces histoires de drogue Aline tu m'entends j'ai le droit de savoir à quoi tu penses mais réponds réponds donc..."

Je lui dirai pas pour mon bébé. Je lui dirai rien même s'il a sa bouche ouverte pour m'arracher des mots. Rémi a raison. Pas répondre à Paul.

"T'entends t'es-tu comme l'autre tu me méprises toi aussi folle t'es rien qu'un folle comme l'autre tu me fais honte qu'est-ce qui te prend réponds mais à quoi tu penses vas-tu me faire faire le cave longtemps rép"

J'ai raccroché. Je sais pas comment j'ai fait parce que je m'en suis pas aperçue.

Je suis dans la cuisine qui est silencieuse. Mais il y a encore du bruit dans ma tête. A cause de Paul qui veut pas changer. Il a sa grande bouche ouverte pour m'arracher des mots et de l'argent. Il crie encore. Il crie tout le temps. L'arrêter de crier.

Imaqiner... imaqiner que c'est un monstre. C'est ça. Un monstre avec des bosses laides. Imaginer que j'ai pas peur et que je me sauve pas. Imaginer que j'ai une épée et que je lui coupe la tête comme Ivanhoé quand il tranchait la tête des dragons. Un grand coup sur la tête. La lame toute blanche. Puis rouge. Du sang qui pisse partout. Le couper en deux morceaux. Les yeux de chaque côté du visage. Par terre. Puis la bouche, deux morceaux de bouche ouverte. Mais qui crie plus.

La maison silencieuse maintenant. Seulement la voix du policier qui répète pour rien.

Si Paul rappelle, je raccrocherai encore. Puis encore. Toutes les fois, je raccrocherai. Jusqu'à ce qu'il soit mort pour de bon dans ma tête, avec plus aucun souvenir. Est-ce que c'est possible de tuer les souvenirs?

Le policier sort de la chambre. Il veut me parler avec ses yeux pas contents. Il a pas réussi à écrire sur son papier. Il saura pas l'histoire de Pauline parce qu'elle est trop en morceaux brisés pour raconter. Il veut parler au médecin qui doit venir demain parce qu'il comprend pas ce qui se passe avec cette

maladie. Il va envoyer un psychiatre aussi, puis d'autres personnes qui vont l'aider à savoir, même si Pauline a plus de langage.

*

C'est la même gare que lorsque je suis arrivée avec ma valise. Mais on dirait que j'ai rien vu tellement que j'étais nerveuse à cause de Pauline qui m'attendait pas. C'est pour ça que je me rappelais plus d'être passée ici dans mes souvenirs. Mais maintenant que j'ai un peu de temps pour attendre l'avenir, je me rappelle que c'est les mêmes couleurs sur les bancs puis que c'est les mêmes murs sales à cause des traces de mains que les gens font parce qu'ils sont trop fatigués pour se tenir debout tout seuls. C'est la même femme aussi qui vend des souvenirs avec du café derrière son comptoir, pour que les voyageurs s'aperçoivent pas que le temps est trop long. C'est pour ça qu'ils mettent des distractions comme la télévision. Pour pas qu'on s'aperçoive qu'on attend et pour qu'on reste heureux malgré l'impatience.

Mais moi, ça me fait rien d'attendre parce que je suis pas pressée de partir. Il y a Rémi qui est là pour m'aider avec les bagages de la maison. Son camion est rempli de boîtes où j'ai mis la vaisselle et le plus d'objets possible pour installer dans l'appartement à Québec. J'ai vendu les meubles aussi, parce que c'était un bon prix puis que c'était moins compliqué.

J'aimerais que le train arrive jamais parce que je verrai plus Rémi. Il a promis de venir me voir avec Claudie à Québec qui est quand même la plus belle ville que je connaisse même s'il y a eu Tom. Mais ça va être tellement long pour lui dire comment ça va...

Il a amené des papiers mouchoirs. Il pense à tout.

C'est mieux de partir. Parce que c'est pas possible de réparer tous les dégâts. Les jeunes continuaient de faire du grabuge et personne voulait les arrêter parce que les gens étaient d'accord avec eux pour punir Pauline qui s'aperçoit de rien. Les gens veulent pas oublier ses mauvaises actions parce qu'ils aiment la justice qui s'occupe pas des raisons.

Là-bas, personne va connaître l'histoire de Pauline pour faire des problèmes avec la justice pour se venger.

C'est mieux de partir aussi parce que Paul pourra plus m'appeler dans le téléphone pour me parler de ses sentiments comme des roches dans l'eau. Peut-être que le temps va enterrer la roche et qu'il me demandera plus jamais d'argent. Peut-être qu'un jour, je vais lui faire une visite pour lui montrer mon bébé et qu'il va être content de me féliciter sans faire de discours de reproches.

Rémi dit que c'est une grande journée pour moi. A cause de mon autonomie qui commence pour de bon. Je vais être libre de faire tout ce que je veux et que je veux pas, sans personne.

Mais je trouve que c'est pas excitant comme je pensais, d'être libre. Puis c'est difficile parce qu'il faut penser à tout comme payer les factures puis le loyer. Mais Rémi dit que je suis capable et que le pire est passé maintenant que les papiers de la procuration sont en règle et que je peux signer pour l'argent à Pauline. Il dit que c'est pas compliqué de payer des factures parce que si on les oublie, les factures reviennent pour nous y faire penser.

C'est juste un petit appartement qui coûte pas cher, là-bas, parce que j'ai pas beaucoup de moyens. Quand Pauline ira mieux et qu'elle partira avec l'argent de ses économies, je vais habiter avec mon bébé qui va être un peu vieux dans ce temps-là, parce que c'est une maladie tellement longue qu'ils savent plus si elle va finir.

Le train arrive. Tout le monde se lève avec leur journal puis leurs bagages. Rémi prend ma main qui est toute molle pour pas me laisser tomber, parce que j'ai un peu peur de partir, avec de la peine que je peux pas expliquer.

Les gens sortent des wagons puis regardent devant eux pour trouver des connaissances. Ils sont contents quand ils voient un visage qui sourit pour eux puis ils s'embrassent. Moi, il y a

personne qui va m'embrasser pour me dire bienvenue quand je vais descendre. Il y a juste un monsieur qui est ami avec Rémi qui va être là avec son camion pour prendre les boîtes puis m'amener dans son bloc-appartement.

C'est mieux que Pauline soit pas là parce que c'est compliqué avec elle et son plâtre qui prend beaucoup d'espace. Je sais pas si elle va rester longtemps à l'hôpital, parce qu'ils savent plus ce qui se passe avec sa maladie qui guérit pas. J'aurai du temps pour placer sa chambre. Je remettrai pas ses cadres ni ses photos parce que c'est mieux qu'elle se rappelle pas.

Le docteur a dit que c'était pas de ma faute si elle guérissait pas. Que c'est parce que c'est elle qui refuse et que c'est une bonne chose de partir pour Québec où il y aura des spécialistes pour l'aider à vouloir.

Elle s'est aperçue de rien quand l'ambulance est venue la chercher ce matin. Je lui ai dit qu'on partait à Vancouver. Pour lui faire plaisir au cas où elle entendrait dans son inconscient, comme dit le psychiatre. C'est pas grave, mentir, quand c'est pour faire plaisir.

C'est le temps de monter à présent, parce que le train a crié. Rémi est devant moi. Avec ses bras qui s'ouvrent et qui me serrent contre lui pour que je prenne du courage à cause de l'inconnu qui s'en vient. Il dit "Ca va aller Aline t'es capable"

Je monte. Je marche jusqu'au fond pour pas le voir qui va rester derrière. C'est mieux à cause des émotions qui montent comme l'eau d'une rivière. Ca va passer. Tout finit toujours par passer, que me disait Monsieur Tardif. Puis Monsieur Tardif se trompe pas. C'est une grande journée aujourd'hui. Je suis libre puis autonome.

Ca bouge. Une drôle de sensation que c'est pas moi qui décide. Ca ne peut être que ça. Je ris. Les autres passagers me regardent. Ils comprennent pas pourquoi je ris maintenant, alors que j'ai encore les yeux pleins d'eau. Je leur dis "Ca bouge." Ils se regardent. Ils pensent que je suis un peu folle.

"Bien sûr qu'on bouge le train part!"

"Mon bébé bouge!"

Ils sourient. Ils me félicitent. Une petite fille veut toucher avec sa main. Je suis heureuse. Mon bébé a bougé dans mon ventre. Avec son dos rond comme un chat qui ronronne. Ou bien avec sa petite patte qui s'étire. Ou bien avec son poing qui veut se faire de la place. La première fois qu'il bouge.

Tout va bien se passer. On s'en va quelque part et ça ira bien.

APPAREIL REFLEXIF

Il n'y a de vrai que les "rapports", c'est-à-dire la façon dont nous percevons les objets(1).

1. Flaubert, cité par Georges Poulet, Etudes sur le temps humain p. 309.

Lorsqu'on arrive au terme d'une aventure de création et qu'on regarde le travail derrière soi, il faut bien admettre que, finalement, on n'avait prévu que très peu de choses. Impression d'une certaine impuissance face à tout ce qui se dit dans l'espace de sa parole. Constat que c'est d'abord la forme qui commande les idées et les sens; que c'est dans les mots qui s'appellent les uns les autres que se trame finalement la véritable magie de l'écriture. C'est dans cet imprévu que se révèle le secret de la création qui nous fait dire avec Valéry que "le romancier a besoin de son roman pour savoir ce qu'il voulait dire et ce qu'il voulait faire"(2). Il aura donc fallu près de trois cent pages et plusieurs heures d'angoissante incertitude pour comprendre où me dirigeait mon intuition: le discours comme acte de perception et de cognition.

Le projet de départ consistait à exploiter la donnée temporelle comme élément majeur de la subjectivité du discours. Ce qui m'a frappée en cours de route, c'est que l'élément temporel n'est qu'une des composantes influant sur le "voir" et le "savoir" des personnages à qui j'ai prêté la parole pour qu'ils nous parlent de leur réalité respective. La perception du temps, comme d'ailleurs la perception du reste de l'univers, est un acte de conscience directement relié à la sensibilité de l'individu

2. Cité par Jean Rousset, Formes et significations p. IX.

ainsi qu'aux impératifs des passions et des émotions. Tout drame se joue dans la saisie du réel, c'est-à-dire dans une prise en charge d'une représentation qui crée les événements.

Quels que soient les objectifs qui motivent nos choix dans le processus d'écriture, il ne fait aucun doute, pour moi, que le signifié et le signifiant sont en constante interaction. Et ce, même si en bout de course, c'est la forme qui emporte la signification. Avant de dire, il faut que quelque chose cherche à se dire. Aussi, le choix des techniques qui président à l'élaboration d'une oeuvre, comme le suggère Jean Rousset dans l'introduction de Formes et significations, est commandé implicitement par les forces de suggestions qui gouvernent obscurément l'artiste (Rousset, 70: XVI). Un vouloir dire ne peut qu'appeler un comment dire, et vice versa. Une dimension crée l'autre, jusqu'à ce qu'apparaisse une forme signifiante ayant son langage propre pour dire une façon unique d'appréhender le monde.

Ainsi, bien que divers parcours signifiants se soient ajoutés plus ou moins volontairement à mon texte depuis le début de l'aventure romanesque, il m'apparaît plus important, pour les éventuels textes que je "commettrai" dans l'avenir, de réfléchir sur la question de la perception et de la cognition qui est, je crois, le véritable fil conducteur de toute ma démarche d'écriture jusqu'à ce jour. La seule chose que j'aie jamais voulu représenter sans vraiment parvenir à la formuler clairement, c'est qu'il n'y a pas de vérité de l'être. Il n'y a que des

regards qui prennent en charge la représentation du réel en l'organisant selon leur disponibilité du moment présent.

En première partie de mon appareil réflexif, je propose donc de faire une brève synthèse de la question de la perception et de la cognition dans sa dimension philosophique, puisque c'est sur cette base que repose toute l'élaboration de mon texte. Le rapport que l'on entretient avec la réalité est étroitement lié à différentes composantes "subjectivantes" dont le langage est une manifestation. Ainsi la passion et les émotions sont-elles déterminantes dans la mécanique dramatique, puisque c'est à partir du désir que s'organise la trame événementielle et discursive.

En deuxième partie, je tenterai de cerner comment mon texte essaie de rencontrer ces impératifs de l'intersubjectivité pour créer le spectacle mouvant de la réalité. Il s'agira d'une approche globale (avec tout que ce que cela suppose de reste) visant moins à trouver un sens qu'à démontrer comment la position philosophique de départ se manifeste dans l'organisation signifiante de l'ensemble. La démarche comportera trois volets relevant différents niveaux de signification allant du superficiel au plus profond. C'est dans cet espace de synthèse que nous verrons comment le discours s'organise en fonction des forces et des faiblesses des deux femmes mais aussi en fonction de leur quête respective.

1. ASPECT PHILOSOPHIQUE

Ma conviction étant qu'il n'y a pas de vérité mais seulement des systèmes de sens, il convient de préciser, ici, à partir de quoi s'articule ma construction de sens.

J'ai parcouru des ouvrages; entendu différents discours, tant en milieu scolaire que dans ma vie de tous les jours. J'ai retenu certaines notions; j'en ai négligé d'autres. Parfois j'ai compris à côté, parfois je n'ai rien saisi d'autre qu'une impression. C'est pourtant à partir de cet intertexte diffus que s'est élaborée ma vision. Mes connaissances sont donc passées, d'une part, par le filtre du hasard qui a commandé mes rencontres et mes lectures et, d'autre part, par mes propres dispositions à assimiler des concepts susceptibles de valider mon propre système d'interprétation.

Ce que j'expose ici ne peut donc être qu'une perception d'une question très vaste dont je n'ai pas la prétention de faire le tour. Il s'agira d'une vision simplifiée pouvant se résumer comme ceci: il y a les choses et il y a les signes que l'on colle sur ces choses; entre les deux, il y a le regard.

1.1. La perception

"Il n'y a rien qui soit d'un seul bloc dans ce monde, tout est mosaïque(3)."

Considérons d'abord qu'il y a la vie d'un côté, bien réelle avec le temps qui passe, avec sa plénitude inexprimable, avec, pour reprendre l'expression de Jean-Paul Sartre, sa "contingence" et sa "gratuité parfaite"(4).

Considérons ensuite qu'il y a, de l'autre côté, l'esprit humain, englobé et englobant, qui essaie de surmonter cette "contingence" en posant des mots sur les choses pour arrêter le sens, pour s'expliquer l'existence.

Entre le monde, inexplicable dans sa réalité fugitive, et l'être qui veut comprendre sa place dans l'univers, il y a le langage, ce système représentationnel dont je dispose pour échapper à la contingence et qui s'élabore principalement à partir de mon imaginaire et de mon intelligence du symbole. Le langage est, en effet, cette passerelle, à la fois solide et fragile, qui me relie à ce grand "Autre(5)" sans pourtant jamais me garantir une emprise sur lui.

3. Balzac cité par R. Bourneuf, L'univers du roman, p. 127.

4. La Nausée, 185.

5. J'entends ici "Autre" dans le sens lacanien. L'"Autre" c'est l'individu distinct de moi, c'est l'objet, c'est l'altérité dans son sens le plus général.

Le temps du vécu, par exemple, temps du souvenir, est moins une connaissance du passé qu'un exercice de reconstitution orienté selon un point de vue, selon une attitude de l'esprit. Il répond, comme la fiction, à un besoin de créer un cadre pour trouver de l'ordre. La conscience du passé est, en effet, source de nostalgie et de tristesse car "on peut tolérer de n'être plus soi, mais qui peut tolérer de n'être plus rien? (Bachelard, 1963: 34)". Une histoire personnelle n'est jamais qu'un récit de nos actions décousues auxquelles nous avons donné un sens pour nous consoler face à ce qui ne revient plus, face à la mort en quelque sorte (Ricoeur, 1983: 45).

La mémoire, c'est donc une construction, une ébauche de ce qui fut. Elle ne saurait être mimétique puisque la vie ne s'imite pas.

Ainsi les phénomènes n'existent pas tous de la même façon dans la conscience puisqu'ils sont des constructions sensibles élaborées à partir d'un univers mental. Ils prennent forme dans un moment présent qui est la coïncidence entre le "moi" et le monde. Moment présent qui est le point immobile intuitif vers lequel convergent tous les changements et toutes les impressions.

L'esprit programmé par divers conditionnements intérieurs et extérieurs ne fait donc pas qu'éprouver les événements, il les estime et les relativise et ce, à partir de ce moment présent où il est en rapport avec les choses.

Aussi l'acte humain par lequel l'esprit se fait présent à quelque groupe d'images à la fois locales et temporeilles, a bien souvent le caractère d'une création incomplète, incongrue, comme de choses qui, dit Supervielle ne sont pas faites pour aller ensemble". C'est une création sans cesse avortée, travestie, rectifiée; une création qui, comme l'a montré Sartre, demande continuellement les retouches du présent, du néant (Poulet, 50: XLVII).

De la dimension phénoménologique, posons donc comme principe premier que le réel existe et qu'il est régi par ses propres règles sur lesquelles je n'ai qu'un contrôle très relatif, ne serait-ce qu'à cause du temps irréversible qui emporte tout. Les êtres comme les vérités.

Comme second principe, posons qu'on ne peut jamais connaître, ni dire, ce réel dans sa totalité.

D'une part, on ne peut observer de tous les angles à la fois. Le flux de l'attention, comme le flux du langage, suit nécessairement une direction donnée. Celle-ci peut être le simple effet du hasard ou être dictée par des valeurs culturelles, sociales, morales, ou tout autre élément risquant d'influer sur l'apprehension et la compréhension. "Il n'y a aucune Chose en Soi qui puisse être décrite ou identifiée en dehors des cadres d'une structure conceptuelle"(6).

D'autre part, l'objet d'observation, de même que le regard qui se pose sur cet objet, sont placés dans un espace physique et

6. Hintikka, cité par Umberto Eco, Lector in fabula, p. 171.

temporel qui commande à ma connaissance. Considérons seulement, à titre d'exemple, l'effet de la lumière sur les couleurs et les formes. L'intensité lumineuse peut accentuer ou dissimuler telle ou telle porosité de la matière. Les vérités, comme les éclairages, présentent de la réalité, des aspects qui diffèrent selon la qualité du moment.

La connaissance que nous avons de l'univers reste ainsi toujours limitée et, dans une large proportion, préorientée. De même l'histoire des autres, nous ne la connaissons pas logiquement mais seulement par bribes, au hasard des circonstances. Les vérités se succèdent ainsi de sorte que l'on peut dire avec Tristan Bernard: "Les hommes sont toujours sincères, ils changent de sincérité, voilà tout".

1.2 La cognition

Je ne peins pas l'être, je peins le passage⁷.

Aux limitations du champ perceptif mentionné plus haut, qui font que voir et savoir ne se font pas sans une orientation du regard, sans un point de vue limité, donc nécessairement incomplet, il faut ajouter la médiation cognitive qui est, à mon sens, une donnée fondamentale de tout exercice de parole. On ne

7. Montaigne cité par Georges Poulet, Etudes sur le temps humain, p. 6.

fait pas que dire. On dit aussi un rapport avec l'objet. "Le sens d'un énoncé ne réside pas seulement dans ce qu'il donne à voir, mais dans la manière qu'il donne à voir (Ouellet, 1992: 143)."

Si "être vivant est une structure d'attraction et de répulsion (Greimas, Fontanille, 1991: 22)", dire est nécessairement une prise de position par laquelle se manifeste ma capacité à éprouver et à ressentir. Dire, c'est donc non seulement organiser le langage en fonction du monde extérieur qui entre dans mon champ perceptif, mais aussi en fonction de mes états intérieurs qui ont des conséquences sur ma "disponibilité" à mon environnement.

[...] on peut être affecté, au niveau de la sensibilité, non seulement par un donné extéroceptif, provenant de stimuli externes, mais aussi par des représentations mentales, relevant de la mémoire, du rêve, de l'imagination, etc., c'est-à-dire de l'intéroception, qui produit des stimuli internes pouvant tout aussi bien déclencher dans le sujet sensible une réaction de type sensoriel, agréable ou désagréable (Ouellet, 1992: 147).

L'expérience cognitive commence là. Dans ma relation avec le monde dont je fais partie. Mes désirs, en effet, risquent d'être à la base même de mon activité de conscience, de ma mémoire, de mon imagination, ainsi que de ma propre conception de moi-même. C'est donc non seulement à partir de mes dispositions percep-tives que s'organise ma perspective, mais à partir d'une relation. Je sélectionne selon une dynamique de désir et de non-désir. Je représente, je traduis, je connote, je crée des sens. Bref, je forme et déforme le monde pour me l'approprier ou m'en

défendre (la parole ne fait pas que montrer, elle peut cacher aussi) selon l'exigence du moment.

Ma démarche créative a consisté, dans une large part, à expérimenter les effets de la passion et des émotions sur la perception des sujets. Il ne s'agissait donc pas tant de provoquer l'irruption d'un élément perturbateur susceptible d'amener des retournements de situations dans la trame événementielle, mais de produire des fractures dans la tensivité phorique. Il faudra donc entendre un événement, ici, comme cette chose, généralement futile, qui fait que le "sentir" déborde le "percevoir". Qui fait que cette autre voix du corps "affecté" par la peur, par l'angoisse etc., dit sa vérité et oblige le sujet à se repositionner face au réel qui l'interpelle.

Une première constatation s'impose: la sensibilisation passionnelle du discours et sa modalisation narrative sont co-occurentes, ne se comprennent pas l'une sans l'autre, et sont pourtant autonomes, soumises probablement, en partie du moins, à des loquines différentes. En second lieu, saisir les effets de sens globalement comme une "senteur" des dispositifs sémio-narratifs mis en discours, c'est reconnaître d'une certaine manière que les passions ne sont pas des propriétés exclusives des sujets (ou du sujet), mais des propriétés du discours tout entier, et qu'elles émanent des structures discursives par effet d'un "style sémiotique" qui peut se projeter soit sur les sujets, soit sur les objets, soit sur leur jonction (Greimas, Fontanille, 1991: 21).

2. ASPECT PRATIQUE

Il est temps maintenant de devenir lectrice de cet espace de langage que j'ai créé. Temps du détachement, d'une part, pour que le texte devienne un "Autre". Temps, ensuite, de tenter de me soustraire à l'emprise de mon imaginaire pour que mon discours soit fidèle aux signes disponibles et non à mes désirs d'y voir ce que j'ai voulu dire. Temps, donc, du dialogue.

Pour réduire le plus possible la subjectivité de ma perception, je procèderai selon l'approche préconisée par Gilles Terrien(8). Ma démarche passera par trois phases successives: lire, comprendre, interpréter.

2.1 LIRE

Il importe, à cette première étape, de considérer le texte comme une "mise en scène graphique (p. 98)". Il s'agira donc d'en reconnaître les contours et d'observer comment s'y organise l'univers perceptif et cognitif. En d'autres termes, saisir comment le processus symbolique "intègre tout autant le contenu de la lecture que les éléments de l'expérience".

8. "Lire, comprendre, interpréter", Tangence, #36.

Deux soeurs sont amenées à habiter sous le même toit malgré elles. Incapables de communiquer ensemble (Pauline en raison de sa haine, Aline en raison de sa peur), chacune vit son histoire seule. Elles n'ont accès l'une à l'autre que par les quelques indices extérieurs dont elles disposent pour étayer leur interprétation incomplète. Aline ne sait rien de la passion amoureuse de Pauline. Elle voit les réactions de celle-ci (colère, maquillage, la peine) mais ne comprend pas ce qui se passe. Pauline n'en sait pas davantage sur les difficultés de sa soeur.

Pauline, professeur de français dans une polyvalente, est tombée amoureuse d'un étudiant qu'elle a dirigé lors d'ateliers de théâtre. Après avoir été "violé" par elle, celui-ci aurait fui(9) pour ne plus jamais revenir. L'effort de Pauline pour retrouver son objet d'amour qui la prive d'une partie d'elle-même, consiste à combler l'absence par des constructions imaginaires où elle joue, d'une part, le retour de l'être aimé et, d'autre part, la reconnaissance publique qui doit la valider dans son identité idéalisée. Après l'installation définitive d'Aline qui bouleverse son refuge imaginaire, elle s'emploiera à séduire Jimmy, un autre étudiant pour qui elle fera de véritables excès. L'intrusion de sa soeur dans sa maison sera donc pour elle le début de la fin d'un long combat contre la réalité qui ne pouvait se résoudre que dans la folie ou dans la mort, là où toutes les souffrances de la séparation s'abolissent.

9. J'emploie le conditionnel puisque les informations sont peut-être manipulées par Pauline. On ne saura jamais vraiment ce qui est arrivé au jeune homme qui a disparu.

Pour Aline, l'histoire, pour ne pas dire la vie, commence lorsque son frère jumeau la pousse en dehors de la cellule gémellaire. Tout son drame se jouera dans cette coupure-naissance où elle doit tout apprendre d'elle et du monde qui la force à prendre une place qu'elle ne reconnaît pas pour sienne de prime abord. Ce séjour forcé chez sa soeur sera semblable à un long processus d'accouchement d'elle-même. Cette renaissance (puisqu'elle parvient à une certaine autonomie) se concrétisera, d'ailleurs, par une grossesse.

Le texte se compose de seize chapitres d'égale longueur. La narration y est menée par les deux femmes qui prennent la parole à tour de rôle pour parler (en focalisation interne) à partir de moments présents spécifiques. Il s'agit donc de discours intérieurs. Même pour Pauline qui s'entretient, dans sa tête, avec un narrataire qui ne lui retourne jamais que ses propres projections.

Les chapitres de Pauline couvrent une durée temporelle de narration ne dépassant pas quelques heures. Ils s'articulent autour d'un moment particulier où les constructions jubilatoires sont menacées par le réel. Le chapitre un, par exemple, s'ordonne autour d'un rituel de dévoilement d'une photo. L'opération est compromise par le train qui tarde à passer et qui risque de mettre en échec le système de représentation lui permettant de combler son vide affectif dans l'espace même de sa narration.

Les chapitres d'Aline comportent trois volets, c'est-à-dire trois moments présents séparés par des ellipses pouvant durer quelques jours, quelques semaines, quelques mois. Bien qu'il s'agisse de moments de crise pour elle aussi, son esprit est mobilisé par des éléments étrangers aux émotions en cause. L'inquiétude rattachée au téléphone, par exemple, prime sur la conscience du rejet qu'elle est en train de vivre. Le besoin que Rémi revienne des pommes, encore, pour l'empêcher d'éprouver son manque de Paul.

Au niveau temporel, signalons d'abord que le double récit se fait sur une durée d'un an, soit du début des vacances d'été de Pauline, jusqu'à la fin des classes l'année suivante. Notons que les informations sur le passage des saisons sont rapportées principalement par Aline, qui relève les indices dans le décor en mouvement. Elle ne parlera pas nécessairement de l'été mais plutôt de chaleur, des vacances. Pour l'automne, il sera question des autobus scolaires qui reprennent leur circuit, des gens qui reviennent des cueillettes en Ontario, de la cueillette des pommes, etc.

Il y a peu de références au passé extradiégétique. Chez Pauline, ce passé sera cristallisé d'une part par les photos qui la représentent positivement. D'autre part comme la répétition mentale de scènes d'amour et de ses succès théâtraux. Tous ces souvenirs sont relatés au présent. Chez Aline, le passé ressasse

surtout des moments de bien-être avec Paul. Ces scènes surviennent généralement lors d'états d'inactivité. Elles sont source de souffrance qui la font verser dans des états plutôt dépressifs.

On trouvera beaucoup de passé intradiégétique. Chez Pauline, ces scènes auront tendance à être ré-interprétables, c'est-à-dire adaptables à la nécessité présente. C'est ainsi qu'au chapitre XIII, par exemple, elle réinvestit une même scène d'amour, qu'elle vient de vivre concrètement, de trois façons différentes en l'espace d'environ une heure. Encore engourdie par l'amour et le plaisir, la perception qu'elle a d'elle-même est d'abord positive. Lorsqu'ensuite le doute s'installe (sous l'effet de différents stimuli internes et externes), son image devient incertaine. Troisièmement, le regard social que lui renvoie le groupe de jeunes cachés dans les coulisses pour la confondre cristallise les souvenirs en un tableau qui la présente pitoyable et méprisable. La perception de Pauline subit ainsi fréquemment des modifications dont la qualité varie selon la qualité du moment de la narration.

Chez Aline, le passé intradiégétique aura plutôt une fonction justificative du moment présent. Le lecteur, par empathie, percevra à travers son discours, sa véritable situation dramatique. Pour elle, il ne s'agit pas de créer des sens, ni d'essayer de comprendre, mais d'exposer les choses qui se présentent à son esprit. C'est ce qui se produit entre autre au chapitre IV lors du récit de la dispute sur la galerie. L'événe-

ment est amené, de fil en aiguille, pour expliquer le fait qu'elle n'ait pas mangé de la journée.

Notons, pour finir les remarques sur la temporalité, que la parole de Pauline s'exerce presque exclusivement au temps présent. Le passé et l'avenir y sont projetés d'une façon similaire et relèvent d'ailleurs d'une même mécanique fantasmatique de comblement.

De la narration, il convient d'abord de signaler que les interventions des deux narratrices se succèdent sans l'intervention d'une voix médiatrice pour dire au lecteur le fin mot de l'histoire. Toutes les informations du monde extérieur passent par les voix des deux femmes qui résument, synthétisent, traduisent avec leurs limites respectives(10).

Pauline dispose d'un langage et d'une intelligence beaucoup plus abstraite qui lui donnent un grand pouvoir sur les informations qu'elle manipule constamment. Si son environnement physique est organisé pour nier la réalité extérieure (la maison au chapitre I), son univers mental exerce de la même façon un contrôle sur les informations qui va jusqu'à nier le passé dans l'exercice même de sa parole. Les souvenirs sont, en effet, comme je l'ai mentionné plus haut, relatés au présent.

10. On notera l'absence de ponctuation lors des discours des divers interlocuteurs rapportés en direct. C'était pour moi une façon de représenter l'absence de contrôle sur le langage de l'autre avant la médiatisation de l'esprit.

Aline, personnage un peu retardé, dispose d'un langage beaucoup plus pragmatique s'attachant davantage à questionner les signes qu'à les contrôler. Sa syntaxe est simple, redondante, souvent ambiguë et tourne obsessionnellement, par moments, autour des objets qui l'interpellent dans l'immédiat. Le téléphone au chapitre II, par exemple. Son langage est pareil à celui d'un enfant qui essaierait de percer le mystère des objets pour se rassurer.

Un langage donc, opaque pour Pauline qui multiplie les signes pour camoufler le réel plat, limpide pour Aline incapable de fixer le sens des objets qu'elle n'arrive pas à encercler par les signes.

L'une des principales caractéristiques du texte, comme je l'ai brièvement mentionné plus haut, est la place importante de l'émotion dans la mécanique dramatique. Ces émotions sont observables dans leur rapport à une tensivité de départ où le sujet est en pleine possession de ses pensées et de ses souvenirs pour "contrôler" l'émergence du réel dans sa conscience. Ces états de bouleversement sont rarement nommés explicitement. Ils se produisent sous l'effet de stimuli internes (pressentiment, doute) et externes (irruption d'un élément imprévu dans le champ perceptif).

Leur mise en scène passe par divers procédés qui font appel à différents simulacres. Au niveau de la forme, on assiste à des

fractures de tensivité se manifestant par des perturbations syntaxiques (accélération, ralentissement du rythme, ellipse, discordance des propos). Au niveau du contenu, les narratrices feront parfois référence à diverses somatisations: l'accélération de la respiration, perte d'énergie, vomissement (chapitre 10), pâleur, etc. Les émotions, ensuite, se manifesteront par une perte de contrôle du discours, qui se traduit par une interruption dans la pensée rationnelle et imaginaire.

Il y aura aussi une autre sorte d'émotion, moins apparente celle-là, qui repose en grande partie sur la capacité d'empathie du lecteur qui dispose d'un plus grand nombre d'informations (ne serait-ce que parce qu'il a accès aux deux mondes intérieurs). Celui-ci pourra éventuellement relativiser la portée du discours des narratrices, qui ont tendance à évacuer leurs véritables émois dans l'exercice de leur parole. Au chapitre X, par exemple, Aline commence son discours en parlant de son inquiétude à cause du message qu'elle a laissé à Pauline avant de partir pour Québec. Au fil de sa narration, elle dévoile la présence de Tom qui est couché avec elle et qui la harcèle sexuellement. Bien que son inquiétude au sujet de Pauline soit justifiée, il y a tout lieu de croire que l'affect le plus important soit relié aux manipulations de Tom. De même, on peut aussi penser que ce sont les propos obscènes de celui-ci, ces "images vicieuses en secret (p.173)" dans le Colisée, qui ont entraînés le vomissement, et non la consommation de la bière. L'ambiguïté du texte autorise d'ailleurs cette interprétation. "Je me suis pas aperçue que j'en

avais assez [...]." Le "en" fait tout aussi référence à la bière qu'aux "images vicieuses".

C'est donc à partir d'états d'instabilité émotionnelle que les deux femmes parlent de leur environnement, de leurs rêves, de certains souvenirs. Les propos s'ordonnent selon une logique qu'on pourrait qualifier "d'accidentelle". Les événements relatés, en effet, apparaissent dans la conscience sans ordre prévisible. Ils sont commandés par les différents réseaux d'associations d'idées qui s'étaient généralement à partir du moment présent. Ainsi Pauline, par exemple, au chapitre V ne parlera d'André que dans la mesure où il sert ou contrarie sa quête au moment où elle raconte. Elle n'admet son existence (non sans précaution) que parce qu'elle est obligée de passer par lui dans l'exercice de sa narration. De même Aline, au chapitre X, ne parlera de Tom que parce qu'il la dérange dans son acte de penser, et non pour expliquer quoi que ce soit, même s'il est plus que probable que le sentiment de culpabilité de ce passage tient plus aux manipulations qu'il lui fait subir qu'à sa désobéissance à Pauline. On peut être tenté de généraliser et de considérer tout le discours comme un vaste processus pour dissimuler une souffrance plus grande qui n'arrivera jamais à se formuler.

L'absence de médiation par un narrateur extérieur a pour conséquence un certain nombre de lacunes dans le tissu anecdotique puisqu'il y a manipulation d'informations chez Pauline et un manque de conscience critique chez Aline. Ces lacunes sont

souvent comblées au fil des pages. Tel est le cas de l'attitude excessive de Pauline face à la photo au chapitre I. On apprend seulement au chapitre III, qu'elle était ivre(11). Les remarques naïves d'Aline apporteront également certains démentis aux constructions de sa soeur. On verra Pauline, par exemple, à la fin du chapitre V, adopter une attitude d'entêtement face aux impossibilités auxquelles elle est confrontée. Son objet d'amour ne revient pas. Son rêve de Maison de la Culture s'effondre. Elle prend alors le parti de ne pas se laisser abattre et de nier l'évidence, comme elle le fera tout le reste du roman. "Je continuerai à t'attendre. Il faudra bien que tu reviennes puisque ton retour est déjà joué dans les signes. Puisque tout va bien (p. 100)."

Au chapitre VI cependant, c'est un tout autre visage que nous dépeint Aline suite à cette scène dont elle ne sait rien. "Avec un visage de zombie qui s'aperçoit pas qu'il avance (p. 94)."

Le lecteur a suffisamment d'indices pour comprendre l'état dépressif qui a succédé à l'entretien avec André, comme il comprendra aussi la dégradation totale qui suit le bris de la photo truquée du narrataire au chapitre XV. Derrière les propos de Pauline, on peut presque toujours pressentir une autre vérité qui n'arrive pas à se formuler.

11. On peut douter de la vérité de cette explication. Il aurait très bien pu inventer cette excuse pour surmonter sa honte.

souvent comblées au fil des pages. Tel est le cas de l'attitude excessive de Pauline face à la photo au chapitre I. On apprend seulement au chapitre III, qu'elle était ivre(11). Les remarques naïves d'Aline apporteront également certains démentis aux constructions de sa soeur. On verra Pauline, par exemple, à la fin du chapitre V, adopter une attitude d'entêtement face aux impossibilités aux quelles elle est confrontée. Son objet d'amour ne revient pas. Son rêve de Maison de la Culture s'effondre. Elle prend alors le parti de ne pas se laisser abattre et de nier l'évidence, comme elle le fera tout le reste du roman. "Je continuerai à t'attendre. Il faudra bien que tu reviennes puisque ton retour est déjà joué dans les signes. Puisque tout va bien (p. 100)."

Au chapitre VI cependant, c'est un tout autre visage que nous dépeint Aline suite à cette scène dont elle ne sait rien. "Avec un visage de zombie qui s'aperçoit pas qu'il avance (p. 94)."

Le lecteur a suffisamment d'indices pour comprendre l'état dépressif qui a succédé à l'entretien avec André, comme il comprendra aussi la dégradation totale qui suit le bris de la photo truquée du narrataire au chapitre XV. Derrière les propos de Pauline, on peut presque toujours pressentir une autre vérité qui n'arrive pas à se formuler.

11. On peut douter de la vérité de cette explication. Il aurait très bien pu inventer cette excuse pour surmonter sa honte.

Le processus est sensiblement le même pour Aline qui idéalise son frère à un point tel qu'elle est à peu près incapable de conceptualiser le mal qu'il lui fait subir. Mais derrière son admiration et son amour pour lui, le lecteur, qui n'est pas sous l'emprise affective de Paul, peut le percevoir comme un être monstrueux, abusif, manipulateur.

Il s'agit donc d'un langage à double fond qui cache et montre en même temps. La souffrance ne se dit pas mais elle laisse des traces qui contaminent le récit et qu'il appartient au lecteur de déchiffrer.

Plusieurs questions resteront sans réponse. Pauline est-elle vraiment l'objet d'envie de ses confrères, ou ne s'agit-il pas plutôt d'une construction paranoïaque? Qu'en est-il exactement de son narrataire? A-t-il seulement jamais existé? Que s'est-il passé dans le silence qui a précédé le chapitre XIII? Quelle est la bonne image pour la qualifier lors de cette fraction d'histoire qui ne peut plus être désormais qu'une reconstitution subjective? Est-elle "belle et pleine (p.226)" ou est-elle cette "caricature de femme alanguie (p. 241)"? Aline est-elle réellement aussi simple d'esprit qu'elle le pense, ou si sa perception d'elle-même est sous-évaluée à cause des signes où Paul et Pauline l'ont enfermée?

La vérité va ainsi de l'une à l'autre, puis au lecteur qui dispose des indices pour reconstituer sa version personnelle. La vérité appartient à tout le monde, mais personne ne la possède.

Elle est enfermée dans cet espace vague entre la réalité et les mots que le lecteur remplira de ses images et de ses émotions.

2.2 Comprendre

Après avoir dessiné les contours de l'œuvre, il convient de comprendre comment s'articulent les éléments relevés.

"Comprendre" une œuvre littéraire, ce n'est certainement pas résoudre une énigme. C'est, au sens étymologique du terme, "prendre-avec-soi" les divers fils qui se nouent et se dénouent au cours d'une œuvre, les suivre pour arriver à créer un objet mental qui soit le résultat de notre lecture de tel ou tel livre (Thérien, 92: 99)."

Il s'agira de construire un objet à partir de différentes catégories: espace, personnage, action et temps. En passant des microstructures à une macrostructure, on assistera à une mise en scène où se rencontreront les personnages. C'est là, et non sur la page écrite, "qu'ils interviennent et qu'ils poursuivent une destinée de papier que la mémoire justifie constamment en se déployant en même temps que leur va-et-vient (Thérien, 92: 100)".

2.2.1. Espace

J'étudierai l'espace ("image de son corps propre et, aussi, le territoire dans lequel le sujet apprend à se mouvoir (p.101)") selon le rapport aux personnages en évolution. Mes observations se limiteront aux rôles de la maison qui est pour moi le véritable enjeu spatial des deux histoires.

Le discours s'inaugure dans la maison de Pauline qui, à ce moment-là, joue parfaitement son rôle de filtre entre elle et le réel. Cet univers "irréel" où tout est possible n'est troublé que par le passage du train qui lui rappelle ponctuellement que son équilibre est artificiel.

Le monde extérieur, monde de la réalité et de l'Autre que Pauline ne peut affronter que par simulacre, représente une menace. La marche vers la librairie, au chapitre III, illustre bien le danger qui pèse sur elle lorsqu'elle ne dispose daucun moyen pour atténuer la réalité. L'agression est physique et va pratiquement jusqu'à la perte de conscience. Sa perception s'en trouve affectée au point que le monde devient un véritable chaos.

L'intrusion d'Aline dans sa maison sera une catastrophe pour elle, puisque cette dernière créera une faille irréparable dans son système. Avec Aline, c'est le réel qui s'introduit et qui salit tout. Pauline cherchera à réinstaurer son règne imaginaire à la polyvalente. Mais l'école, c'est le monde de l'"Autre". Il a ses propres lois et ses propres désirs. Ses confrères la contestent, André lui échappe, ses étudiants sont insaisissables, Jimmy refuse de lui appartenir.

Le monde extérieur, non seulement lui refusera toute consolation, mais la réduira toujours davantage jusqu'à en faire une "caricature de femme alanguie (p.241)". Son espace physique se réduira à sa prison de plâtre. Son espace mental, à rien, quand la photo sera brisée. Comme personnage, elle dispa-

raîtra presque de l'histoire après la vente de la maison. Son corps parti en ambulance pour Québec, son esprit à Vancouver.

La relation d'Aline avec l'espace est différente. Elle passe de l'immobilisme primaire de la cellule fusionnelle avec Paul à un état de perpétuel mouvement.

Le parcours d'Aline, tout au long de son discours, consistera à apprivoiser le mouvement qui lui fait peur et qu'elle ressent comme une sensation de dérive. Pour ce faire, il lui faudra échapper à la maison de Pauline où elle est enfermée, mais aussi échapper aux signes qui la réduisent à une identité diminuée. Sa libération se concrétisera, dans les faits, par son accès à un plus vaste territoire. Physiologiquement, cela se traduira par une prise d'expansion (à cause de sa grossesse) quand son "moi" parviendra à se définir par ses propres mots (elle se décrit pour la première fois au chapitre XIV chez Monsieur Tardif; alors il n'y a plus aucune référence à Paul et à Pauline).

Le salut, pour Aline, c'est donc le mouvement. C'est la vie qui force les signes à s'ouvrir pour lui permettre d'exister. Elle restera toujours cet être faible, limité, effrayé. Mais elle sera libre.

La maison, au départ, est ainsi le lieu de l'imaginaire où toutes les contradictions peuvent être conciliées. Paradis de l'immobilité pour Pauline qui y trouve son équilibre. Mais cette

même maison, avec tout le poids des signes du passé, est un lieu d'enfermement pour Aline qui est un être de mouvement. Les deux femmes ne sauraient pouvoir y vivre ensemble. Il fallait donc que l'une disparaîsse pour permettre à l'autre de naître. Le récit accuse ainsi un mouvement inverse. Rétrécissement de l'espace physique et mental pour Pauline. Agrandissement pour Aline qui est une force de la nature. L'imaginaire cède ainsi la place au réel.

2.2.2 Les personnages

La notion de personnages est extrêmement complexe dans la problématique qui nous intéresse, puisque la connaissance que nous avons des deux femmes passe par leur esprit englobé et englobant. Toutes deux sont prises dans une dynamique perceptive et cognitive qui commande leur vision du monde, de l'autre et d'elles-mêmes. Les deux femmes ont, en effet, à se définir à partir des outils conceptuels qu'elles possèdent et par la façon dont elles sont définies par l'"Autre" qui peut les valider dans leur identité.

C'est donc sur des visions biaisées et incomplètes, que les deux femmes construisent leur système d'interprétation. Ainsi, s'il est clair pour le lecteur (parce qu'il a accès aux deux points de vue) que Pauline est amoureuse, Aline ne dispose, elle, que de quelques signes extérieurs qu'elle interprète avec plus ou moins de succès. Ce point de vue, tout limité qu'il soit, est

pourtant une vérité aussi valable que celle de Pauline qui construit sa propre histoire avec d'autres limites.

Aline, qui est définie par l'"Autre" (Pauline, Paul, le monde scolaire, le monde en général) comme un être sans intelligence, est d'entrée de jeu placée en état d'infériorité pour décrire l'univers. L'autre est une entité puissante qui a tout pouvoir sur elle. En tant qu'englobé, elle se perçoit donc comme un être inférieur. En tant qu'englobant, elle perçoit l'"Autre" comme un être parfait qui peut l'anéantir.

Pauline, qui offre généralement une structure psychologique paranoïaque, se définit elle-même (par un mécanisme narcissique défensif) comme un être digne des plus hauts honneurs. En tant qu'englobé, elle se conçoit comme menacée par l'envie et la jalousie de l'"Autre" qui refuse de la reconnaître. En tant qu'englobant, l'univers est, pour elle, un ramassis d'êtres méprisables.

On sentira ainsi, à travers les portraits lacunaires, le filtre de la personnalité qui préside à l'élaboration de la vision du monde. Chacune des deux femmes ne dispose pas de la même intelligence du symbole pour arrêter le sens. Elles n'ont, par conséquent, pas le même rapport avec l'univers. On verra donc Aline rationaliser à partir d'une culture télévisuelle tendant à uniformiser les sensations, alors que Pauline se représente sa vie à la manière d'une pièce de théâtre où il y a des bons et des méchants.

A la base du système de relations avec l'univers et le langage, il y a aussi les passions(12). C'est à partir de leur quête respective, en effet, que Pauline et Aline nous donnent accès à leur monde. La passion motive ainsi non seulement les actions des personnages mais aussi, et surtout, leur discours. De sorte que le corps affecté a des répercussions sur sa propre mise en scène. Si derrière le discours il y a un objet d'amour à atteindre, le discours, qui est un dispositif représentationnel, manifeste la relation dans son articulation.

Pour Pauline, prisonnière d'un amour pour un jeune homme dont elle n'a accès qu'à l'image, la quête consiste principalement à se réfugier dans son imaginaire où elle peut le recréer et en jouir à son gré. On comprendra ainsi que tout ce qui lui révèle son mensonge, en l'occurrence ici le temps, la société et surtout sa soeur, est menaçant pour son projet. Dans sa vie effective, on la verra défier la société et tricher pour forcer le réel à se conformer à ses attentes. Au niveau discursif, elle manipule littéralement l'information pour cacher ce qui contrecarre ses plans, et pour présenter les choses à son avantage. "Il n'y a de vérité, dira-t-elle à la page six, que les signes que l'on saisit. Les signes de l'amour. Les signes du bonheur."

12. Il faut entendre passion, ici, non pas dans le sens romantique d'élan du cœur vers un être aimé, mais comme paysage psychologique présidant à la personnalité. Il s'agit, pour emprunter à la terminologie de Fontanille (1993), d'une continuation et d'une obstination à un faire qui modèle le parcours figuratif en profondeur. Pour mes deux narratrices, ces passions prennent leurs racines dans un vide existentiel se manifestant comme une quête de signification leur permettant d'échapper à la contingence.

On ne s'étonnera pas que son discours intérieur s'articule comme un long monologue qu'elle adresse au jeune homme dont elle attend le retour. Dans cette même visée de négation de la perte, on verra certains objets passer par une sorte d'anthropomorphisme. Le papier qui enrobe la photo au premier chapitre, par exemple, sera décrit comme un vêtement qu'elle enlève au jeune homme. Les décors ont, d'une façon similaire, tendance à être réinvestis par son imagination qui multiplie les sens. C'est dans ce sens qu'il faut aussi comprendre sa nécessité de raconter des événements passés dans un présent toujours actuel.

La position d'Aline, face à sa passion, est complètement opposée à celle de sa soeur, en raison de sa structure psychologique. N'ayant que très peu de ressources matérielles, intellectuelles et imaginaires, Aline n'a aucun véritable moyen à sa disposition pour retrouver son objet d'amour: son frère jumeau. Son seul allié, en fait, est le temps qui va peut-être altérer la relation avec la rivale. Mais l'échéance lui semble tellement loin qu'elle est à peine capable de l'espérer. C'est donc une passion de passivité bien à l'image de la quête: retourner à la fusion première dans un espace sans langage, un espace presque utérin.

Sa vie, dans la durée du récit, est semblable à un accouchement, puisque qu'elle subit les lois de la nature et de la société qui l'éjecte de la cellule qémellaire. Sa résistance face à la perte de l'objet d'amour se manifeste comme une sorte d'incapacité à affronter le nouvel ordre des choses qui lui

commande de se poser comme "Un". Elle cherchera donc des substituts, dans l'amitié surtout, qui lui permettront de retarder le moment de l'échéance de la solitude.

Au niveau discursif, la passion pour ce frère qui l'a rejetée, se traduit par un évitement de la souffrance de la séparation. C'est-à-dire, par une sorte d'inaptitude (ou un refus) à comprendre et à ressentir l'ampleur de son drame. Outre sa capacité d'abstraction réduite et ses difficultés de faire des liens entre les choses et les événements, Aline dispose d'un langage limité qui rationalise presque exclusivement sur le mode de la comparaison (télévisuelle surtout). Sa syntaxe simplifiée et souvent redondante favorise l'ambiguité. Autant d'éléments qui contribuent à obscurcir son esprit et à lui dissimuler la portée de ce qu'elle vit.

Les passions entraînent ainsi une tension constante chez les personnages qui organisent leurs actions et leur discours en fonction de leur quête respective.

A ce paysage passionnel complexe, il faut encore ajouter les émotions qui jouent un rôle important dans la dynamique discursive.

[...] non seulement le sujet du discours est susceptible de se transformer en un sujet passionné, perturbant son dire cognitivement et pragmatiquement programmé, mais le sujet du "dit" discursif est lui aussi capable d'interrompre et de dévier sa propre rationalité narrative, pour emprunter un parcours passionnel, ou même accompagner le précédent en le troublant par ses pulsations discordantes (Greimas, Fontanille, 1991: 16)."

337

Les sujets de l'action, qui sont aussi les sujets de l'énonciation, sont pris en état de crise, c'est-à-dire au moment où la raison, l'imagination et les signes n'ont pas encore eu le temps de médiatiser le rapport à la chose. Moment où tout peut donc basculer, où la chair vive ressent les angoisses, où les masques tombent. C'est dans cette zone d'inconnu et d'insécurité, où même le passé peut se reconstruire dans la conscience pour révéler une nouvelle vérité de l'être, que se jouent les drames.

L'émotion agit comme une eau qui rompt sa digue, la passion comme un torrent qui creuse de plus en plus profondément son lit. L'émotion est comme une ivresse qu'on cuve; la passion, comme une maladie qui résulte d'une situation viciée ou d'un poison absorbé(13).

A chaque secousse émotionnelle, on assiste ainsi à la polarisation des énergies qui occasionnent des modulations du voir et du sentir. L'émotion brise l'équilibre premier et force le sujet à se repositionner face à lui-même et à l'objet de sa quête.

L'émotion déstabilisante se produira, pour Pauline, chaque fois que le réel la confronte à la vanité du mirage qu'elle entretient contre toute logique, c'est-à-dire quand il y a menace pour la construction imaginaire qui dissimule son vide affectif. Pour se défendre, il lui faut réinterpréter et réorganiser les signes.

Son image d'elle-même subira de nombreuses modulations jouant presque à chaque chapitre sur les registres de l'être

13. Kant, cité par Jacques Fontanille, 1993, p.14.

grandiose menacé d'une chute narcissique. Le roman, dans son ensemble, concrétisera cette déchéance puisque le système de signes derrière lequel elle se cache, s'effrite de chapitre en chapitre. Son image idéalisée se détériorera jusqu'à devenir un corps morcelé qu'aucun langage ne pourra plus sublimer.

Pour Aline, qui n'arrive pas à couper psychologiquement le cordon avec son frère, l'émotion émergera chaque fois que la vie la forcera à s'assumer en tant qu'individu distinct et de là, à affronter le monde par ses seules forces. Les émotions auront sur elle un effet similaire à une dérive en haute mer. Sa survie dépendant alors de sa capacité à s'accrocher à de petites choses qui la maintiennent à flot et l'empêchent de réaliser l'ampleur de son drame.

Toute son existence se verra ainsi suspendue au bout du téléphone, par exemple. C'est l'objet qui peut la sauver de la tempête de sens. Ou encore à ce morceau de nourriture qui canalise toute son attention, de sorte que c'est en fonction de ce détail que s'ordonne la narration, selon une logique pragmatique de causes et d'effets. Ces détails, qui sont comme des bouées de sauvetage, lui permettent de retarder la prise de conscience de sa situation et de la maintenir, indirectement, dans la fusion avec son frère.

L'émotion, qui révèle la vérité de l'être, confrontera ainsi Pauline à une image incomplète d'elle-même. Image comme un choc

lui imposant son implacable solitude dans la crudité d'un réel sans saveur, où sa vie lui apparaît vaine parce qu'aucun système ne la valide dans son identité souveraine. Lorsque les signes ne pourront plus lui dissimuler son échec et son "insignifiance", elle s'enfermera dans un espace schizophrénique où le monde ne pourra plus l'atteindre.

Aline, au contraire, réussira, au fil des émotions qui sont comme des contractions, à échapper aux signes réducteurs et à trouver un nouvel équilibre dans le mouvement du monde. Sa perception subira donc, elle aussi, des modifications tout au long de sa narration. Elle partira de l'image négative que lui renvoient Paul et Pauline pour passer, au fur et à mesure qu'elle s'affranchit de leur tyrannie, à une image de plus en plus positive.

La connaissance que les personnages ont d'eux-mêmes passe ainsi par différentes lentilles. La capacité de se représenter d'abord. L'orientation de leurs désirs ensuite, qui commande le choix et l'organisation des informations. Et enfin, l'impact des émotions qui peut remettre tout en question.

2.2.3 Le temps

De la donnée temporelle retenons surtout qu'il y a deux sortes de temps. D'une part, le temps réel inscrit dans le paysage qui emporte les narratrices indépendamment de la conscience de son passage. D'autre part, le temps senti qui s'étire ou qui va trop vite, mais qui est porteur d'angoisse pour les deux femmes.

Le rapport au temps, chez Pauline, peut se concevoir en fonction d'un attrait pour l'immobilité. Tous ses chapitres, en effet, s'organisent autour d'une attente (sauf le chapitre XIII, où elle a "consommé" l'objet d'amour) dont la durée ne dépasse guère une heure. La narration généralement intemporelle au départ, est brisée par la conscience du passage du temps qui entraîne une détérioration de sa perception d'elle-même et lui impose la réalité de son échec. Au chapitre I, on la voit tromper son attente par diverses jubilations fantasmatisques. Mais le train qui tarde, effrite le tissu imaginaire et menace la fragile image du personnage sublime qu'elle essaie d'incarner. "Je me sens ridicule tout à coup avec tout ce temps qui s'étire pour rien. Seule devant une chaise vide au milieu du salon (p.16)."

Tout son effort pour se protéger du temps consiste à le nier. Il n'y a pas d'horloge dans sa maison. Il n'y a pas non plus de soleil ni de lune pour marquer les étapes du jour. De même, le théâtre mental qu'elle tend à superposer à la réalité

est aussi une façon de contourner la prise de conscience de sa vie qui s'en va année après année en emportant le meilleur d'elle-même.

On comprendra, dès lors, que l'ultime refuge qui lui reste, le jour de son anniversaire où sa soeur lui offre une horloge qui "sonne toutes les demi-heures", c'est la folie. Sa photo cassée, elle n'est plus capable d'animer les signes pour camoufler le réel qu'Aline lui impose de force sans le savoir.

Le rapport d'Aline avec le temps peut se concevoir d'une façon complètement opposée. Celle-ci ne cherche pas à y échapper comme le fait sa soeur. Ses chapitres couvrent d'ailleurs des durées beaucoup plus longues.

Il faut, pour elle, au contraire, que le temps avance vite puisque l'immobilité est source de souffrance. La stagnation temporelle qui se produit en l'absence de distraction réveille son manque et provoque, d'une certaine façon, le retour d'un passé qui ravive son désir de Paul et entraîne un état dépressif.

On verra ainsi tout le chapitre VI s'articuler autour de l'attente de Rémi. Incapable de créer un mouvement artificiel comme Pauline, elle est complètement dépendante du réel qui seul peut la délivrer de son mal. Le temps ne cesse de durer que lorsqu'elle transgresse l'interdit de Pauline pour aller marcher dehors avec le monde qui bouge. Le temps repart alors et

l'entraîne dans un mouvement qui dissout le passé, la peine et le sentiment de vide. Telle l'eau de la rivière qui emporte les glaces au printemps.

Le temps senti, temps donc de l'émotion et du vide, révèle pour les deux femmes une souffrance qu'il faut combler à tout prix. Pauline, par ses constructions imaginaires. Aline, en se dispersant dans la réalité. Création d'un barrage artificiel pour l'une, abandon au mouvement pour l'autre.

2.2.4 Les actions

Si les modes d'appréhension du monde ont des conséquences sur la vision de soi et de l'autre ils en ont aussi au niveau des actions. Mais pour bien comprendre le sens où j'entends ce concept, il convient de le mettre en rapport avec la notion de quête.

Malgré toutes les différences qui caractérisent les narratrices, il importe d'établir que pour l'une comme pour l'autre, les actes et le discours s'articulent autour d'une quête narcissique. Sans entrer plus avant dans les considérations psychologiques, partons de l'hypothèse que nous avons affaire à deux mélancoliques au sens où l'entend Julia Kristeva dans Soleil Noir. Pauline et Aline ont, en effet, à faire face à la perte de leur objet d'amour. Mais aucune des deux ne sait perdre. L'autre, en se détachant d'elles, les a dépossédées d'une

partie d'elles-mêmes. Aussi restent-elles aux prises avec cette espèce de douleur cachée qui résonne et menace de les faire basculer dans la mort.

Il faudra donc entendre les actions dans le sens d'une quête où les deux femmes tentent de retrouver l'objet d'amour perdu par des déplacements et des compensations.

Mais il convient d'abord de réfléchir sur la notion d'événement. Si l'on considère que c'est l'esprit qui interroge, qui retient ou néglige les données à travers le désordre de l'univers, il faut reconnaître que c'est lui aussi qui crée les événements. C'est lui qui synthétise, analyse, classe selon ses disponibilités propres. Ce qui est premier dans la conscience ce n'est donc pas ce qui se produit dans la succession des événements, mais plutôt ce qui interpelle à travers le brouillage de l'idéologie, de la culture, des passions, des émotions, etc.

Il y aura deux sortes d'événements tout au long des deux récits.

En premier lieu, il y aura les événements "réels", c'est-à-dire au sens où on l'entend habituellement: coups de théâtre, rebondissements, etc. Ces événements relèvent d'un passé immédiat et sont reconstitués par les narratrices selon le mode "accidentel" mentionné plus haut. Ils auront donc subi la médiation de l'esprit puisqu'ils font l'objet soit de manipulations de la part de Pauline, soit de méconnaissance de la part d'Aline. Il

appartiendra généralement au lecteur de rassembler les indices pour les reconstituer. C'est, entre autres, le cas pour le viol d'Aline par Tom, ou encore pour le scandale qui a suivi le complot contre Leina.

Il y aura, en second lieu, les événements qui se produisent pendant la narration, c'est-à-dire au présent actuel. Ces événements généralement insignifiants sont étroitement liés aux implications cognitives explicitées plus haut et font remonter à la surface des affects occasionnant des modulations dans la tension phorique. On verra, par exemple, tout le premier chapitre s'articuler autour d'un rituel qui peut paraître excessif pour le lecteur. Il ne s'agit, en effet, que de déballer une photo. Pour la narratrice, c'est pourtant tout son effort pour "contrôler" le réel qui se joue dans ce jeu avec le papier. Les événements perturbateurs seront le retard du train, qui symbolise ici le temps, et la découverte de la pose du narrataire. Ces événements sont dramatiques, voire même tragiques, puisqu'ils révèlent la présence du grand "Autre" du réel et la déficience du dispositif imaginaire du personnage.

Pour Aline, dont l'imaginaire fonctionne d'une manière complètement différente, il n'y a pas d'événement même s'il se passe de nombreux drames autour d'elle. Sa narration sera plutôt construite comme une suite d'états d'âme où le "ici, maintenant" prime sur la conscience de ce qui se passe. Le lecteur comprendra, par exemple, au chapitre II qu'elle est en train de vivre un rejet par son frère. On sent bien, derrière son

angoisse, le dramatique de sa situation: sa panique, son insécurité, l'impossibilité où elle est d'imaginer une issue. Mais dans le moment de sa narration, c'est le fait que personne ne répond au téléphone qui constitue le drame. L'événement c'est donc le téléphone qui ne répond pas.

Pauline, pôle actif de la quête narcissique, s'acharnera à contrer la réalité par un vaste système de représentation et de négation. Sa réaction face aux différents événements où elle est impliquée sera plutôt de l'ordre de la répression. Son action consistera, dans les faits, à emprisonner Aline, à tricher avec la loi (elle défie ses supérieurs en imposant son théâtre, c'est-à-dire son système de signes), à tramer contre Leina en la marquant de signes de culpabilité. Dans son discours, son action s'exerce en superposant son théâtre imaginaire à la réalité, de sorte que sa jubilation amoureuse recouvre presque complètement ce qui l'entoure. Ces détournements de sens lui permettent de nier ses échecs narcissiques.

Aline, visage caché de narcisse, comme une "ombre jetée sur le moi fragile à peine dissocié de l'autre" (Kristeva, 87: 15), est le pôle passif de la quête. Elle ne posera pas d'action proprement dite(14) puisque, pour elle, il n'y a pas de véritables événements. C'est plutôt le réel qui exercera une action sur elle, en la forçant à s'assumer comme individu différencié.

14. Du moins pas dans le sens de volonté d'agir. Je considère même que la vente de la maison et le déménagement ne relèvent pas de son propre déterminisme. Elle était pratiquement obliquée de s'en aller pour fuir la vengeance de la société.

Ce réel, c'est Paul qui la jette dehors et la manipule, c'est Rémi qui lui ouvre une porte sur l'amitié, c'est Tom qui l'interpelle comme femme, qui en abuse, qui lui fait un enfant, c'est Pauline qui la chasse, c'est Monsieur Tardif et ses pensionnaires qui lui retournent une image positive, ce sont les jeunes qui font du vandalisme et l'obligent à quitter définitivement la place. C'est cette chose d'elle aussi qu'elle ne contrôle pas, ce besoin de vivre qui lui fait faire des "bêtises" presqu'à son insu. C'est cet enfant, enfin, qu'elle porte et qui lui permettra finalement de retrouver la fusion originale.

Ainsi, si c'est le réel qui l'agresse, c'est lui aussi qui la libère en lui permettant de transgresser les interdits implicites et explicites qui pèsent sur elle. C'est donc le réel qui opère et qui force les signes réducteurs.

Si le réel existe, incontournable, implacable avec toujours la mort au bout, il faut bien dire qu'il n'existe pas de la même façon pour tout le monde, et pas d'un seul bloc. C'est l'individu qui en délimite les frontières à partir de sa perception et de son rapport aux choses. Il n'y a donc pas de vérité, ni de finalité. Pas davantage de morale. Il y a ici, maintenant, l'acte de saisie qui s'opère selon des modes qui sont propres à chacun.

Les deux femmes, comme deux planètes incompatibles, mènent ainsi des vies parallèles sans jamais se toucher. Elles ont en

commun l'espace, le temps et leur vide qu'elles cherchent à combler chacune à sa façon. Grandiosité pour Pauline(15). Dépression(16) pour Aline. L'envers et l'endroit de la mélancolie qui a pour origine la perte de l'objet d'amour.

Aline et Pauline, comme la terre et la lune face-à-face devant le même soleil. L'autre, comme une maladie qui empêche de voir la lumière. L'autre qui est de trop et qui doit disparaître pour que l'illusion d'un comblement soit possible.

2.3 Interpréter

La dernière étape de ma démarche consiste à interpréter. C'est-à-dire à trouver un sens "pour moi" à partir de l'objet littéraire que j'ai construit lors des deux étapes précédentes. Il ne s'agira pas de prétendre à la vérité de mon "regard" qui ne saurait échapper à la subjectivité, mais simplement de "rendre parlante la place qu'occupe l'objet dans [ma] symbolique de lecteur (Thérien, 92: 103)". Sens communicable mais pas sens absolu. "Un texte n'a pas de sens caché une fois qu'il est lu, il

15. "L'être "grandiose" est admiré partout et il a besoin de cette admiration, il ne peut pas vivre sans elle. [...] Il s'admire lui-même pour ses qualités: pour sa beauté, son intelligence, son talent, ses réussites et ses performances. Mais malheur à lui si une de ces qualités lui fait défaut: la catastrophe de la dépression profonde est alors imminente (Miller, 83: p. 53)."

16. "On peut donc considérer la dépression comme un signal de la perte de Soi, qui est en fait le résultat du déni des sentiments et des réactions émotionnelles. Ce déni a débuté dans l'enfance, à l'époque où l'adaptation était indispensable à la survie, il est la conséquence de la peur de perdre l'amour de l'objet, et il se perpétue dans les rapports avec les introjects (Miller, 83: 61)."

peut avoir d'autres sens que d'autres lectures mettront en lumière (p.102)."

Le texte proposé s'organise, comme on l'a vu, à travers l'activité perceptive de deux femmes qui ont à vivre dans un espace physique et temporel commun qu'elles investissent chacune à leur façon selon un processus de consolation prenant ses racines dans la mélancolie, cette douleur incommunicable où l'être est dépossédé d'une partie de soi.

Au niveau de la trame anecdotique, chacune parviendra finalement à combler le vide. Pauline en se laissant couler dans sa folie qui la délivre de l'Autre, ce réel dérangeant qui lui révèle l'impossibilité de renouer avec l'objet d'amour. Aline par sa grossesse qui lui permet de retrouver la fusion(17). Elles n'ont plus, après cela, besoin de langage.

Mais ces deux issues ne sont que des évitements de la solitude. Des refus de l'altérité manifestant l'incapacité des deux femmes à assumer leur identité morcelée.

Au niveau du discours, la réalité de l'autre est également contournée par différents mécanismes de défense comme le déni, la

17. "Ce voeu d'avoir un enfant est lié au désir d'avoir une mère disponible (l'enfant étant une nouvelle chance de vivre une bonne symbiose, jusqu'alors impossible. [...] la naissance de son enfant signifie pour le patient qu'il renonce (pour le moment!) à réaliser son propre Soi (Miller, 1983: 97)."

rationnalisation, le déplacement, l'idéalisation et surtout le renversement de la douleur passive en un comportement actif. Pour Pauline, il s'agit d'une vaste entreprise de résistance à la réalité qu'elle masque par les signes. Pour Aline, au contraire, il s'agit d'une sorte de laisser-aller dans ce grand "corps mère" qu'est le réel.

Ainsi au fil de leur narration, le temps passe pour les deux femmes, avec ses saisons, ses alternances de couleurs et d'ouverture sur le monde. La rivière coule sans arrêt. Autour d'elles, les objets, la société, l'Autre, existent en-dehors de soi. Impossible de le connaître dans sa totalité puisqu'il est sans cesse en mouvement comme l'est aussi l'être qui cherche à le cerner.

Mais, dans l'espace du discours, ce réel n'est jamais tout à fait le même. Il est en fonction de ce qu'il interpelle au moment présent. Fonction aussi du rapport qu'il entretient avec le sujet qui en détermine l'accès ou le camouflage dans son activité de conscience.

Le langage permet ainsi au sujet d'exercer un pouvoir sur le réel dérangeant et de perpétuer l'illusion d'une certaine souveraineté.

Mais en tant que sujets sentant et percevant dans l'exercice même de leur discours, donc susceptibles de ressentir différents affects, le langage des deux narratrices est menacé par l'irruption

tion du sentiment de catastrophe lié à la perte. L'émotion qui fait tout basculer révèle l'implacable souffrance de l'individu. Elle impose la réalité de l'être. L'émotion c'est le choc de l'identité.

A chaque chapitre, on aura vu les personnages aux prises avec différentes émotions perturbant leur dire et leur faire. Les deux femmes avaient alors à se repositionner chaque fois pour s'adapter au nouveau reflet. Chez Pauline, qui se voit menacer de déchéance, l'adaptation se traduit par un retrait progressif de la réalité qui va jusqu'au mutisme final car aucun signe ne peut plus la soustraire à son image incomplète. Chez Aline, le mouvement est inversé puisqu'on assiste à une sorte de réhabilitation progressive de l'identité qui va jusqu'au retour de la fusion.

Si le roman présente ainsi, dans ses micro-structures, l'émergence de l'émotion dans le dispositif représentationnel il en est également la mise en scène dans son organisation globale. Il ne s'agit, en effet, pas seulement d'une opposition entre deux femmes, mais aussi de la dualité imagination-émotion.

Aline, personnage symbolisant cette chose douloureuse bien réelle au fond de soi, existe malgré le dispositif où on veut l'enfermer pour l'empêcher de remettre en question nos constructions artificielles. Même niée et cachée par les signes, elle reste là, pareille à une tache indélébile. Aline dont le langage est plein de tout ce qu'elle est incapable de dire, qui

sent mais ne comprend pas le monde autour d'elle, se "répand" malgré tous les interdits. Elle est comme cette eau qui finit toujours par emporter les glaces qui tentent de la retenir. Elle est la nature qui reprend ses droits. Elle est l'émotion dérangeante. "Impossible de l'empêcher de répandre sa laideur. C'est une nature dépourvue de raison. Comme si elle était programmée pour reproduire à l'infini. Pour rien. (266)"

Pauline, c'est l'imaginaire qui ne se résigne pas à la contingence du monde, qui refuse le non-sens. Pauline qui joue, qui crée des événements. Mais Pauline, aussi, qui sait qu'elle joue et que l'issue de la pièce est décidée d'avance par une volonté secrète cachée dans les coulisses de la vie.

M'envoler vite. M'envoler pour ne pas sentir, pour ne pas savoir. Laisser le monde s'ébattre avec ses disgrâces. Prendre une pose d'absence. Mon corps comme la statue d'une divinité (275).

Le combat, dans cette dynamique représentationnelle, ne pouvait se terminer que par la victoire d'Aline, puisque Pauline n'a de vérité que dans la mesure où elle peut tenir "l'Autre" à l'écart. De même, l'émotion, même emprisonnée au fond de l'être, finit tôt ou tard par disqualifier l'être de l'imaginaire qui regarde, qui pense, qui jubile. Toujours il y a une sanction, puisque l'individu qui refuse l'altérité est condamné à redevenir, comme Pauline, l'être réduit et inutile qu'il n'a jamais cessé d'être. Parce que l'Autre existe sans moi. Parce qu'il me retourne mon image incomplète.

Les signes n'empêchent pas les choses d'exister hors les mots. Ils n'empêchent pas la contingence. Mais ils permettent de vivre en dépit de l'absurdité. Le discours nous donne le pouvoir de représenter le monde et de se représenter dans ce monde que l'on circonscrit par tranches signifiantes, pour se prouver que nous ne sommes pas des êtres pour rien, pour se consoler et réhabiliter le narcissisme blessé. Le temps que les mots durent.

Le discours est cet acte de perception et de cognition où le moi dit son rapport avec le réel. Où le moi n'est plus seul devant l'objet silencieux. Le discours comme une victoire sur le vide. Comme une histoire qu'on se raconte pour se rassurer. Une histoire qui nous aide à nous rappeler que la vie nous a fait une promesse à laquelle on ne peut pas renoncer sous peine d'être trop malheureux et de ne plus pouvoir vivre. Le discours, donc, comme une jubilation par laquelle le moi morcelé retrouve l'autre à travers différents processus lui permettant de transcender la souffrance. Il est déplacement et compensation. Mais pour le mélancolique que le sentiment de catastrophe menace sans cesse, le combat est toujours à recommencer car derrière le reflet, il n'y a rien d'autre que le vide.

Pour l'être parlant, la vie est une vie qui a du sens: la vie constitue même l'apogée du sens. Aussi perd-il le sens de la vie, la vie se perd sans mal: à sens brisé, vie en danger (Kristeva, 87: 16).

Entre mon texte et l'idée que j'ai de ce texte, il y a tout un monde peuplé d'histoires. Histoires des circonstances qui ont formé ma pensée. Histoires de comptes à régler avec le réel si décevant et les signes qui ne disent jamais ma totalité. Histoires de désir et de vouloir-saisir. Histoires de perception et de cognition.

Il ne saurait y avoir de rapport pur entre la chose et moi, pas plus qu'il ne saurait y avoir de langage transparent. Il n'y a que des êtres incomplets qui profèrent des vérités incomplètes avec, en arrière-plan, des motivations plus ou moins individualistes. Derrière tout discours, il y a quelqu'un qui parle avec ses limites et qui dit indirectement son rapport à la chose. Quelqu'un qui porte et qui est porté par la société qui le nourrit. Quelqu'un qui cherche à dire sa particularité mais qui ne peut jamais que l'effleurer du bout des mots.

Ainsi, pour comprendre la portée de toute position, qui n'est jamais qu'une position possible parmi tant d'autres, il faudrait sans doute comprendre ce qui se montre et se cache derrière la voix qui énonce. De quoi est faite la lumière qui réfléchit? Pourquoi tel angle plutôt qu'un autre? Autant de questions qui ne trouveraient que des réponses partielles

soulevant d'autres questions entraînant un mouvement condamné à tourner indéfiniment sur lui-même.

Pour ces raisons, j'ai voulu que mon texte soit une mise en scène de cet impossible rêve de circonscrire le réel. Il s'agit donc d'une démarche perceptivo-cognitive où la forme et le contenu tentent de reproduire l'expérience phénoménologique. Celui qui raconte porte sa vérité au moment où elle se formule dans son acte de conscience. À travers le discours des deux narratrices, le lecteur doit savoir comment sait le personnage, comment il éprouve. Il doit comprendre qu'il y a autre chose qui se cache derrière la parole.

Le texte se compose ainsi par plaques, par reflets de vérités surajoutées les unes aux autres. Un ensemble de regards et d'impressions qui s'entrecroisent à travers des projections et des questionnements sans instance médiatrice pour guider le lecteur vers une image fixe. Les visions du monde sont soumises aux limites humaines de ces êtres regardants et regardés, qui sont peints et peintres de leur propre visage qu'ils rectifient sans cesse au fil de leurs passions et de leurs émotions. Une histoire morcelée donc, impossible à saisir dans sa totalité. Comme la vie. Une histoire qui se donne par bribes s'agglutinant le long d'un parcours irréversible qui entraîne mes narratrices dans l'onde du temps auquel elles ne peuvent se soustraire qu'à demi, le temps d'une histoire.

Pauline et Aline, les pôles passif et actif d'une existence de mutilé en quête de réhabilitation narcissique. La première, Pauline, oppose une implacable résistance au réel auquel elle superpose un univers artificiel où elle règne souveraine. Ce système de signes est sa façon d'échapper à son "stupide destin de roue qui tourne" puisque par sa création seulement elle réussit à avoir un sens et à rendre acceptable l'horreur. La deuxième n'a de désir que de retourner au monde des choses et du mouvement sans langage. Désir d'exister sans contrainte dans un monde où elle n'a pas à subir la répression des signes de l'autre.

Pauline et Aline, aussi, comme représentation de la dualité de l'imagination et de l'émotion. La première se présente comme une mécanique de compensation pouvant réconcilier toutes les contradictions. La deuxième est cette chose à l'intérieur de soi qui résonne malgré les bruits de la fête. Cette voix discrète, d'abord, qui frappe à la porte et qui finit par prendre toute la place.

Pour l'être parlant, pour l'être de sens, l'émotion c'est la faillite des signifiants, c'est cette zone d'incertitude où une nouvelle vérité cherche à prendre place. Une vérité qui fait mal et à laquelle le mélancolique ne peut faire face. Le discours doit continuer puisque lui seul peut réhabiliter l'identité perdue. "[...] si je ne suis plus capable de traduire ou de métaphoriser, je me tais et je meurs(Krieva, 87: 51)."

Saurai-je jamais qui je suis? Le temps de dire et déjà je ne suis plus là! Mon image, ma valeur, ne tiendront-elles jamais qu'au mince fil du moment présent? Les écrits restent, bien sûr. Comme Pauline, j'ai le pouvoir d'arrêter le sens pour servir ma propre cause, pour forcer le monde à reconnaître que je ne suis pas un être pour rien. Mais les écrits me confrontent aussi à une identité tronquée. Alors, comme Aline qui incarne cette part de l'être tenu au silence, je dois pouvoir échapper aux signes qui m'enferment dans leur signification cristallisée. Ce que je suis est quelque part entre mon discours et la façon dont s'articule ce discours. Dans cette faille du langage où se manifestent mon regard et mon désir. Cette zone fragile où les mots se questionnent pour inscrire ma propre mouvance.

BIBLIOGRAPHIE

BACHELARD, Gaston, La Dialectique de la durée, Les presses universitaires de France, Paris, 1963, 151p.

BOURNEUF, R, OUELLET, R, L'Univers du roman, Collection SUP, Presses universitaires de France, 1972, 232p.

ECO, Umberto, Lector in fabula, Le livre de poche, Grasset, 1979, 315p.

FONTANILLE, Jacques, "L'émotion et le discours", Protée, Vol. 21, numéro 2, Printemps 1993, p. 13-19.

GREIMAS, A. J., FONTANILLE, J. Sémiotique des passions, Des états de choses aux états d'âme, Seuil, 1991, 330p.

KRISTEVA, Julia, Soleil noir, Collection Folio\essais # 123, Gallimard, 1987, 265p.

MILLER, Alice, Le Drame de l'enfant doué, Le fil rouge, Presses Universitaires de France, Paris, 1983, 133p.

OUELLET, Pierre, Voir Et Savoir, la perception des univers du discours, Collection L'Univers des discours, Les Editions Balzac, 1992, 540p.

RICOEUR, Paul, Temps et récit II, "La configuration dans le récit de fiction", L'ordre philosophique, Editions du Seuil, Paris, 1984, 234p.

POULET, Georges, Etudes sur le temps humain, Plon, Paris 1950, 409p.

ROUSSET, Jean, Formes et significations, Librairie José Corti, Paris 1962, 196p.

SARTRE, Jean-Paul, La Nausée, Le livre de poche, Galimard, 1938, 249p.

THERIEN, Gilles, "Lire, comprendre, interpréter", Tangence, #36, Québec, 1992, p. 96-104.